

DELLY

# L'orpheline de Ti-Carrec



BeQ

**Delly**

# **L'orpheline de Ti-Carrec**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
Volume 307 : version 1.0

Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :

Entre deux âmes

Gilles de Cesbres

Esclave... ou reine ?

L'étincelle

L'exilée

Le rubis de l'émir

La biche au bois

Aélys aux cheveux d'or

L'orgueil dompté

La maison des Rossignols

Le sphinx d'émeraude

Bérengère, fille de roi

Le roi de Kidji

Elfrida Norsten

# **L'orpheline de Ti-Carrec**

Édition de référence :

Librairie Jules Tallandier, 1952.

# **Première partie**

*Une Cendrillon bretonne*

# I

– Voilà encore cette femme ! C'est vraiment honteux de courir ainsi les routes ! Mais qu'attendre d'une personne de cette sorte ?

M<sup>me</sup> Hervé Dourzen, là-dessus, prit un air dégoûté en se penchant pour suivre des yeux celle dont elle parlait avec tant de mépris.

Sur la route plantée d'ormes qui séparait Coatbez des premières maisons du bourg, Varvara Dourzen passait, tenant par la main sa petite fille. Elle était vêtue d'une robe noire très simple, à manches longues. Ses cheveux coupés, qu'elle laissait repousser, tombaient en frange soyeuse et sombre sur la nuque très blanche. De la fenêtre où se penchaient M<sup>me</sup> Dourzen et, derrière elle, son mari, on voyait son profil de pur type caucasien, si parfaitement beau. Elle avait une taille souple, très mince, d'une rare élégance, et une allure légère, ailée, dont la grâce était

incomparable.

Hervé Dourzen pensa : « Quelle jolie femme, décidément ! » Mais il garda cette réflexion pour lui. Il avait appris l'art de se taire à propos, depuis qu'il était l'époux de Blanche Corbic, la fille bien dotée d'un marchand de nouveautés enrichi pendant la guerre.

– Ton cousin Armaël n'a pas dû être long à regretter son sot mariage. Je ne m'étonnerais pas qu'il soit mort de chagrin.

– Mon amie, pourquoi imaginer cela ? Armaël a eu une rupture d'anévrisme...

– C'est elle qui le raconte, mais nous n'y avons pas été voir. En tout cas, il a donné sa démission pour se marier, ce qui lui faisait perdre son avenir. Très probablement, il a dû bien le regretter par la suite, quand la réussite dans les affaires entreprises n'est pas venue... Enfin, ça le regardait, ce garçon. Mais il est fort désagréable pour nous qu'il ait introduit cette personne dans la famille.

Hervé baissa le nez, qu'il avait fort long, en

prenant un air contrit, comme chaque fois que sa femme lui faisait sentir qu'après tout les Dourzen, tout nobles qu'ils fussent, n'étaient pas très qualifiés pour se mettre au-dessus des Corbic, lesquels n'avaient pas dans leur honorable famille d'alliance équivoque, comme celle contractée par Armaël Dourzen.

De nouveau, Blanche se pencha à la fenêtre. Son mince visage tacheté de roux frémit de curiosité.

– J'entends une voiture... C'est peut-être lui !

– Retirons-nous un peu, Blanche, il ne faut pas avoir l'air si...

– Si quoi ?

Elle se détournait en attachant ses yeux clairs, impérieux et durs, sur le frais visage placide.

Hervé balbutia :

– Si... si curieux.

– Et pourquoi ne le serions-nous pas, de voir ce nouveau voisin, notre parent... et un personnage important ? Il ne peut qu'en être flatté. En vérité, tu as d'étranges idées, Hervé !



Elle lui tourna le dos et reprit son poste d'observation, juste au moment où, à un tournant de la route, débouchait une voiture conduite par un chauffeur au teint brun, près duquel se tenait un valet de pied présentant le même type malais.

Cette voiture passa devant Coatbez à si vive allure que les yeux perçants de M<sup>me</sup> Dourzen ne purent rien distinguer des personnes qui se trouvaient à l'intérieur.

– Quelle folie d'aller si vite ! grommela-t-elle, très vexée.

– Une magnifique voiture ! dit Hervé. As-tu remarqué ces domestiques étrangers ?

– Me prends-tu pour une aveugle ? Ils sont d'ailleurs laids comme des singes. Ce n'est pas moi qui voudrais m'entourer de ces gens-là, comme il le fait, paraît-il. Mais il est un original fieffé, M. le comte de Penanscoët.

– Oui, un étrange personnage. Il y en a eu plusieurs de ce genre, dans la famille.

– Ils ont en tout cas bien réussi à mener leur barque de façon à faire fortune et quelle fortune,

celui-là surtout !

Une lueur de convoitise brilla dans le regard de Blanche.

– ... Hervé, tu iras demain à Kermazenc.

M. Dourzen la regarda, un peu effaré, en esquissant un geste de protestation.

– Demain ? Mais il était convenu que ce serait pour dimanche... Cela paraîtrait indiscret... trop pressé...

– Allons donc ! Il y verra un hommage, au contraire. Cet homme, fabuleusement riche, qui est là-bas comme un petit souverain, a l'habitude de cela. D'ailleurs, il trouvera cet empressement tout naturel de ta part, puisque vous êtes parents.

– Heu !... un parent qui ne m'a jamais donné signe de vie...

– Parce que tu n'as pas su t'y prendre, autrefois... tu ne t'es pas rendu sympathique. Je te parie bien que, moi, je saurai l'amadouer, ton comte de Penanscoët, tout original et orgueilleux qu'il puisse être !

Hervé Dourzen ne s'éleva pas contre cette

prétention. Il savait de quoi était capable la ténacité de Blanche et ne jugeait pas impossible qu'elle arrivât au but souhaité par sa vanité : avoir ses entrées au château de Kermazenc où venait d'arriver, pour y passer l'été, le comte Ivor de Penanscoët, rajah de Pavala, dans l'île de Bornéo.

Sur la route, au moment où arrivait l'automobile, Varvara s'était reculée vers le fossé, en tenant sa petite fille contre elle. D'un regard machinal, à peine curieux, elle enveloppa la luxueuse voiture, les serviteurs exotiques. Puis elle continua son chemin, du même pas souple et sans hâte. Un pli traversait le front blanc, un autre mettait de l'amertume au coin des lèvres longues et fines. Dans l'ombre des cils noirs un peu baissés, les yeux couleur de turquoise semblaient endormis, sans éclat.

La petite Gwen trottinait à côté de sa mère. Son corps fluet se mouvait à l'aise dans une blouse de flanelle blanche sans garniture. Son visage menu, encadré de courtes boucles d'un

blond roux, aurait paru presque laid, sans la beauté des yeux qui avaient les changeantes nuances de la mer et reflétaient la vivacité, l'intelligence précoce de cette âme enfantine.

Bientôt, Varvara quitta la route pour s'engager dans un chemin creux, bordé de chênes nouveaux. Puis ce fut la lande couverte d'ajoncs, parsemée de blocs granitiques. L'air tiède, maintenant, sentait le sel. Par un sentier qui montait légèrement, pour redescendre bientôt, la jeune femme et l'enfant gagnaient la côte. Derrière elles, le bourg de Lesmélenec disparaissait dans l'ombre du bois qui avait donné son nom à la demeure des Durzen : Coatbez. Celle-ci, vieux logis gris et massif, se trouvait au contraire en pleine lumière. On distinguait ses fenêtres étroites, son jardin qui montait en terrasses, rejoignant le parc de Kermazenc.

Le beau parc étrange, où la végétation du pays était mêlée à celle des îles lointaines, des contrées exotiques, des forêts d'Amérique connues des Penanscoët, ces nobles aventuriers qui, de leurs voyages, rapportaient la fortune. Le beau parc où

une source intarissable répandait son eau pure en des conques de marbre, des canaux de granit, dans l'ombre verte des arbres formant dôme où s'enroulaient les lianes, dans la tiède humidité de cette atmosphère marine qui, en aucun lieu de la côte, n'était aussi propice aux végétations méridionales.

De l'endroit où se trouvait Varvara, on ne voyait pas le château, l'antique demeure rebâtie au début du XV<sup>e</sup> siècle sur les ruines d'un plus ancien logis, contemporain, prétendait-on, des rois d'Armorique. Personne n'obtenait l'autorisation de le visiter. Ivor de Penanscoët ne faisait en cela que suivre l'exemple de ses ancêtres, qui tenaient jalousement close leur demeure et prisonnières leurs femmes, quelquefois, assurait la tradition.

Varvara n'avait donc pu connaître Kermazenc, en dépit du désir qu'elle en avait. Ce mystérieux château lui inspirait une curiosité un peu inquiète, dont elle s'étonnait, comme d'une anomalie dans son âme tourmentée, qui se désintéressait de tant de choses.

Le sentier dans la lande aboutissait à une petite maison de granit, tapie dans un creux de terrain où avaient poussé deux chênes, tordus par les rafales. On l'appelait Ti-Carrec. C'était là que logeait Varvara Dourzen avec sa petite fille.

Une servante borgne, portant la coiffe d'Audierne, parut sur le seuil usé.

– Je vais en commission au bourg, madame, dit-elle. Faut-il servir le thé auparavant ?

– Oui, servez, Anne-Marie, répondit la jeune femme de sa voix lente au doux accent slave.

La salle où elle entra était fraîche et toute remplie de la senteur saline qui pénétrait par la fenêtre ouverte. De là, on voyait la mer, aujourd'hui d'un bleu sombre et calme, presque câline dans ses lentes ondulations. Varvara alla vers une table pour y poser son sac. Elle vit là une enveloppe blanche portant son nom, posée bien en évidence. Tandis qu'elle la tenait entre ses doigts, en considérant avec surprise la suscription, d'une écriture inconnue, Anne-Marie entra, apportant le thé. Varvara demanda :

– D’où vient cette lettre ?

– Quelle lettre, madame ?

– Celle que je trouve là sur la table ?

La servante ouvrit très grand son œil unique.

– Je ne sais pas... Personne n’est venu.

– Cependant, elle n’est pas arrivée toute seule ?

– Je ne comprends pas, madame...

Anne-Marie considérait avec un visible ahurissement cette enveloppe mystérieuse. Varvara fronça les sourcils. De l’impatience et une vague inquiétude se mêlaient en elle.

– C’est bien, nous verrons cela plus tard, dit-elle.

Et son geste congédia la servante, dont la curiosité commençait de faire luire la prunelle.

La petite Gwen s’était assise et, les mains croisées, suivait d’un regard sérieux le mouvement des longs doigts fins qui décachetaient l’enveloppe avec lenteur – presque avec crainte, eût-on dit – et en sortaient un

feuillet de papier.

Quelques lignes y étaient inscrites, en langue russe, et d'une autre écriture que celle de la suscription. À peine Varvara eut-elle lu qu'elle laissa échapper un cri sourd. Le sang monta à son visage et elle chancela, en se retenant au dossier d'une chaise.

– Maman !

Gwen s'élançait vers elle, inquiète, effrayée. La jeune femme se redressa, par un violent effort sur elle-même.

– Ce n'est rien... Un petit malaise. Goûte bien tranquillement, Gwen, pendant que je vais me reposer un peu.

Elle sortit de la salle et, d'un pas vacillant, monta l'étroit escalier de pierre, entra dans la chambre très simplement meublée. Là, elle s'affaissa dans un fauteuil. Le sang, maintenant, se retirait de son visage, qui devenait très pâle. Les yeux, dans ce beau visage bouleversé, avaient un éclat fiévreux, des lueurs d'effroi. Les doigts crispés froissaient la feuille, y enfonçaient



leurs ongles.

« Lui... lui... ici ! » bégaya la jeune femme.

Et elle perdit presque connaissance, pendant un long moment.

## II

L'origine des Dourzen remontait loin dans l'histoire de Bretagne. À vrai dire, elle se perdait dans une brume un peu légendaire. Cette famille avait été peu favorisée des biens de ce monde, jusqu'au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle où une branche s'était détachée pour devenir celle des comtes de Penanscoët, possesseurs du domaine de Kermazenc donné à Audic Dourzen par le duc de Bretagne, en récompense d'un service rendu par lui à son souverain. Les autres Dourzen continuèrent de vivre, plus ou moins bien, dans leur demeure de Coatbez, en exploitant quelques terres leur appartenant. Certains, héritant des goûts voyageurs de leurs ancêtres, s'en allaient chercher fortune et aventures à l'étranger. Mais ils en revenaient plus pauvres qu'au départ et voyaient avec une sourde rage les Penanscoët s'enrichir en de semblables voyages, remplir leur logis d'objets rares et magnifiques, leurs coffres

de pierreries, de riches étoffes, de broderies merveilleuses provenant de la Chine et du Japon, où ils trouvaient moyen de pénétrer et de sortir indemnes.

L'un d'eux régna pendant quelque temps sur un petit État hindou. Un autre se fit musulman, épousa une Persane, puis la laissa là pour revenir se marier chez lui. Un autre encore, parti pour l'Amérique, fut adopté par une tribu de Comanches et ne reparut plus en Europe. Dans toute la Bretagne, les Penanscoët avaient la réputation de gens fort originaux, orgueilleux, dominateurs et trop portés vers ces aventures lointaines d'où ils revenaient souvent pervertis par l'or et les plaisirs, esprits forts et cœurs sans morale dont les pasteurs spirituels de la contrée déploraient le triste exemple.

Or, les deux frères, Ivor et Riec, suivirent de bonne heure les traces des ancêtres. Ils visitèrent à peu près toutes les parties du globe, mais surtout l'Inde, la Chine, les îles océaniques. On apprit un jour qu'ils avaient épousé deux sœurs, filles d'un maharajah. On lut encore que Riec

était mort l'année suivante, et peu après lui sa femme.

Ivor ne revenait toujours pas en Bretagne, où l'attendait l'héritage paternel. On connut plus tard qu'il avait été désigné par le rajah de Pavala pour lui succéder. Mais son existence restait mystérieuse et s'enveloppait de légende, ce qui expliquait le vif intérêt, la curiosité intense de tout le pays à la nouvelle que cet étrange personnage venait cette année passer l'été en son château de Kermazenc.

Il était accompagné de sa femme, de son fils et d'un Hindou appelé Appadjy, avec lequel il semblait en grande amitié. Sa domesticité, fort nombreuse, était un bizarre mélange de Malais, de Chinois, de Javanais, auxquels commandaient quelques Hindous. Tout ce monde obéissait au geste et semblait tremblant de crainte.

Au lendemain de son arrivée, le comte quitta le château vers dix heures du matin, par la terrasse longeant le bâtiment élevé au XVII<sup>e</sup> siècle, qui contenait les principaux appartements. Il passa dans le parterre où fleurissaient les roses

et tombaient les gerbes liquides des fontaines de marbre. La journée s'annonçait grise. Quand M. de Penanscoët fut entré dans le parc, il se vit enveloppé d'une pénombre verdâtre où flottait le parfum légèrement capiteux des fleurs des îles lointaines, écloses en ce doux climat. Les arbres formaient un dôme épais, à divers étages, au-dessus du promeneur. L'eau, répandue en abondance par les canaux, apparaissait à tout instant, formant un bassin entouré de granit verdi, tombant en cascates sur des roches, entourant une île minuscule où, dans l'entrelacement des arbustes et des lianes, se cachait une antique statue.

M. de Penanscoët marchait sans hâte, un cigare aux lèvres, en fouettant au passage quelques arbustes, du stick qu'il tenait à la main. Il n'était pas très grand, mais mince, presque sec. Le visage maigre et bronzé dénotait le long séjour dans les pays au ciel de feu et aussi l'union, au siècle précédent, d'un Penanscoët avec une femme de Ceylan. Cette coloration du teint formait un contraste étrange avec les cheveux blond-fauve, avec les yeux d'un bleu dur et

brillant. Telle quelle, c'était là une physionomie frappante et qui gardait la marque aristocratique de la race, quelle qu'eût été la vie aventureuse d'Ivor de Penanscoët.

Le parc finissait directement sur la grève. Là s'élevait un rocher qu'on appelait, à cause de sa coloration, la Roche verte. Une femme se tenait debout à quelques pas. Elle ne bougea pas à la vue du comte. Celui-ci, en s'avançant, dit avec un accent de sarcasme :

– C'est ainsi que tu m'accueilles, Varvara ?

Elle attachait sur lui un regard d'épouvante. Ses mains se crispaient à sa robe, le long de laquelle tombaient les bras nus.

– Tu croyais en avoir fini avec moi ? Cependant, quand je t'ai chassée, je t'ai dit : « Nous nous reverrons un jour. » Eh bien ! ce jour, le voilà.

– Mon fils ?... Où est mon fils ?

La voix sortait, toute rauque, des lèvres tremblantes de Varvara.

– Son sort ne te regarde pas. Je t'en ai

prévenue naguère, il est perdu pour toi. Et maintenant, écoute ceci : je t'avais défendu de te marier, je t'avais dit que, de près ou de loin, tu serais toujours sous ma domination. Or, tu m'as désobéi en épousant Armaël Dourzen.

– J'en avais le droit ! cria-t-elle.

Un sursaut de révolte la secouait. À son visage blême montait un flot de sang et dans les yeux s'allumait une lueur ardente.

– ... Vous me considérez comme une esclave. Mais, moi, je voulais être libre. Vous m'aviez pris mon enfant ; j'étais sans famille, sans fortune. Un honnête homme m'a aimée, m'a offert son nom...

– Et tu as accepté, en te gardant de lui dire... que tu étais déjà ma femme.

– Votre femme ? Votre femme. Misérable imposteur ! Vous osez me railler avec ce mot !

Elle se redressait, frémissante d'indignation, devant le comte impassible, dont un rictus soulevait la lèvre.

– Ah ! dans quelle misère morale m'aviez-

vous enlisée ! Qu'aviez-vous fait de moi pour que, en acceptant la recherche d'Armaël, je commette cette faute de lui cacher ce qui l'aurait éloigné de Varvara Tepnine !

– Oui, tu as trouvé cela tout simple, pour acquérir un nom, une situation honorables et la protection d'un époux contre moi, dans la crainte que tu avais de me voir te reprendre. Mais tu ne songeais pas qu'en agissant ainsi, tu condamnais cet homme à mort.

– Qu'est-ce que vous dites ?

Les yeux de Varvara se dilataient, en s'attachant sur la figure étrange où les yeux brillaient d'une lueur presque insoutenable.

– Ce que je veux dire.

– C'est vous qui avez tué mon mari ?

Le cri fut jeté avec un accent d'horreur ; les mains de la jeune femme s'étendirent convulsivement, comme pour repousser M. de Penanscoët.

– Je lui ai simplement fait savoir que, six ans auparavant, Varvara Tepnine avait été mariée par



un ministre protestant, dans un hôtel de New-York, et que de ce mariage était né un fils. La nouvelle si imprévue a suffi, chez un homme dont le cœur était malade.

– Ah ! quel abominable...

Les mots s'étranglèrent, devinrent une sorte de râle. Pendant un moment, Varvara parut sur le point de défaillir. M. de Penanscoët la considérait avec un cruel sourire. Il dit froidement :

– Je t'ai prévenue que je me vengerais, après que tu as fui ma demeure. Puis tu as enfreint ma défense en te mariant. Tout cela devait se payer. Maintenant que tu as été châtiée comme tu le méritais, je te pardonne.

Varvara frissonna de tout son corps, comme si ces mots « je te pardonne » avaient pour elle un terrible sens.

– ... Je t'accueillerai, repentante, amoureuse, très humble, et tu reprendras ta vie d'autrefois...

– Ma vie d'autrefois ? Jamais ! Plutôt la mort !

Varvara jetait ces mots avec une énergie qui, tout à coup, semblait la galvaniser.

– ... Je commence à reprendre mon âme, je commence à espérer le pardon de Dieu... et vous voudriez me rejeter dans cet abîme ? Non, non ! C'est fini de cette Varvara que vous avez dupée et qui vous a aimé... cette Varvara toute jeune, innocente encore, dont vous avez flétri l'âme, annihilé pendant quelque temps le sens moral... et qui, maintenant, vous a en horreur !

Elle se tut, haletante, les membres frémissants.

Ivor de Penanscoët eut un étrange sourire.

– Allons, c'est entendu. Tu as choisi toi-même. Adieu, Varvara.

Il tourna les talons. Pendant quelques minutes, Varvara demeura immobile, les traits tendus, avec de la stupéfaction et de l'effroi dans le regard. Puis elle porta la main à son front en murmurant :

– Quoi ? J'ai choisi quoi ?

M. de Penanscoët était rentré dans le parc. Il prit un chemin plus long pour regagner le château, en s'arrêtant au passage pour considérer tel endroit dont la grâce sauvage le séduisait, tel

autre dont l'exotisme imprévu lui rappelait sans doute les contrées où s'était passée, jusqu'ici, la plus grande partie de son existence. Comme il atteignait le parterre, des aboiements se firent entendre. Puis une jeune voix s'éleva, harmonieuse, vibrante :

– Bab ! Sofa !

La physionomie du comte, tout à coup, frémit, s'adoucit. Un sourire détendit les lèvres qui appelèrent :

– Dougual !

D'une allée voisine bondirent à la fois un adolescent et deux jeunes chiens. L'enfant devait avoir quatorze ans. Il était mince, très souple dans sa blouse de soie blanche. D'épais et soyeux cheveux fauves coiffaient sa tête fine. Il vint à M. de Penanscoët en disant :

– Vous avez déjà fait une promenade, mon père ?

– Oui, j'ai un peu renouvelé connaissance avec notre vieux parc. Et toi, l'as-tu vu déjà ? Te plaît-il ?

Le comte prenait entre ses mains la tête de son fils et attachait un regard de tendresse idolâtre sur le fin visage, dont le teint avait une légère coloration bronzée, sur les grands yeux foncés, veloutés, d'une frappante beauté.

– Je crois qu'il me plaira beaucoup. C'est différent de tout ce que je connais jusqu'ici ; mais il me semble que je m'y trouverai bien...

– Oui, oui, parce que tu as dans les veines le sang des Penanscoët. Vieille lignée que la nôtre, mon enfant, et qui vaut par certains côtés celle de tes ancêtres maternels, les maharajahs de Bangapore.

– Vous me montrerez les anciennes chroniques de notre famille, père ?

– Quand tu le voudras, mon cher enfant. Tu verras là quels grands voyageurs furent tes ancêtres et comment certains d'entre eux devinrent, à l'étranger, des souverains ou de très hauts personnages.

M. de Penanscoët, en parlant, prenait le bras de son fils et le glissait sous le sien. Ils se

dirigèrent vers le château, suivis des chiens, bêtes longues et fines, au pelage brun rayé de fauve, à la tête inquiétante d'animal sauvage. Ils appartenaient à Dougual et ils étaient originaires de Mongolie, où leur race avait presque disparu.

Sur la terrasse, un homme se promenait de long en large. Il était petit, maigre, correctement vêtu à l'européenne. Des yeux noirs vifs et durs brillaient dans le sec visage bronzé. À la vue des arrivants, il interrompit son va-et-vient.

– Tu refais connaissance avec ta propriété, Ivor ?

– Oui... Ce n'est pas désagréable après si longtemps, mon cher Appadjy.

– Kermazenc, dès le premier moment, me plaît beaucoup, dit Dougual.

Il quittait le bras de son père et venait prendre la main que lui tendait Appadjy.

– Le sang des ancêtres parle en toi. Jouis de ton séjour ici, enfant, car nous ne savons quand nous pourrons le renouveler.

– Pourquoi cela ?

– L'année prochaine, nous pouvons être à l'autre bout de la terre.

– L'autre bout de la terre, c'est peu de chose, maintenant.

L'Hindou eut une sorte de sourire, en regardant la jeune physionomie éclairée par les yeux magnifiques, à la fois ardents et rêveurs.

– Évidemment, c'est beaucoup moins qu'autrefois. Mais si nous sommes à Bornéo, par exemple.

– Eh bien ! mon père m'amènera quand même ici.

Le regard du comte – un regard d'orgueilleuse adoration – enveloppa l'adolescent..

– Si tu y tiens, oui, mon enfant... Que vas-tu faire, maintenant ?

– Dire qu'on selle mon cheval. M'accompagnes-tu, Appadjy ?... Et toi, père ?

L'Hindou acquiesça. Mais le comte répondit qu'il avait un courrier à dépouiller. Tous trois disparurent dans l'intérieur du logis.

Alors, de derrière un des ifs taillés qui garnissaient le parterre, surgit un garçonnet d'une dizaine d'années. Il était vêtu de lainage blanc, avec les pieds nus dans des sandales. Ses traits, ses yeux bleus, son teint brun clair, rappelaient de façon frappante le comte de Penanscoët. Mais cet enfant avait des cheveux très noirs, coupés ras. Il se dirigea vers le parc, où il se mit à errer, avec des allures de petit animal sauvage. Il atteignit ainsi la grève, à l'endroit où avait eu lieu l'entretien de Varvara Dourzen et de M. de Penanscoët.

La jeune femme était encore là. Une défaillance l'avait prise, l'avait fait tomber sur le sable. Elle venait de reprendre ses sens quand, à quelques pas d'elle, parut ce petit garçon dont son regard, encore vague, rencontra les yeux surpris, curieux, farouches.

Un sursaut la secoua. Elle se redressa, les prunelles dilatées, le corps frémissant. Elle bégaya :

– Willy... Willy...

L'enfant parut stupéfait. Immobile et muet, il

regardait cette femme qui se levait brusquement, qui venait à lui...

– ... Tu es Willy, n'est-ce pas ?... Tu t'appelles Willy ?...

Ses mains se posaient sur les épaules du petit garçon, ses yeux s'attachaient avidement au maigre visage brun. Elle parlait en anglais. Comme l'enfant ne répondait pas et la considérait avec une farouche surprise, elle répéta :

– Dis-moi si tu t'appelles Willy ?

De la tête, il fit un signe affirmatif.

Alors, elle le saisit dans ses bras, couvrit de baisers sa figure en répétant :

– Willy... mon enfant ! Ah ! il ne te prendra plus à moi ! Viens... viens ! Je te cacherai, pour qu'il ne te trouve jamais !

Elle essayait de l'entraîner. Mais l'enfant résista et, d'un brusque mouvement, se dégagea. Il fit un bond en arrière, jeta sur la jeune femme un regard de méfiante colère, puis, tournant le dos, s'élança vers le parc où il disparut.

– Mon enfant !... Willy !



Le cri déchirant traversa l'espace, alla peut-être frapper les oreilles du petit garçon. Mais rien n'y répondit.

### III

Neuf ans auparavant, Hervé Dourzen avait épousé, à Brest, M<sup>lle</sup> Blanche Corbic. Il n'avait qu'un très petit revenu et une situation sans avenir dans une banque, où il était noté comme employé négligent et de médiocre intelligence. Blanche avait vingt-huit ans, un physique quelconque, beaucoup d'ambition et une dot coquette. Ce mariage était pour elle une affaire d'amour-propre. Si peu fortunés que fussent les Dourzen, ils comptaient toujours parmi les meilleures familles de Bretagne, et leurs filles, au cours des siècles, avaient contracté des unions parfois illustres. M<sup>lle</sup> Corbic était donc toute pénétrée de satisfaction orgueilleuse le jour où, à la mairie et à l'église, elle échangea son nom contre celui de Dourzen.

Quelques membres de la famille, plus rigoristes, lui firent grise mine pendant un certain

temps. Mais Blanche connaissait l'art des flatteries et des petites manœuvres. Elle sut amadouer les réfractaires et dès lors jouit d'un contentement sans mélange, dans la vieille demeure de Coatbez où avaient passé bien des générations de Douezen. Elle entretenait les meilleures relations avec les personnages notables de la contrée, donnait des thés, des réunions dansantes. Dans sa paroisse, elle faisait partie de toutes les œuvres et affichait le plus grand zèle religieux. Pour ses filles, elle avait de vastes ambitions. Elle cherchait en ce moment une institutrice selon ses goûts, c'est-à-dire qui sût donner à ses élèves une éducation brillante, des habitudes mondaines qu'elle jugeait indispensables pour un beau mariage. Rien ne pressait, d'ailleurs, car Rose et Laure avaient huit et six ans. Mais la prévoyante Blanche notait déjà, parmi ses plus hautes relations, celles où se trouvaient des jeunes garçons susceptibles de devenir plus tard des prétendants à la main des M<sup>lles</sup> Douezen.

Pour cette femme vaniteuse, l'arrivée du comte de Penanscoët constituait un événement de

première importance. Puis, pensait-elle, Hervé était parent – à un degré fort éloigné d'ailleurs – du châtelain de Kermazenc, elle serait reçue chez celui-ci, conviée aux fêtes que sa femme et lui ne manqueraient pas de donner. Car ils n'allaient pas s'enterrer dans ce château. Puis ils y reviendraient sans doute. Et plus tard... plus tard il y aurait un jeune vicomte qui pourrait fort bien trouver à son goût Rose ou Laurette.

Aussi, grande fut la déconvenue et vive la colère de M<sup>me</sup> Dourzen quand son mari, au lendemain de l'arrivée du comte, revint de Kermazenc en annonçant qu'il n'avait pas été reçu.

– Je te le disais bien, c'était trop tôt, ajouta Hervé.

– Trop tôt ? Allons donc ! Ce M. de Penanscoët est un sauvage, qui ne sait pas apprécier la délicatesse d'un procédé. En vérité, ce sera un voisinage intéressant !

Hervé, se faisant aussi petit que le permettait sa large carrure, garda le silence pour laisser passer l'orage. Mais un autre incident devait

exaspérer au plus haut point, ce même jour, l'humeur de Blanche. Une lettre vint apprendre à M. Dourzen l'arrivée de sa cousine Herminie.

De par le testament de son grand-père, Herminie Dourzen avait à Coatbez la jouissance d'une aile en retour sur le jardin, formant un appartement séparé. Grande voyageuse, d'humeur fantasque, elle ne l'avait jusqu'ici occupé que rarement. Mais, cette fois, elle annonçait son intention de s'y installer définitivement, sa santé ne lui permettant plus l'existence vagabonde qui avait eu jusqu'alors ses prédilections.

Or, Blanche détestait Herminie et redoutait son humeur caustique, ses réflexions mordantes auxquelles il lui était difficile de trouver une riposte. Puis il lui semblait que ce voisinage, dans le même logis, ce droit sur une partie de la maison de famille, constituaient un empiétement intolérable sur son droit à elle, M<sup>me</sup> Hervé Dourzen, qui l'avait payé d'une si belle dot.

En outre, Herminie terminait ainsi sa lettre :

« J'arriverai peut-être jeudi, je ne sais à quelle

heure. »

– Jeudi ! s'écria Blanche. Jeudi !... après-demain ! Et elle compte sans doute qu'en si peu de temps je vais faire nettoyer, préparer son appartement ? Eh bien ! personne n'y touchera, je t'en réponds !

– Mais elle ne le demande pas...

M<sup>me</sup> Dourzen ricana :

– Non, elle ne le demande pas. Tu verras cependant quelle petite réflexion de sa façon elle nous servira... Mais je m'en moque ! Mes domestiques ne sont pas payés pour s'occuper de ses nettoyages. Cela fera maigrir sa femme de chambre, cette espèce d'aventurière russe qu'elle a racolée je ne sais où.

Hervé ne protesta pas ; mais il pensa avec un petit frisson de déplaisir : « Je vais avoir bien de l'agrément, entre les deux ! » Car s'il craignait l'humeur impérieuse de sa femme, il n'avait guère moins peur d'Herminie, dont les railleries ne l'épargnaient pas.

M<sup>lle</sup> Dourzen arriva au début de l'après-midi

du surlendemain, avec sa femme de chambre Macha, une Russe rencontrée au cours de ses voyages. Hervé descendit précipitamment de sa chambre pour l'accueillir. Elle le toisa des pieds à la tête et dit avec un sourire moqueur de ses lèvres sèches :

– Tu te portes toujours aussi bien, je vois cela.

– Mais... pas mal, en effet... pas mal... Et toi, Herminie ?

Elle leva ses épaules maigres, dont l'une était sensiblement plus haute que l'autre.

– Moi, je sens le besoin de me reposer. J'ai près de soixante ans, mon cher, et j'ai toujours eu une petite santé.

– Que vous avez bien promenée de-ci delà, ce qui prouve qu'elle était encore solide... Ainsi vous nous revenez... pour assez longtemps ?

– Pour jusqu'à ma mort, probablement.

Elle accompagna ces mots d'un petit ricanement. Dans sa menue figure d'une singulière laideur, les yeux clairs brillaient d'ironie. Sans doute n'avait-elle aucune illusion

sur le plaisir que causait son installation ici.

– Ah ! vous vous décidez... vous ne vous ennuierez pas ? bredouilla Hervé.

– Mon bon ami, avec des livres et de la musique, je m'arrangerai pour ne pas trop regretter mes pérégrinations... Blanche va bien ?

– Mais oui, assez bien... Elle va venir... Nous ne savions pas à quelle heure...

– Il est inutile qu'elle se dérange. Nous nous verrons plus tard. Je vais m'installer chez moi tout de suite...

– Entrez un moment au salon, pendant que Macha préparera l'appartement... à votre idée. On va vous servir à goûter...

– Non, merci, mon cher. Macha me fera du thé... Ah ! bonjour, Blanche !

M<sup>me</sup> Dourzen arrivait, sans se presser, avec un vague sourire sur ses lèvres minces. Elle serra mollement la petite main maigre de l'arrivante, avec quelques mots de bienvenue banaux. Après quoi, elle expliqua d'un ton dégagé :

– J'ai fait ouvrir les fenêtres chez vous, ma



cousine. Mais il m'a été matériellement impossible de mettre l'appartement en état dans un si court délai. Mes domestiques ont beaucoup à faire et se seraient refusés à ce surcroît de besogne.

La grande bouche qui coupait de façon assez malencontreuse la mince et sèche figure d'Herminie se plissa dans un sourire sardonique.

– Mais comment donc ! Je n'ai jamais compté que vous vous occuperiez de ces détails, fût-ce pour me retenir au bourg une femme de ménage. J'aurais été désolée que vous vous donniez tant de peine... positivement désolée !

La moquerie, l'impertinence du ton et de la physionomie amenèrent au visage de Blanche une rougeur de colère. Quant à Hervé, il baissa le nez, en prenant la mine d'un coupable.

– Je ne me serais pas permis de retenir une femme qui aurait pu ne pas vous plaire, riposta M<sup>me</sup> Dourzen. Mieux vaut que vous choisissiez vous-même, parmi celles qui sont disponibles.

– Mais certainement ! Mais certainement, ma

bonne Blanche ! Vous n'avez agi que dans mon intérêt, je le sais bien. Aussi vous en suis-je infiniment reconnaissante, croyez-le.

Les petits yeux perçants, d'un bleu vif, luisaient de joie maligne, en voyant la fureur concentrée de M<sup>me</sup> Dourzen. La grande bouche s'ouvrait en un rictus sur les dents mal plantées.

– ... Macha s'occupera de tout cela... Eh ! Macha, allons, ma bonne. Débrouillons-nous, dans cette plaisante et hospitalière maison de mes ancêtres.

Macha, une blonde et grasse personne d'une quarantaine d'années, quitta le seuil du vestibule où elle s'était tenue jusqu'alors, un sac à chaque main. À cet instant, une petite automobile s'arrêtait devant Coatbez. Un homme aux cheveux grisonnants en descendit et entra par la porte demeurée ouverte sur le vestibule.

– Le docteur Barbel ! dit M. Dourzen.

Il alla vers l'arrivant, la main tendue.

– Quel bon vent vous amène, docteur ? demanda M<sup>me</sup> Dourzen, en prenant la mine

gracieuse dont elle n'avait pas honoré la cousine Herminie.

Le docteur salua les deux dames, en répondant :

– C'est un mauvais vent, plutôt... J'ai été appelé ce matin à Ti-Carrec...

La bouche de M<sup>me</sup> Dourzen se pinça à ce nom.

– La servante, étonnée de ne pas voir sa maîtresse ce matin, est entrée vers dix heures dans sa chambre et l'a trouvée inanimée. Elle est venue aussitôt me chercher. Mais il n'y avait rien à faire. Cette jeune femme était morte, vraisemblablement dans la nuit.

– Ah ! la femme d'Armaël ? dit M<sup>lle</sup> Herminie.

– Qu'a-t-elle bien pu avoir ? demanda M<sup>me</sup> Dourzen, que la nouvelle laissait insensible.

– Eh ! voilà où se trouve le point délicat.. En examinant le corps, j'ai trouvé des signes suspects, permettant de croire à l'empoisonnement...

M. Dourzen eut un haut-le-corps et Blanche s'exclama :

– L’empoisonnement !

Le docteur poursuivit, de sa voix lente et onctueuse :

– Sur la table de chevet, j’ai trouvé ce petit flacon qui contient un reste de liquide...

Il sortait de sa poche un flacon de cristal à bouchon d’or ciselé, dans le fond duquel se voyait un peu de liquide jaunâtre.

– ... L’analyse nous renseignera sur ce point. J’ai également fait mettre sous clef la tasse où la défunte a bu, comme chaque soir, une infusion de tilleul. Puis j’ai téléphoné à Tanguidy pour les constatations judiciaires, et je viens vous avertir, monsieur Dourzen, comme étant le plus proche parent de la défunte, bien qu’il n’y eût pas de rapports entre vous.

– Non, non... et cette affaire ne nous regarde pas ! dit impétueusement M<sup>me</sup> Dourzen. Notre cousin avait fait un mariage stupide. Tant pis pour cette aventurière si elle s’est laissée empoisonner par quelque misérable... peut-être par un complice d’autrefois, qui sait !

– Hum ! c'est que...

Le docteur Barbel hésita un moment avant d'ajouter :

– Ma première impression n'est pas qu'il y a eu crime...

– Que voulez-vous dire ?

– Eh bien ! je crois que M<sup>me</sup> Armaël Dourzen s'est empoisonnée... volontairement.

– Ah ! bien, par exemple ! s'écria Hervé.

Quant à Blanche, elle leva les bras au plafond, et sa voix retentit, un peu glapissante :

– Ah ! ce serait du joli ! Un suicide ! Mais c'est capable de tout, ces femmes-là !... Combien de fois t'ai-je dit, Hervé, que cette Varvara était capable de tout ?

– Oui, ma bonne amie... oui... mais tout de même... s'empoisonner !

– Je ne veux rien affirmer sans l'avis de confrères, déclara le docteur. Mais je ne conserve guère de doute quant à la nature de cette mort. Pour le suicide, il faudra voir. C'est affaire à la

justice d'élucider cette question.

– Voilà une belle histoire ! dit M<sup>me</sup> Dourzen avec agitation. Heureusement, nous n'avions pas de relations avec elle et tout cela ne nous regarde pas.

– Comment, ma chère ? C'est Hervé, comme plus proche parent, qui doit être le tuteur de l'enfant.

Ces mots étaient prononcés par M<sup>lle</sup> Herminie qui, jusqu'alors, avait gardé le silence, en écoutant avec une ironique curiosité.

M<sup>me</sup> Dourzen tourna vers elle un regard de stupéfaction courroucée.

– Que dites-vous ? Hervé, tuteur de cette petite ? Et qui l'y obligerait ?

– Personne, évidemment. Mais l'opinion publique ne comprendrait guère qu'il laissât ce rôle à un étranger quelconque, l'enfant n'ayant pas d'autre parent que lui.

Le visage de Blanche s'empourpra.

– Vraiment, ce serait trop fort !... Je ne permettrai jamais qu'Hervé assume cette tâche.

On nommera tuteur qui on voudra.

– Cette enfant est une Dourzen, répliqua M<sup>lle</sup> Herminie. Mais cela est votre affaire, mes bons amis. Bonsoir. Nous nous reverrons un de ces jours.

– J’enverrai Rose et Laurette vous souhaiter le bonjour. Elles sont sorties en ce moment.

– Bien, bien... Au revoir, docteur. Heureusement, j’ai la tête solide, car vous m’auriez donné le cauchemar, avec cette femme empoisonnée... Allons, Macha, allons, ma fille, voyons maintenant quelle couche de poussière et quelle ornementation de toiles d’araignées nous découvrirons dans mon appartement, depuis l’année dernière.

Et, à petits pas rapides, M<sup>lle</sup> Herminie s’en alla vers la porte qui donnait sur la cour intérieure.

Blanche, bien qu’elle fût suffoquée de colère par ce dernier trait, lancé en présence d’un étranger, réussit à se maîtriser. Elle dit à mi-voix, en levant les épaules :

– Toujours bizarre, cette pauvre cousine !... Eh

bien ! voyons, docteur, pour en revenir à notre sujet, que va-t-on faire, à Ti-Carrec ?

– La justice ordonnera l'autopsie et l'analyse du liquide que je vous ai montré. Cela donnera les renseignements nécessaires sur la cause de la mort. Quant à l'autre question... crime ou suicide, elle sera peut-être beaucoup plus difficile à élucider... Enfin, nous verrons... Vous ne voulez pas venir là-bas, monsieur Dourzen ?

– Moi ?... Est-ce... nécessaire ?

En répondant, Hervé demandait du regard l'avis de sa femme.

– Nécessaire... non, répondit le docteur, du moins pour le moment, surtout si vous vous désintéressez de l'enfant. Mais je ne sais trop ce que je vais faire d'elle. La servante dit qu'elle ne restera pas cette nuit à Ti-Carrec, serait-ce pour tout l'or du monde, et même si d'autres femmes viennent lui tenir compagnie pour la veillée. Je ne puis laisser cette petite dans ce logis funèbre, où la justice va tout bouleverser pour tâcher de connaître la vérité.



– Oui... évidemment, murmura M. Dourzen.

Il était fort embarrassé. Sa conscience lui disait qu'il devait prendre sous sa protection la fille du parent défunt. Mais sa lâcheté lui conseillait impérieusement d'obéir aux décisions de Blanche.

M<sup>me</sup> Dourzen fronça les sourcils, pinça les lèvres et dit enfin :

– Vraiment, docteur, auriez-vous pensé que nous recueillerions sous notre toit cette enfant... la fille d'une quelconque aventurière ?

– Mais... madame, elle est aussi la fille de M. Armaël Dourzen... Toutefois, je comprends très bien votre répugnance... très bien, très bien, et je vais aviser... Il y a M<sup>lle</sup> Lainé, qui la recevra peut-être momentanément...

– M<sup>lle</sup> Lainé ?

Blanche contenait une grimace de colère. Car ladite demoiselle était en rivalité avec elle au sujet des œuvres diverses dont toutes deux s'occupaient et elle ne pouvait la souffrir, tout en lui faisant bonne mine en public.

– ... Quelle idée, docteur ! À quel propos M<sup>lle</sup> Lainé s'occuperait-elle de cette petite étrangère ?

– Mais par charité, madame. Ce serait seulement en attendant que la justice ait vu clair dans les affaires de cette M<sup>me</sup> Varvara. Celle-ci paraissait vivre très modestement. L'enfant n'aura probablement qu'un mince héritage...

– À la mort de son père, Armaël avait hérité de valeurs et de terres représentant une petite rente, dit M. Dourzen. Mais les terres ont été vendues avant son mariage, pour payer les frais de la maladie de sa sœur, ruinée par un mari joueur, et qui a traîné longtemps avant d'aller mourir dans un sanatorium suisse. Quant au reste, qu'est-il devenu, entre les mains de cette femme ?

– Il doit y avoir un conseil de famille. Votre cousin est mort à Shanghai, je crois ?

– Oui.

– Il faudrait écrire au consul. Vous en chargerez-vous ?

– Je... je ne sais...

Hervé regardait sa femme. Celle-ci déclara :

– Oui, évidemment, tu peux le faire... Quant à l'enfant... eh bien ! dites à la servante de l'amener ici. Vraiment, cela m'est très pénible... mais enfin, c'est un devoir de charité. Il faudra, par exemple, que je la tienne éloignée de mes filles, car on ne sait quelle éducation a pu recevoir cette petite créature !

Le docteur Barbel inclina la tête, en prenant un air approbateur.

– Oui, c'est une chose prudente... Mais votre tact, votre grande bonté, madame, sauront concilier toutes choses. Je retourne donc à Ti-Carrec pour dire à la servante de préparer l'enfant et son petit bagage.

– Si tu accompagnais le docteur, Hervé ? Du moment où nous nous occupons de la petite, il faut bien que nous nous tenions au courant de cette affaire-là... Quel ennui !... Et si l'on reconnaît qu'elle s'est suicidée, il n'y aura pas d'enterrement religieux ?

– Évidemment non, répondit le docteur. Mais la preuve sera peut-être difficile à faire... et cette malheureuse bénéficiera du doute, en la

circonstance. Enfin, nous allons voir. La justice est avertie maintenant et ses représentants seront à Ti-Carrec cet après-midi... Alors, vous venez, monsieur Dourzen ?

– Le temps de prendre mon chapeau, et me voici.

Tandis que le docteur regagnait sa voiture, M<sup>me</sup> Dourzen dit à l'oreille d'Hervé :

– Surtout, ne t'engage à rien pour l'enfant, quant à la tutelle. Il faut voir comment tout cela va tourner... et savoir auparavant si elle aura de quoi payer son entretien.

– Oui, oui, ne crains rien, ma bonne amie, je serai prudent.

## IV

Depuis plusieurs heures, la petite Gwen était assise dans un coin de la salle, dans le fauteuil bas qui était son siège habituel.

Anne-Marie avait essayé de la faire déjeuner. Mais l'enfant s'y était obstinément refusée. Alors Anne-Marie était partie en marmottant qu'à elle aussi un pareil malheur avait chaviré l'estomac. Et Gwen était demeurée seule, avec le chagrin et l'effroi qui gonflaient son pauvre petit cœur.

– Votre maman est morte ! lui avait crié ce matin, sans ménagement, la rude Anne-Marie, tandis qu'elle jouait dans la cour avec son chat en attendant que l'appel habituel : « Viens, Gwen ! » lui permît d'aller recevoir le baiser maternel.

Bien qu'elle n'eût que six ans, Gwen avait une intelligence trop précoce pour ne pas savoir que ce mot : « la mort », signifiait la fin de la vie, l'immobilité que rien ne pouvait vaincre, la

séparation définitive. L'année dernière, un chien qu'elle aimait s'était tout à coup affaissé tandis qu'elle essayait de le faire jouer comme de coutume. M<sup>me</sup> Dourzen avait commencé de lui donner des soins, mais bientôt elle avait dit : « C'est inutile, il est mort. » Et un homme était venu, avait emporté le pauvre Orzo pour l'enterrer dans quelque coin.

Aussi, dès que la brusque annonce d'Anne-Marie avait frappé son oreille, l'enfant s'était-elle dressée, blême, épouvantée. Pendant un moment, elle était demeurée là, raidie, n'osant bouger. Puis, tout à coup, elle avait couru à l'escalier, l'avait monté, s'était précipitée dans la chambre dont la servante avait laissé la porte ouverte. Là, dans le vieux lit de chêne, reposait Varvara Dourzen. Gwen s'était approchée, avait posé ses doigts sur l'une des mains qui pendait. Au contact glacé, à la vue du visage livide, d'une impressionnante immobilité, l'enfant était demeurée d'abord saisie de terreur. Puis elle avait jeté un grand cri : « Maman ! » et elle s'était enfuie. Elle était allée se réfugier, pauvre petit être pantelant d'effroi et de chagrin, dans un coin

de la cour où Anne-Marie l'avait trouvée, en revenant avec le médecin.

Elle s'était laissée conduire dans la salle, avait écouté en silence les recommandations du docteur Barbel : « Il faut être bien raisonnable, ma petite fille. Votre maman ne peut plus s'occuper de vous ; mais je trouverai quelqu'un qui s'en chargera. » Puis il était parti, et Gwen était restée seule, avec son grand chagrin.

Sa mère ne la gâtait pas, ne lui témoignait pas une affection expansive ; mais elle l'entourait d'une sollicitude jamais démentie. Non, même dans les jours où des pensées plus sombres mettaient leur marque sur sa physionomie, même dans les jours où, pour tromper quelque secrète angoisse, pour calmer une pénible agitation, elle allait le long des routes, le long de la grève, Varvara Dourzen n'avait cessé de veiller sur sa fille, de lui donner les soins moraux et physiques nécessaires.

Et Gwen aimait sa mère avec toute l'ardeur d'un cœur déjà passionné. Elle ne connaissait qu'elle. Son père était mort deux ans auparavant,

et elle gardait à peine le souvenir d'un fin visage au regard rêveur, de quelques baisers reçus, d'un grand polichinelle donné par lui et qui avait été volé peu après par un boy chinois. Toute son affection s'était donc concentrée sur Varvara. Et, avec celle-ci, tout lui manquait subitement.

Elle ne songeait pas à ce qui allait advenir d'elle, maintenant. Elle n'avait qu'une pensée : « Maman est morte, je ne la verrai plus. »

Quand le docteur Barbel et M. Dourzen entrèrent dans la salle, ils la virent assise dans son petit fauteuil, toute pâle, avec de grands yeux pleins d'angoisse qui se firent presque farouches en se tournant vers les arrivants.

Hervé s'approcha d'elle et lui donna une petite tape sur la joue.

– Allons, mon enfant, il faut être raisonnable... Je vais vous emmener chez moi, en attendant qu'on voie... qu'on organise... Votre servante prépare en ce moment une malle pour vous. Je l'enverrai chercher tout à l'heure. Le docteur va vous emmener, en rentrant à Lesmélenc...



– Et maman, où la mettra-t-on ? demanda une petite voix rauque.

– Dans le cimetière. Vous pourrez aller sur sa tombe, quand vous serez plus grande... Allez trouver Anne-Marie, pour qu'elle vous habille.

Gwen se leva, en attachant sur le docteur Barbel un regard de supplication.

– Alors... on ne peut pas guérir maman ? bégaya-t-elle.

– Non, ma petite, non... impossible. Préparez-vous vite, car je suis pressé.

L'enfant fit quelques pas vers la porte, puis s'arrêta, en regardant les deux hommes avec une expression de profonde angoisse.

– Eh bien ! qu'y a-t-il, mon enfant ? demanda Hervé, plus apitoyé que le docteur, car il était père et, bien qu'assez peu sensible, n'avait pas la sèche nature de celui-ci.

– Je... je ne peux pas aller là-haut ! balbutia Gwen, dont les sanglots étouffaient la voix.

– Ah ! oui... oui, je comprends, pauvre petite. Eh bien ! je vais dire à la servante d'apporter vos

affaires...

M. Dourzen sortit avec le médecin. Il dit à mi-voix, tout en se dirigeant vers l'escalier :

– Quel singulier regard a cette enfant ! Il n'est pas de son âge... Je me demande si elle est bien facile de caractère. C'est qu'avec ma femme, il faudra qu'elle marche !

– Cela s'arrangera toujours. Au besoin, si cette petite était trop désagréable, vous pourriez la mettre en pension.

– Oui, si elle a quelque revenu.

– Sa mère ne vivait pas avec rien. Il doit y avoir quelque chose.

– Enfin, nous verrons... Je vais dire à la servante de l'habiller, et puis nous partirons, pour ne pas vous retarder davantage, docteur.

Quand, vingt minutes plus tard, M<sup>me</sup> Dourzen vit entrer son mari, tenant Gwen par la main, dans la pièce qu'elle appelait le petit salon, elle fronça les sourcils et dit sèchement :

– Laisse donc cette petite dans l'antichambre, Hervé. Ce n'est pas sa place ici.

– Mais, ma bonne amie... pour que tu fasses sa connaissance...

Un regard de foudroyant dédain lui coupa la parole.

– Je croyais t’avoir assez fait comprendre que je remplis un pénible devoir de charité, en recueillant provisoirement la fille de cette... disons aventurière, pour ne pas employer des mots trop vifs. Mais j’imagine que tu ne vas pas l’imposer chez moi sur un pied de parenté ?

– Je... je n’ai pas idée de rien t’imposer, chère Blanche... Mais je pensais que tu désirais la voir...

– J’aurai bien le temps pour cela ! Conduis-la dans le vestibule. Quand Joséphine n’aura rien de mieux à faire, elle s’occupera d’elle.

Les grands yeux couleur de mer se fixaient sur le long visage durci par le mépris et l’orgueil. Toute frémissante, Gwen songeait :

« Qui est cette dame ? Comme elle a l’air méchant ! Est-ce que je vais demeurer avec elle ? »

Le docile Hervé conduisit la petite fille dans le vestibule, la fit asseoir et revint au salon, où il rendit compte de sa visite à Ti-Carrec.

– Comment est-ce, là-dedans ? demanda Blanche.

– Très simple. Il n’y a que les vieux meubles sans valeur qui s’y trouvaient auparavant.

– Je crains qu’il ne reste peu de chose de ce que possédait ton cousin. Il a dû perdre beaucoup d’argent dans les affaires qu’il avait entreprises.

– Peut-être bien. Nous ne serons fixés que lorsque la justice aura fait les constatations nécessaires.

– Cette misérable femme ! Nous donner de pareils ennuis ! Peut-être déshonorer le nom de Dourzen ! Car sait-on ce qu’on va découvrir, en fouillant dans son existence ?

– Ne te tourmente pas à l’avance, chère amie !

– Oui, oui, c’est bon à dire ! Mais je pense à mes enfants, moi !... à mes enfants qui portent ce nom de Dourzen que ton cousin Armaël a donné à une cabotine, sortie d’on ne sait quels bas-

fonds...

– Mais Blanche, c'est une Russe de bonne famille, obligée de fuir...

– Y as-tu été voir ? Admettons même qu'elle soit bien née, savons-nous où elle a pu rouler ? Non, mon cher, la plus grande prudence s'impose, dans la circonstance. Aussi vais-je tenir à l'œil sa fille, pour qu'elle ne risque pas de contaminer moralement nos enfants.

– Si jeune, il y a peu à craindre...

– Tu n'y connais rien. Elle a un regard que je n'aime pas du tout.

– C'est qu'elle est inquiète, effrayée... Mais ses yeux sont très beaux, as-tu vu ?

Blanche leva les épaules.

– Ils n'ont rien de remarquable... Voilà ce qu'on appelle de beaux yeux...

M<sup>me</sup> Dourzen se tournait vers une porte, au seuil de laquelle paraissait une fillette blonde, vêtue d'une robe blanche brodée.

– Viens, ma Rose.

L'enfant s'avança et vint s'asseoir sur les genoux maternels. Elle avait un assez joli visage, un teint frais et de larges yeux bleus très câlins, bordés de longs cils clairs. Blanche lui baisa les paupières et répéta :

– Oui, voilà de beaux yeux. Mais ceux de cette petite... Comment s'appelle-t-elle ? Le sais-tu, Hervé ?

– Gwen.

– On a la manie de ces vieux noms-là, dans ta famille... Je disais donc...

À ce moment parut le domestique, Corentin, qui avec sa femme, Joséphine, assurait le service de Coatbez. Il présenta un plateau en disant :

– On vient d'apporter cela du château, pour Monsieur.

Hervé prit l'enveloppe d'épais papier satiné, que Blanche, aussitôt, lui enleva des mains pour la décacheter hâtivement.

« Le comte de Penanscoët recevra après-demain jeudi M. Hervé Dourzen, avec le plus grand plaisir. »

Blanche lut cela tout haut et s'exclama :

– Enfin, ce n'est pas dommage ! Il a pris le temps de la réflexion ! C'est déjà assez qu'il ne vienne pas le premier nous rendre visite... et sa femme aussi.

– Ma bonne amie, il est un personnage et habitué comme tel à recevoir toutes les avances, tous les hommages...

– Oui, oui, je sais... Enfin, il faut le prendre tel qu'il est et cultiver cette relation, qui peut être utile pour nos filles.

En embrassant Rose de nouveau, Blanche ajouta :

– Tu feras plus tard une si jolie vicomtesse de Penanscoët, ma Rosette !

## V

Pendant plusieurs semaines, la mort mystérieuse de Varvara Dourzen défraya toutes les conversations, aux alentours.

Car elle restait mystérieuse. Les recherches de la justice, à Ti-Carrec, n'avaient pu trancher l'hypothèse du crime ou du suicide. Aucune parole, aucun écrit de la défunte ne pouvaient faire supposer qu'elle songeât à se donner la mort. Le recteur de Lesmélenc était même venu attester que, depuis quelques mois, cette jeune femme avait eu avec lui plusieurs entretiens qui témoignaient du désir de revenir à la religion abandonnée à la suite de ses malheurs. Et, bien loin de paraître songer à en finir avec la vie, elle avait au contraire fait part au prêtre de l'angoisse qui la saisissait parfois, à l'idée qu'elle pourrait mourir en laissant sa petite fille seule au monde.

Dans ces conditions de doute, les obsèques



eurent lieu à l'église. M. Dourzen seul suivit le cercueil. Blanche ne prit pas le deuil et déclara à ses connaissances qu'en fait elle ne tenait pas cette étrangère pour une parente, mais qu'elle agissait par simple charité en recueillant chez elle la petite orpheline.

L'analyse du liquide contenu dans le flacon à bouchon d'or avait démontré qu'il contenait plusieurs substances toxiques, mélangées avec un art qui rappelait celui des célèbres empoisonneurs italiens du XVI<sup>e</sup> siècle. L'autopsie permit de retrouver dans les viscères des traces de ces mêmes toxiques. On était donc fixé sur les causes de la mort. Mais l'enquête n'arrivait pas à faire découvrir qui – dans l'hypothèse du crime – avait ainsi empoisonné Varvara. Et si l'on envisageait la question du suicide, comment cette jeune femme, qui vivait seule, ne recevait jamais personne et ne s'éloignait pas des alentours de Ti-Carrec, avait-elle pu se procurer ce poison ?

On n'avait trouvé chez la défunte aucun papier autre que son acte de mariage, l'acte de décès d'Armaël Dourzen, l'acte de naissance de Gwen.

Rien n'avait été révélé du passé de Varvara Tepnine, enfuie de Russie après le meurtre de ses parents par les bolcheviks, devenue chanteuse dans un petit théâtre de San Francisco et, là, épousée par Armaël Dourzen, alors lieutenant de vaisseau.

Hervé avait écrit au consul à Shanghai, où Armaël s'était installé après son mariage, pour s'informer au sujet du conseil de famille qui avait dû se constituer quand Varvara avait reçu la tutelle de sa fille. Il demandait en même temps des renseignements sur l'existence du jeune ménage, sur la réputation qu'avait laissée là-bas M<sup>me</sup> Armaël Dourzen. En attendant la réponse, Blanche conservait chez elle l'orpheline, non sans faire sonner bien haut sa grande bonté et déclarer que la tutelle de cette enfant serait une lourde charge, car il ne restait à peu près rien de la fortune paternelle.

De fait, Varvara vivait de deux assurances contractées pour elle par son mari. On n'avait trouvé à Ti-Carrec que quelques titres étrangers représentant un revenu ridicule. Cela, avec la

vieille maison de la lande et quelques bijoux de valeur moyenne, constituait tout l'avoir de Gwen.

– Évidemment, tu seras obligé d'accepter la tutelle, dit Blanche à son mari. Nous ne pouvons mettre cette petite à la rue. Mais je prendrai toutes les dispositions nécessaires pour qu'elle nous gêne le moins possible.

Déjà, M<sup>me</sup> Dourzen avait mis cette résolution en pratique, car elle reléguait Gwen dans la cuisine, pour les repas, et la faisait coucher dans un petit cabinet mansardé, près de la chambre des domestiques. Elle lui avait fait tailler une blouse dans une vieille robe noire et avait déclaré, en voyant le linge fin de l'enfant, que tout cela ne convenait pas à une petite créature qui n'avait à peu près rien pour vivre. En outre, elle avait changé en celui de Sophie son nom de Gwen, trop difficile à prononcer, prétendait-elle, et qui singulariserait plus tard une personne appelée à gagner sa vie.

– Mets-toi bien dans l'esprit que je te garde par pure charité, pour qu'on ne t'envoie pas aux Enfants assistés, lui avait-elle dit.

La petite fille attachait sur elle ses grands yeux assombris, farouches, sans prononcer un mot. Et M<sup>me</sup> Dourzen s'éloignait en déclarant avec une dédaigneuse impatience :

– Que cette enfant est désagréable à regarder ! Un de ces jours, je la giflerai, pour lui faire changer de mine.

Hervé se gardait de protester, d'autant mieux que l'humeur de son aimable épouse traversait une phase particulièrement mauvaise. Il y avait à cela plusieurs raisons.

D'abord l'installation de M<sup>lle</sup> Herminie, qui s'était faite à grand renfort de femmes de ménage, de seaux d'eau, de savon noir et d'encaustique. Jamais ladite demoiselle n'avait témoigné un tel désir d'avoir un logis impeccable. Tout Lesmélenc, par ses soins, connut qu'elle avait trouvé son appartement plein de poussière et de toiles d'araignées, que les mites avaient endommagé rideaux et sièges et les souris fait leurs dégâts dans plusieurs pièces. Ceci dit avec la malignité habituelle chez elle, qui soulignait ce qu'elle appelait – avec quel petit

sourire sardonique ! – « l'oubli de cette bonne Blanche ».

Puis, il y avait, pour M<sup>me</sup> Dourzen, le désagrément de cette présence antipathique, sous le même toit qu'elle et cela, pas seulement pour quelques semaines, comme jusqu'alors !

Fort heureusement, M<sup>lle</sup> Herminie restait chez elle, sans chercher à s'immiscer dans l'intérieur de ses cousins. Elle avait refusé une invitation à déjeuner, en disant qu'elle n'aimait plus manger au-dehors. Et l'on se contentait, de part et d'autre, d'un froid bonjour quand on se rencontrait.

L'autre souci de M<sup>me</sup> Dourzen était causé par l'attitude, à son égard, du comte de Penanscoët. M. Dourzen avait été reçu à Kermazenc, tout juste dix minutes, par le châtelain seul. Et celui-ci, au lieu de rendre la visite, avait fait remettre une carte par son secrétaire, comme l'aurait fait un souverain. Mais, pendant ce court entretien, il n'avait pas été question de Blanche. Et, par la suite, aucune invitation n'était venue. M. de Penanscoët paraissait ignorer M<sup>me</sup> Dourzen et ne

semblait aucunement désireux de continuer les relations avec son cousin Hervé.

Blanche vivait donc dans un perpétuel état de colère, dont même Rose, sa fille préférée, subissait parfois les effets. Hervé cherchait tous les motifs de sortie pour échapper à ses récriminations et, plus que jamais, pliait lâchement devant elle. Ce n'était donc pas lui qui aurait défendu la petite Gwen, bousculée par M<sup>me</sup> Dourzen et par Joséphine, la cuisinière, laquelle n'aimait pas les enfants, traitée avec mépris par Rose, et pincée, frappée, par la sournoise et mauvaise Laurette.

Un matin, devant son père, celle-ci donna un croc-en-jambe à l'orpheline qui passait dans le vestibule. Gwen tomba. Mais aussitôt relevée, elle courut à Laurette et lui lança un soufflet.

M<sup>me</sup> Dourzen, à ce moment, parut au seuil du salon. Laurette courut à elle en criant :

– Elle me bat ! Maman, elle me bat !

– Quoi donc ? Elle se permet ?

Menaçante, la main levée, M<sup>me</sup> Dourzen

marchait sur Gwennola.

– Mais, Blanche... c'est Laurette qui a commencé, dit timidement Hervé.

M<sup>me</sup> Dourzen le toisa avec colère.

– Vas-tu prendre le parti de cette petite contre ta fille ? Ce serait du joli !

Et, là-dessus, sa main s'abattit sur la joue de Gwen.

L'enfant recula de quelques pas et lui jeta un regard chargé de haine.

– Là, là, voyez-moi ces yeux ! Elle sera comme sa mère, cette créature-là, capable de tout. Mais j'y mettrai bon ordre. Va-t'en retrouver Joséphine. Je vais lui dire de t'enfermer dans le cabinet noir et de ne te donner que du pain et de l'eau pour dîner.

L'enfant tourna les talons et s'éloigna, son petit visage crispé, ses lèvres serrées comme pour comprimer un sanglot.

À ce moment, Blanche s'aperçut que la scène avait eu un autre témoin. M<sup>lle</sup> Herminie, prête à sortir, était arrêtée au seuil de la porte qui donnait

du vestibule dans la cour. Elle dit railleusement :

– À la bonne heure, Blanche ! Au moins, vous ne vous embarrassez pas de questions de droit. V’lan ! c’est la victime de Laurette qui est coupable, sans examen ni discussion. Et vous allez, ce soir, économiser l’assiettée de soupe que vous donnez à votre protégée.

La colère fit monter le sang au visage de M<sup>me</sup> Durzen. Néanmoins, celle-ci se contraignit au calme pour riposter sur un ton aigre-doux :

– Cette considération n’a aucunement été envisagée par moi, ma cousine. Mais je tiens pour mon devoir de traiter sévèrement une enfant dont la nature se révèle fort désagréable. Il suffit d’ailleurs de voir son regard...

– Un regard très remarquable, singulièrement intelligent, et qui dénote, en effet, une nature peu banale, mais pas du tout mauvaise, à mon avis. Enfin, cela vous regarde. Élevez-la comme vous l’entendrez. Moi, je déteste les enfants. Mais la vérité m’oblige à dire que c’est Laurette qui avait mérité gifle, cabinet noir et privation de souper.



Là-dessus, M<sup>lle</sup> Herminie avança de quelques pas dans le vestibule. Puis elle s'arrêta près d'Hervé.

– Alors, tu n'es donc pas en relation avec notre noble cousin de Kermazenc ?

– À la visite que je lui ai faite, il n'a pas témoigné le désir de me voir la renouveler. Du reste, il paraît vouloir vivre en sauvage.

– Jusqu'ici, oui. Mais je ne pense pas que ce soit pour y chasser seul qu'il a loué la forêt de Trestiniac ?

– Qui sait ! Original comme il l'est ! dit M<sup>me</sup> Dourzen, d'un ton lourd de rancune. Pour le moment, ils ont la toquade des promenades en mer. Leur yacht, presque chaque jour, prend le large. Mais personne n'a encore vu la comtesse.

– Il la tient peut-être enfermée, comme les femmes de son pays, dit M<sup>lle</sup> Herminie. Je l'ai rencontré, lui, l'autre jour, à cheval, avec son fils. Ils ont de la race, tous deux ! Et des physionomies pas ordinaires. Celle du jeune garçon paraît très séduisante. Ils ont passé en

jetant un regard de souverain dédain sur cette humble mortelle, sans se douter probablement que quelques gouttes du même sang coulaient dans nos veines.

– Ils sont trop infatués d’eux-mêmes pour se soucier de leurs parents ! dit aigrement M<sup>me</sup> Dourzen.

M<sup>lle</sup> Herminie lui jeta un coup d’œil moqueur.

– Eh bien ! ma bonne, que leurs parents leur rendent la pareille ! Je m’en moque, moi, du comte de Penanscoët et de ses dédains... Faites de même, au lieu de maigrir de dépit. Car vous avez maigri, positivement, ma pauvre Blanche, et cela ne vous va guère.

Là-dessus, M<sup>lle</sup> Herminie sortit, laissant M<sup>me</sup> Dourzen toute suffocante sous ce dernier trait.

– Quelle affreuse femme !... Il n’y a donc pas moyen de la mettre à la porte ? Si tu consultais, Hervé ?

– Mais non, chère amie... non, impossible ! Le testament de mon grand-père est inattaquable. Tu sais bien que je m’en suis déjà informé, quand

j'ai vu que tu trouvais si désagréable l'obligation de...

– Désagréable ?... Dis odieuse, maintenant surtout ! Cette Herminie va empoisonner mon existence !

Laurette, à ce moment, éleva la voix :

– Elle t'empoisonnera ?... Comme la maman de Sophie, alors ?

M<sup>me</sup> Dourzen eut un regard de complaisance vers le menu visage brun, aux yeux vifs et sournois.

– Que cette petite est intelligente ! Rien de ce qu'on dit devant elle n'est oublié... Non, la cousine Herminie ne m'empoisonnera pas de cette manière-là, mignonne. Mais elle me donnera bien des tracas.

Et en soupirant très fort, Blanche rentra dans le salon où elle allait commencer les comptes du mois, opération importante, car elle était serrée pour les dépenses, dès qu'il ne s'agissait plus de paraître.

## VI

Il y avait ce matin-là un grand vent mouillé de pluie, qui empêchait par moments Gwen d'avancer. Mais elle luttait de toutes ses forces pour faire quelques pas de plus, pour atteindre la vieille maison de la lande où elle n'était pas rentrée depuis la mort de sa mère.

Elle avait réussi à quitter Coatbez sans être vue. Rose et Laurette se promenaient avec leur nouvelle institutrice, M<sup>me</sup> Dourzen discutait avec la cuisinière sur le prix d'un poisson qu'elle venait d'acheter, Corentin, le domestique, travaillait au jardin. L'occasion était bonne pour mettre à exécution un projet depuis longtemps entretenu dans ce cerveau d'enfant malheureuse, moralement abandonnée.

Gwen voulait revoir la maison, la chambre de sa mère. Son cœur affamé de tendresse voulait retrouver le souvenir de l'affection maternelle, si

chaude sous sa réserve voulue.

Enfin, elle atteignit au but. La porte était fermée à clef, tous les volets clos. Mais peut-être la petite porte qui donnait dans une sorte d'appentis, par où l'on arrivait à la cuisine...

Oui, elle s'ouvrait... Gwen entra et gagna le vestibule. Là, tout était noir. Et ces ténèbres s'étendaient à l'escalier, dont les marches demeuraient indistinctes.

Comment monter ? Elle ne pourrait pas se conduire. D'une main tremblante, elle poussa la porte de la salle. Dans un des volets vermoulus, une large fente laissait passer quelque clarté. Gwen revit les vieux meubles familiers, le tapis fané sur les dalles, son petit fauteuil, la table où était demeuré le panier à ouvrage de Varvara. Elle s'assit, tout son petit corps secoué de sanglots. Devant ces gens qui la traitaient avec tant de malveillance et de dureté, à Coatbez, elle retenait ses larmes, elle ne disait mot de son grand chagrin. Mais, ici, elle pouvait pleurer à son aise, appeler tout bas, désespérément :

– Maman !... maman !...

Hélas ! aucune voix ne lui répondait. Elle était seule, toute seule dans la vieille maison, toute seule dans le monde, au milieu d'étrangers hostiles qui la traitaient comme un être encombrant, sans jamais lui faire l'aumône d'un mot de bonté, d'un peu de bienveillance.

– Maman !... maman !

Où l'avait-on mise, cette mère chérie ? Dans le cimetière, avait dit M. Dourzen. Gwen le connaissait, le petit cimetière de Lesmélenc qui entourait encore l'église, comme au bon vieux temps. Mais à quel endroit se trouvait Varvara Dourzen ?

Le vent gémissait dans la grande cheminée de pierre, dont le manteau portait le blason des Dourzen : un poisson volant, symbole de ces gentilshommes aventuriers qui avaient navigué sur toutes les mers. Il s'acharnait sur la vieille maison, bâtie en solide granit. Mais Gwennola n'avait pas peur. Elle avait vu plus d'une tempête à Ti-Carrec et sans doute était-ce le sang des Dourzen, les hardis navigateurs, qui lui faisait prendre plaisir aux bruits du vent déchaîné ou,

quand elle était sur la côte, au soulèvement de l'océan furieux. Elle avait dit un jour à sa mère : « Je voudrais aller faire un grand voyage, loin, loin, sur la mer. » Ainsi, la race aventureuse dont elle sortait parlait déjà en cette toute petite fille qui portait le nom de Dourzen.

Le temps s'écoulait, et Gwen ne bougeait pas. Peut-être était-ce l'heure du déjeuner, à Coatbez. Quand elle rentrerait, on la gronderait, on la battrait sans doute. Mais tant pis ! Elle aurait au moins revu la maison qui gardait le souvenir de sa mère.

Malheureusement, elle ne pouvait monter dans la grande chambre qui occupait presque tout le premier étage du logis. C'était là qu'était morte Varvara. Des meubles de chêne massifs et vermoulus, un grand fauteuil recouvert de velours d'Utrecht fané, une table avec son tapis fait d'un voile indien, des rideaux de drap usé aux fenêtres, tel était le décor où avait vécu depuis deux ans cette femme jeune et belle. Les murs étaient tendus d'une tapisserie à personnages, qui partout montrait la trame. Et dans un de ces murs, il y

avait une cachette. Un jour que Gwen, malade, était couchée dans la chambre de sa mère, elle avait vu Varvara soulever la tapisserie, appuyer sur quelque chose. Une sorte de petite armoire s'était ouverte. Gwen se rappelait bien l'endroit de la tapisserie ; il y avait là un homme avec un grand casque emplumé. Quand elle pourrait aller dans la chambre, elle essaierait d'ouvrir cette petite armoire. Mais jamais elle n'en parlerait à personne. Ce serait son secret à elle toute seule.

Un aboiement, tout proche de la maison, la fit sursauter. Elle pensa : « Il faut bien que je parte ! Mais je reviendrai. »

Par le même chemin, elle quitta la maison. Comme elle sortait, deux chiens bondirent sur elle, et l'un d'eux lui enfonça ses crocs dans la jambe. Elle jeta un cri, tomba sur l'herbe rase de la lande.

– Bap ! Sofa ! appela une jeune voix impérative.

Les chiens reculèrent, obéissant à l'ordre de leur maître. Dougual de Penanscoët s'avança vers la petite fille. Il était en tenue de chasseur et,



derrière lui, un jeune Chinois portait une carabine et une carnassière remplie d'oiseaux de mer.

– D'où sors-tu donc ? demanda le jeune garçon, de cette même voix accoutumée déjà aux brefs commandements.

Il regardait sans aménité l'enfant étendue à terre, toute pâle et effrayée.

– De la maison.

– Elle paraît inhabitée ?

– Oui... mais c'est la maison de maman.

Les grands yeux de l'enfant, les beaux yeux couleur de mer, où la souffrance amenait des larmes, s'attachaient avec un mélange de surprise et de crainte sur le jeune visage hautain.

– Qui est ta mère ?

– C'est M<sup>me</sup> Dourzen. Mais elle est morte.

– Dourzen ? Es-tu parente des Dourzen de Coatbez ?

– Je ne sais pas.

Dougal leva les épaules.

– Tu n’as pas l’air d’une idiote, cependant !  
Comment ne sais-tu pas cela ?... Où habites-tu ?

– Chez M. Dourzen.

– À Coatbez ?... Là ?

Il désignait de la main la direction où se trouvait la demeure d’Hervé.

– Oui, monsieur.

– Alors, c’est que tu es leur parente ?

– Je ne sais pas... Ils ne m’ont jamais dit...

– Bizarre !

Il considérait Gwen avec plus d’attention. Une sorte d’intérêt remplaçait, dans les admirables prunelles sombres, l’impatience méprisante de tout à l’heure.

– Mon chien t’a mordue fort ?

– Oui !

– Lève-toi, pour voir si tu peux marcher.

L’enfant regarda sa jambe saignante, puis obéit. Mais elle jeta aussitôt un cri de douleur.

– Allons, Wou va te porter.

En une langue étrangère, Dougual adressa quelques mots au Chinois, qui les écouta dans une posture d'humble déférence. Après quoi, le jeune serviteur mit à terre carnassière et carabine, prit dans ses bras la petite fille et se mit à courir vers Coatbez. Avant d'avoir pu recouvrer complètement ses esprits, Gwen était déposée sur une chaise, dans le vestibule du logis. Puis Wou fit en excellent français à M<sup>me</sup> Dourzen, passablement ahurie d'abord, le récit de l'incident, pour lequel M. le vicomte de Penanscoët présentait tous ses regrets. Cela fait, le Chinois disparut, laissant en tête à tête Blanche et la blessée.

Ah ! elle ne fut pas plainte, la pauvre Gwen ! Elle s'entendit traiter de misérable petite coureuse, de vagabonde, « digne fille de sa mère ». Joséphine, en maugréant, lui banda la jambe, puis la porta dans sa chambre, où on la laissa seule. Mais elle n'avait pas de regrets, puisqu'elle avait réalisé le but de son escapade.

« Et je recommencerai ! » se promit-elle énergiquement.

Quelques jours plus tard, Hervé reçut une invitation pour la première chasse à courre que donnait le châtelain de Kermazenc, dans la forêt de Trestiniac.

Blanche exulta. C'était un pas de fait vers des relations plus suivies avec ces hautains Penanscoët qui, de l'avis unanime, dans la contrée, avaient l'air de se considérer comme fort au-dessus de tous les autres mortels.

Vers ce même temps arriva la réponse du consul de Shanghai. Il donnait les renseignements demandés au sujet du conseil de famille et répondait aux autres questions d'Hervé Dourzen. Varvara Dourzen n'avait fait parler d'elle en aucune façon. Le ménage vivait retiré et semblait uni. Armaël Dourzen passait pour être très épris de sa femme, qu'il quittait seulement pour s'occuper de ses affaires. Dans celles-ci, il avait englouti à peu près tout le reste de sa fortune. Sa veuve était partie de Shanghai sans y laisser aucune dette et avec une réputation inattaquable.

— Tu vois, dit Hervé à Blanche, quand elle eut

fini de lire cette lettre. Elle n'est pas si noire que tu le pensais.

Blanche eut un rire sarcastique.

– Admettons qu'elle se soit tenue, pendant quelques années. Mais son passé ?... Qu'en savons-nous, de son passé ? Puis ce louche empoisonnement... Non, mon cher, j'ai raison d'être défiante et de surveiller de près son rejeton... Elle m'est de plus en plus antipathique, cette petite ! Une vilaine nature, renfermée, sournoise, entêtée...

– On ne peut pas bien savoir encore... à son âge... Mais si elle te déplaît tant, nous pourrions la mettre en pension ?

– Et avec quel argent, je te prie ? Son revenu est tout à fait insignifiant. Outre le prix de la pension, il faudrait l'entretenir convenablement, au point de vue vêtements. Je devrais donc, dans ce cas, y mettre du mien ? Or, je ne le veux absolument pas. Tandis qu'en la gardant ici, les frais sont bien moindres. Elle sera suffisamment nourrie avec ce que les domestiques auraient gâché, selon leur coutume, et quant au linge, aux

vêtements, j'aurai de quoi l'en fournir avec ce qui ne servira plus à Rose et à Laurette.

– Mais son instruction ?

– Je l'enverrai chez les sœurs blanches.

– Le milieu ne sera pas le sien...

– Penses-tu donc que je vais l'élever en princesse ? Non, mon ami ! Du moment où je m'occupe d'elle, je la dresserai au travail manuel, pour que plus tard je sois rémunérée, par les services qu'elle me rendra, de ma peine, du sacrifice que j'ai fait en la recueillant. Et elle devra me remercier, car je lui aurai ainsi mis dans les mains un moyen de bien gagner sa vie, par ce temps où il est plus avantageux de travailler des doigts que de l'esprit.

– Mais, Blanche, une Dourzen...

– Une Dourzen... une Dourzen... Qu'en sait-on ? Avec ces sortes de femmes-là, il est permis d'être sceptique... et le pauvre Armaël est peut-être mort d'une découverte désagréable.

Hervé regarda sa femme avec stupéfaction.

– Quelle idée ! Où vas-tu prendre cela ?

– C’est bon, c’est bon ! J’ai toujours tenu pour suspecte cette Varvara, et c’est pourquoi je t’ai déclaré, à son arrivée ici, que je ne voulais aucun rapport avec elle. Mes amies m’ont approuvée. Elle n’a trouvé ici aucune relation...

– Elle n’en a pas cherché.

– Parce qu’elle a vu aussitôt, à l’attitude de tous, que ce serait s’exposer à des avanies. Alors elle a cru bon de faire la fière, de poser pour la sauvage... Je ne pouvais la souffrir, cette créature !... Mais si je m’occupe de sa fille, j’entends l’élever à ma guise, pour en avoir le moins d’ennui possible.

– Bien, bien, ma bonne amie... Tu es tout à fait libre, naturellement...

Non, en vérité, Hervé ne se souciait pas de contrecarrer sa femme sur ce point ! D’autant plus que Blanche, en ce moment, était d’aimable humeur – relativement du moins. Elle s’occupait de lui faire faire un habit de chasse, celui qu’il possédait datant de plusieurs années et n’étant pas convenable pour se rendre à l’invitation d’un personnage tel que le comte de Penanscoët. Et

quand il revint de cette chasse, à laquelle étaient conviés les personnages les plus notables de la région, elle faillit étouffer de joie en apprenant que M. de Penanscoët invitait Hervé Dourzen et sa femme au grand dîner qu'il donnait quinze jours plus tard.

Ce furent deux fiévreuses semaines ! Il s'agissait de préparer une toilette qui mit Blanche en valeur, parmi les autres femmes invitées à cette réception. Un tulle noir lamé d'or fut choisi et disposé sur un dessous de soie groseille, car M<sup>me</sup> Dourzen aimait les teintes vives. Autour de son cou maigre, Blanche attacha un collier de diamants, présent de son père pour son mariage. Et elle apparut triomphante dans le petit salon où l'attendait M. Dourzen en compagnie de ses filles.

– Superbe, chère amie ! s'écria Hervé, bien qu'au fond il pensât : « Hum ! c'est un peu voyant ! »

– Oh ! maman, quand je serai grande, j'irai aussi dîner à Kermazenc ? s'écria Rose, dont les yeux brillaient de convoitise en s'attachant sur la



toilette de sa mère.

– Certainement, mon trésor !... Allons, Hervé, partons ! Il ne faut pas nous trouver en retard... As-tu vérifié si la tenue de Corentin était correcte ?

– Très correcte. Mais nous ne lui donnerons jamais le genre qu'il n'a pas.

M<sup>me</sup> Dourzen s'assombrit un peu.

– Hélas ! non. C'est que nous n'avons pas le moyen de nous payer des domestiques de style... Mais je veux que mes filles aient une autre situation que la mienne, et je ne négligerai rien pour y parvenir.

Il y avait déjà une vingtaine de personnes dans les salons de Kermazenc, quand y furent introduits Hervé et sa femme. M. de Penanscoët les reçut à l'entrée de l'un d'eux. M. Dourzen avait dit à Blanche : « C'est un homme intimidant. On n'est pas très à l'aise avec lui. » De fait, M<sup>me</sup> Dourzen baissa un moment les yeux sous le regard de ces prunelles brillantes, qui semblait vouloir pénétrer jusqu'au fond de l'âme.

Cependant, elle s'enhardit, devant l'amabilité relative du comte et témoigna – de façon peut-être un peu trop appuyée – sa joie de connaître les châtelains de Kermazenc.

– Je vais vous présenter à ma femme, dit M. de Penanscoët.

Dans un salon voisin se tenait debout la princesse hindoue, au milieu d'un cercle de ses hôtes. C'était une grande et mince femme, dont les épaules, très belles, ressortaient d'une blancheur parfaite près du satin noir qui moulait une taille élégante. Sur cette robe, aucun ornement autre qu'un merveilleux collier à double rang, retombant plus bas que la taille, et fait de grosses perles séparées par d'éblouissants rubis. Rien dans les noirs cheveux satinés qui encadraient en lourds bandeaux un étroit visage blanc mat aux lèvres d'un rouge sanglant, aux profonds yeux noirs demi-cachés sous les paupières peintes bordées de cils sombres.

– Nouhourmal, voici nos voisins de Coatbez, dit M. de Penanscoët.

Elle prononça quelques phrases de bienvenue,

d'une voix lente et harmonieuse. À peine entrouvrait-elle un peu plus les paupières. D'un geste gracieux, elle invita les nouveaux venus à prendre place parmi ceux qui l'entouraient. Puis elle reprit son attitude presque hiératique, tandis que le comte s'entretenait avec ses hôtes.

Le dîner fut servi dans la grande salle à manger, entièrement boisée de chêne sculpté. D'anciens lustres hollandais répandaient sur les convives une lueur adoucie. De magnifiques pièces d'orfèvrerie, acquises par les Penanscoët d'autrefois, décoraient la table fleurie d'œillets jaunes et roses, les plus beaux qui se pussent voir. Les serviteurs malais et chinois circulaient sans bruit, vêtus à la mode de leur pays. M<sup>me</sup> de Penanscoët, en face de son mari, semblait une belle statue. De temps à autre, elle adressait quelques mots à ses voisins, puis elle revenait à son silence et à son impassibilité.

Dougual ni Appadjy n'assistèrent à ce dîner. Ils faisaient en yacht une longue excursion et ne devaient rentrer que le surlendemain.

Le comte s'entretenait avec ses hôtes en

homme du monde accompli. Il existait chez lui un singulier mélange d'amabilité et de hauteur, de froide réserve et d'attrait séducteur. De Londres et de Paris, où il avait séjourné pendant quelque temps avant de venir à Kermazenc, était venu jusqu'ici son renom d'invincible conquérant des cœurs féminins. On racontait aussi que, dans le zénana<sup>1</sup> de son palais, à Bornéo, étaient enfermées différentes beautés exotiques, et qu'il ne se cachait point de suivre les coutumes des peuples d'Orient parmi lesquels il avait presque constamment vécu. Puis on chuchotait, depuis quelques jours, qu'il avait distingué la baronne de Toudry et lui faisait ouvertement la cour.

En tout cas, ce soir, le fait n'était pas niable. M<sup>me</sup> de Toudry se trouvait placée à droite du châtelain, honneur que rien ne justifiait, car il y avait là d'autres femmes plus âgées, ou d'une situation sociale plus considérable. Mais le comte semblait prendre à tâche d'afficher son intérêt pour la belle jeune femme blonde et coquette qui, de son côté, paraissait ne voir, n'entendre que son

---

<sup>1</sup> Appartement des femmes.

hôte. M. de Toudry, placé du même côté de la table, ne s'apercevait de rien. Mais les hôtes du comte regardaient avec curiosité M<sup>me</sup> de Penanscoët. Celle-ci restait impassible, les yeux presque constamment mi-clos, ses doigts fins, garnis de bagues admirables, posés à plat sur la nappe décorée de précieuses dentelles. On lui servit un plat de son pays, une mousse rose fourrée de fruits. Ce fut tout ce qu'elle mangea, à ce dîner où furent servis les mets les plus délicats.

Dans cette atmosphère de luxe aristocratique auquel se mêlait une note exotique, M<sup>me</sup> Dourzen ressentait une sorte d'ivresse. Elle jetait des regards extasiés sur tout ce qui l'entourait et, de retour dans les salons, tandis que les hommes passaient au fumoir, elle fit le tour des pièces superbes, en se pâmant d'admiration devant les meubles de bois précieux décorés d'admirables bronzes et signés des grands ébénistes du XVIII<sup>e</sup> siècle, devant les porcelaines et les bronzes de Chine, les ivoires patiemment fouillés, les cent objets dont le moindre valait une fortune, rapportés de leurs lointains voyages par les ancêtres d'Ivor de Penanscoët.

– Il y a des millions là-dedans, n'est-ce pas ? disait-elle à la vieille marquise de Corcé, bonne connaisseuse, qui faisait avec elle l'examen de ces salons décorés de tapisseries, de peintures et de boiseries dignes des palais de Louis XIV.

– Certes ! Quel dommage de ne pouvoir visiter cela tout à loisir, quand les propriétaires sont absents !... Il faudra, au moment où ils partiront, que j'en demande l'autorisation à M. de Penanscoët.

– Pensez-vous qu'il l'accordera ?

– Hum ! je ne sais trop !... Il doit avoir des idées arrêtées, cet homme-là... Et quel aplomb de montrer si ouvertement, devant tous, les sentiments que lui inspire cette coquette de Jeanne ! C'est bien agréable pour sa femme, en vérité !

– Elle y est sans doute habituée. La polygamie existe dans son pays. Quelle étrange figure, ne trouvez-vous pas ?

– Oui, très singulière... un peu une énigme. Après tout, comme vous le dites, elle ne souffre

peut-être pas de ce qui serait si pénible pour nous autres. Mais je me figure que ce Penanscoët doit être dur, inflexible dans ses idées... Mon neveu Maurice, qui a pas mal entendu parler de lui, dit qu'il passe pour traiter avec la plus rude désinvolture les femmes dont il se fait aimer.

En baissant la voix, la vieille dame ajouta :

– Il est à craindre que ce soit quelque terrible nature, comme il y en a eu parmi ses ancêtres. S'il faut en croire la tradition, l'un d'eux, Armaël, se remaria quatre fois, et chacune de ses malheureuses femmes fut tuée par lui de façon différente : par le fer, par le feu, par l'eau et par le poison.

– Quelle horreur !... Mais vous ne supposez pas que le comte actuel... ?

– Non, non ! Je veux dire seulement qu'il aurait de qui tenir si, réellement, il traitait comme on le prétend celles qui se laissent prendre par lui... Il y a dans sa physionomie quelque chose de fascinant, ne trouvez-vous pas ?

– Oui, peut-être...

– Une physionomie inquiétante, au fond... et un personnage bien énigmatique, conclut M<sup>me</sup> de Corcé.

Elle venait de s'arrêter avec sa compagne devant une petite idole taillée dans du jade. Une voix masculine s'éleva derrière les deux femmes.

– Si vous êtes superstitieuses, ne regardez pas cela, mesdames. On prétend qu'elle porte malheur.

Elles se détournèrent et rencontrèrent le regard railleur du comte de Penanscoët.

– Oh ! vraiment ? dit Blanche avec un frisson.

Mais M<sup>me</sup> de Corcé se mit à rire.

– Non, je ne suis pas superstitieuse, monsieur... Et à qui donc a-t-elle porté malheur, je vous prie ?

– À beaucoup, madame. Elle fut découverte, il y a plusieurs siècles, dans un temple de Kâli, la farouche déesse de la mort. On ne sut jamais d'où elle venait, qui l'avait apportée là. Elle fut placée près de la statue de Kâli, et on lui rendit les mêmes hommages, on lui offrit les mêmes



sacrifices. Devant elle ont coulé des flots de sang...

– C'est épouvantable ! dit M<sup>me</sup> Dourzen en se reculant, comme pour mettre un plus grand espace entre elle et l'effrayante idole.

M<sup>me</sup> de Corcé eut elle-même, cette fois, un petit frisson, en détournant les yeux de l'étroite figure sur laquelle, depuis des siècles, se figeait un étrange sourire, qui n'était que menace et cruauté.

– Oui, c'est une assez pénible évocation !... Vous n'en êtes pas troublé, monsieur ?

Le comte eut un rire bref.

– Mais non ! Pourquoi cela ? Il y a si longtemps que ces choses ont eu lieu !

– Il est vrai... Néanmoins, c'est une sensation assez désagréable... Et l'expression de cette figure n'est pas faite pour l'atténuer.

– En effet, elle témoigne de la plus cruelle perversité. Ne la regardez donc pas davantage, mesdames, et laissez-moi vous montrer de plus intéressantes choses.

Il les conduisit dans une galerie de portraits, pavée de marbre rouge et garnie, elle aussi, de merveilles rapportées par ses ancêtres. Blanche exultait de se voir l'objet de cette flatteuse attention. Ce fut bien mieux quand, M<sup>me</sup> de Corce se déclarant fatiguée, le comte la conduisit à un siège et continua de faire le cicérone près de M<sup>me</sup> Dourzen.

– C'est admirable !... C'est incomparable ! répétait Blanche, presque à chaque objet.

M. de Penanscoët ouvrit une porte et la fit entrer dans une seconde galerie, décorée de fresques et formant jardin d'hiver. Un capiteux parfum de fleurs s'exhalait dans l'atmosphère tiède. Le comte s'arrêta entre deux grands palmiers, près d'une des colonnes de marbre rose qui supportaient la voûte ornée d'amours se jouant parmi les roses.

– Qu'est-ce donc que cette histoire que l'on m'a contée, dernièrement ? Une jeune femme du nom de Dourzen se serait empoisonnée à Ti-Carrec ? Était-elle une parente de votre mari ?

– Une parente ? Non !... C'est-à-dire... un

cousin d'Hervé, Armaël Dourzen, avait épousé cette personne, une réfugiée russe, chanteuse dans un petit théâtre de San Francisco. Mais nous n'avions pas de relations avec elle ! Car nous ne savions d'où elle sortait, quel était son passé.

– Oui, c'était prudent... Et elle s'est tuée ?

– Certains le supposent. D'autres croient au crime. Moi, je penche pour la première hypothèse.

– Elle vivait seule ?

– Avec sa fille et une servante. Par charité, nous avons recueilli l'enfant, non sans hésitation, car sait-on quel héritage moral cette petite a pu recevoir de sa mère ?

– Ah ! oui, une petite fille qui s'appelle Gwen. Mon fils m'a raconté qu'un de ses chiens l'avait mordue.

– En effet ! M. Dougual a eu l'amabilité de m'envoyer ses excuses à ce sujet. Mais Sophie – nous l'appelons ainsi parce que ce nom plus simple, qui est d'ailleurs un de ses noms de baptême, convient mieux à une enfant destinée à

un sort modeste – Sophie n’avait que ce qu’elle méritait, en allant se promener sans permission. Et elle a été sévèrement grondée et punie, au retour.

– Je vois qu’elle ne sera pas gâtée chez vous, dit M. de Penanscoët avec une nuance d’ironie dans l’accent.

– Oh ! non ! C’est une petite créature fort désagréable, sournoise et obstinée. Je crains que nous n’ayons plus tard des ennuis avec cette nature-là.

– Mais non, vous l’élèverez si bien qu’elle ne vous en donnera probablement pas... Son père était Armaël Dourzen, dites-vous ? Je me souviens de l’avoir rencontré autrefois, à Colombo, où son navire faisait escale. Il y a une dizaine d’années de cela.

– Il n’était pas marié, alors. On le disait de nature rêveuse et froide. Cependant, il s’est emballé pour cette Varvara Tepnine.

– Rien n’est pire que ces eaux dormantes, dit sarcastiquement le comte.

Puis il ramena dans les salons M<sup>me</sup> Dourzen, triomphante d'avoir été ainsi distinguée par le châtelain de Kermazenc.

\*

Une dizaine de jours plus tard, on ramena en sa demeure le baron de Toudry, tué d'une chute de cheval. Des automobilistes qui passaient l'avaient trouvé inanimé sur une route traversant la forêt de Trestiniac.

La jeune baronne, pour qui le défunt avait toujours été un excellent mari, montra un chagrin modéré. Puis, une semaine après les funérailles, elle partit pour Paris, où habitait sa mère, laissant ses deux enfants aux soins de sa belle-mère. Elle avait, disait-elle, divers achats à faire. Quant au bout d'une dizaine de jours M<sup>me</sup> de Toudry douairière se vit sans nouvelles, elle écrivit à la mère de la jeune femme, qui répondit : « Je n'ai pas vu Jeanne. Votre lettre me rend horriblement inquiète. Qu'est-elle donc devenue ? »

Cela, on ne devait jamais le savoir. Toutes les recherches des polices publique et privée ne purent percer le complet mystère du sort de la belle Jeanne.

Naturellement, ce fut un événement dans le pays, et le sujet de maints commentaires. Les Penanscoët ayant quitté la Bretagne vers cette même époque, on prétendit que la jeune baronne s'était laissé enlever par Ivor de Penanscoët. Mais jamais aucune preuve ne fut donnée à l'appui de cette hypothèse.

## VII

– Sophie !... Sophie !

Gwen surgit de la lingerie, où elle reprisait des serviettes. M<sup>me</sup> Dourzen, en robe de chambre à ramages, se tenait au milieu du corridor.

– Tiens, va porter à M<sup>lle</sup> Herminie ce journal qu'on a mis par mégarde dans mon courrier.

Puis, d'un coup d'œil critique, elle examina la fillette, dont la mince figure était pâle et un peu crispée.

– Pourquoi fais-tu cette tête-là ?

– Parce que j'ai mal à la tête.

– Bon ! Ça passera. D'ailleurs, je pense plutôt que tu es de mauvaise humeur, comme c'est ton habitude.

Un regard de sombre dédain lui répondit. Oui, vraiment, il y avait une incroyable somme de dédain dans les yeux de cette petite créature

dépendante, méprisée.

– Vilaine gamine ! grommela Blanche.

Et elle tourna le dos à l'enfant.

Gwen descendit et gagna la cour pavée qui précédait le jardin. Là, formant retour sur le bâtiment central, il y avait d'un côté des communs pittoresquement voilés de lierre, de l'autre un corps de logis à un étage, avec, sur toute la façade, un balcon de bois garni de plantes grimpantes. C'était la demeure de M<sup>lle</sup> Herminie.

Gwen y avait été quelquefois déjà, envoyée par M<sup>me</sup> Dourzen. Mais c'était Macha, la servante, qui l'avait reçue. Aujourd'hui, M<sup>lle</sup> Herminie était seule. De la pièce où elle se tenait, au rez-de-chaussée, elle vit venir l'enfant et l'appela :

– Venez par ici, petite.

Gwen s'avança et entra dans un salon vieillot, où voisinaient des meubles de différentes époques, parmi lesquels se trouvait en bonne place une grande bibliothèque en bois de rose décorée de bronze, pièce remarquable, remplie de



livres aux reliures soignées.

M<sup>lle</sup> Herminie, assise dans un fauteuil bas, feuilletait un cahier de musique. Elle leva sur l'enfant ses yeux clairs et perçants.

– Que voulez-vous, petite ?

Gwen répéta l'explication donnée par M<sup>me</sup> Dourzen, en présentant le journal. M<sup>lle</sup> Herminie eut un petit rire sardonique.

– Ah ! ah ! elle a voulu se rendre compte de ce qu'était cette nouvelle publication ! Si elle croit que je ne m'aperçois pas quand mes revues ont été retirées de leur bande, puis remises ensuite ! Mais ça m'amuse, son manège, parce qu'elle ne comprend rien à tout ce qui est art, littérature... Et vous pouvez lui répéter ce que je vous dis là, enfant. Cela m'est égal.

– Pourquoi le lui répéterais-je ? dit Gwen, fronçant les sourcils d'un brun clair qui formaient un bel arc au-dessus des yeux.

– Mais parce que toute femme en général, – même une femme en herbe comme vous – s'empresse de redire ce qui est désagréable au

prochain... Et ça ne vous amuserait pas d'être désagréable à M<sup>me</sup> Dourzen, qui est si peu aimable pour vous ?

Un éclair passa dans les belles prunelles aux teintes changeantes.

– Oui, répondit nettement Gwen. Mais je n'ai pas l'habitude d'aller répéter ce qu'on me dit.

– Eh bien ! ne la prenez pas, en ce cas. Il y en a assez d'autres qui se chargent de mettre la zizanie partout.

De sa main maigre et nerveuse, M<sup>lle</sup> Herminie rejeta en arrière une mèche de cheveux grisonnants. Son regard scrutateur s'attachait à la maigre fillette vêtue d'une vieille robe ayant appartenu à Rose Dourzen. Gwen avait maintenant dix ans. Ses cheveux blond-roux, coupés court et bouclant naturellement, encadraient le visage resté menu, sur lequel les yeux répandaient leur vivante, expressive beauté. M<sup>me</sup> Dourzen déclarait volontiers que la pupille de son mari était laide. Mais M<sup>lle</sup> Herminie, qui pour la première fois se donnait la peine de bien regarder la petite fille, pensait qu'avec des yeux

pareils on ne pouvait passer pour telle.

– Vous avez l’air de souffrir, enfant ?

– Oui, mademoiselle, j’ai mal à la tête.

– Et on ne vous permet pas de vous dorloter ?... Il faut travailler, toujours ? Qu’est-ce que vous faites ? Du ménage ?

– Oui, et de la couture. M<sup>me</sup> Dourzen me fait apprendre à broder.

– Vous aimez cela ?

– Beaucoup.

– Ah ! vous lui servez de femme de chambre, petite !

Un éclair de colère passa dans les yeux changeants. Mais Gwen resta muette.

M<sup>lle</sup> Herminie rit sardoniquement.

– Je la reconnais bien là !... Mais elle vous fait tout de même donner quelque instruction ?

– Je vais en classe chez les sœurs blanches.

– Avec les petites filles du bourg et des villages ? Vous n’aurez ainsi qu’une instruction

primaire.

– Sœur Louise dit que je pourrais déjà cette année passer le certificat d'études.

– Eh ! je n'en doute pas ! Avec l'intelligence qu'on voit dans vos yeux... Ce serait dommage qu'on ne vous pousse pas plus loin.

– M<sup>me</sup> Dourzen a dit qu'après le certificat j'en saurais assez.

Les lèvres de l'enfant tremblaient et son regard prenait une expression presque farouche, qui frappa M<sup>lle</sup> Herminie.

– Je crois que vous lui en voulez fort de cela ?... Vous aimeriez étudier plus longtemps, recevoir une instruction plus étendue ?

– Oui, dit Gwen.

– Hum ! Je ne crois pas qu'elle y consente jamais !

– Je ne le lui demanderai pas ! répliqua fièrement l'enfant. Elle me reproche déjà assez ce que je lui coûte !

M<sup>lle</sup> Herminie ricana :

– C’est du toupet ! Car vous avez un petit revenu, et votre travail vaut quelque chose, si jeune que vous soyez... Enfin, puisque Hervé Dourzen est votre tuteur, il faut bien en passer par ce que veut sa femme. Mais c’est dommage...

Elle hocha la tête, resta un moment songeuse, après avoir arrêté du geste le mouvement de l’enfant qui, après un petit salut, allait se retirer. Puis elle dit :

– Venez donc me voir quelquefois, mais sans rien dire à M<sup>me</sup> Dourzen, car elle serait bien capable de vous en empêcher, ne serait-ce que pour m’être désagréable. Aimez-vous lire ?

– Oh ! oui !

– Eh bien ! je vous prêterai des livres, qui remédieront à l’insuffisance de l’instruction que vous recevez.

La physionomie de l’enfant s’éclaira soudainement.

– Merci, mademoiselle ! dit-elle avec élan. Vous êtes bonne !... et je viendrai certainement dès que je le pourrai !

Il n'y avait pas d'émotion dans le regard que M<sup>lle</sup> Herminie attachait sur Gwen. Elle n'était pas sensible et l'intérêt subit que lui inspirait cette fillette, dont elle s'était peu souciée jusqu'alors, ne venait pas du cœur. Mais devant la physionomie si peu banale, devant la rare intelligence qui s'y reflétait, elle s'était dit qu'il serait intéressant, pour une dilettante comme elle, de cultiver ce jeune cerveau... et surtout, surtout de jouer un bon tour à M<sup>me</sup> Dourzen.

Oui, c'était à cela que pensait M<sup>lle</sup> Herminie, tandis que, Gwen une fois sortie, elle se frottait les mains en murmurant sardoniquement :

« Quelle bonne idée ! Quelle bonne idée ! Ça rendra service à la petite... et la chère Blanche étouffera de colère, quand, plus tard, la jeune personne lui montrera qu'elle en sait plus qu'on ne lui en a appris – officiellement. »

Gwen, de son côté, ressentait le même contentement. Revenue dans la lingerie, elle se remémorait, en raccommodant, son court entretien avec M<sup>lle</sup> Herminie. Celle-ci, jusqu'alors, ne lui avait témoigné aucune

sympathie et cette physionomie sans grâce, généralement narquoise, entrevue seulement au passage, n'avait rien qui attirât. Mais voici qu'aujourd'hui cette indifférente lui montrait de l'intérêt. C'était beaucoup, pour l'enfant traitée en paria dans la maison de son tuteur, considérée au-dehors comme une petite créature douée d'un détestable caractère et d'à peu près tous les défauts — car ainsi la montrait M<sup>me</sup> Dourzen, quand elle parlait d'elle.

— Pensez donc, quels instincts a pu lui léguer sa mère ! disait la vertueuse Blanche à ses connaissances et aux sœurs qui instruisaient Gwen. Il faut combattre cela, et cette sournoiserie si détestable chez elle.

Ce qu'elle appelait sournoiserie, c'était la silencieuse fierté de l'enfant, ce repliement un peu farouche sur elle-même, devant la malveillance et l'injustice. Ni punitions, ni dures paroles n'avaient pu en avoir raison. Gwen accomplissait exactement, avec une adresse et une intelligence souvent au-dessus de son âge, les tâches qu'on lui donnait ; mais Blanche ni

personne d'autre, à Coatbez, ne pénétrait dans cette vie morale déjà si intense, ne connaissait les bouillonnements, les révoltes, les souffrances de cette jeune âme si aimante, meurtrie chaque jour, et dans laquelle s'amassait tant d'amertume.

Oui, depuis la mort de sa mère, Gwen avait bien souffert dans cette maison, où personne ne la traitait en parente. Elle prenait ses repas dans un petit office près de la cuisine, et les domestiques — changeant sans cesse, car Blanche n'en conservait guère — lui donnaient ce qu'ils avaient en trop, c'est-à-dire une très maigre part, M<sup>me</sup> Dourzen regardant de près à la dépense. Sa chambre était un petit cabinet presque noir, près de la cuisine, garnie des meubles de rebut dont ne voulaient pas le domestique et la cuisinière. Dans la journée, elle travaillait à des ouvrages de couture où, déjà, elle se montrait singulièrement adroite. Assez souvent aussi, M<sup>me</sup> Dourzen l'envoyait nettoyer le jardin, ou faire quelque besogne de ménage. Jamais on ne lui donnait quelque distraction, quelque petit présent. M. Dourzen était indifférent, comme sa fille Rose ; Laurette se plaisait à faire gronder l'orpheline,



qu'elle semblait détester. Quant à M<sup>me</sup> Dourzen, elle ne perdait pas une occasion d'humilier, de morigéner « cette mauvaise petite créature, dont mon mari et moi avons eu la trop grande bonté de nous embarrasser ».

Jamais elle ne parlait de Gwen comme d'une parente. Et même à l'école, au catéchisme, elle avait donné le nom de Sophie Tepnine, en déclarant aux sœurs et au recteur qu'elle ne savait ce que deviendrait plus tard cette petite, si inquiétante moralement, et qu'il valait mieux qu'elle s'habitue à porter le nom de sa mère, afin que ne risquât pas d'être éclaboussé celui de Dourzen.

Un jour, en sortant du catéchisme où le prêtre avait parlé du suicide, Laurette avait dit à Gwen :

– Tu as entendu ce qu'a expliqué M. le recteur ? Se tuer est un grand crime. Eh bien ! ta mère l'a commis, ce crime-là.

Gwen était devenue toute pâle, en jetant un grand cri de protestation :

– Ce n'est pas vrai !... Ce n'est pas vrai !

– Tu peux le demander à maman. Elle en parlait l'autre jour avec M<sup>me</sup> de Claouët et elle disait : « Pour moi, le suicide de cette Varvara ne fait pas de doute. »

– Et moi, je suis sûre que ce n'est pas vrai ! avait de nouveau crié Gwen, rouge d'indignation.

Mais une profonde angoisse était demeurée en elle. Et un jour, elle avait posé au recteur cette question :

– Est-ce que maman s'est vraiment tuée, monsieur le recteur ?

– Non, je suis persuadé qu'il n'en est rien, mon enfant, avait-il répondu. On a trouvé, un matin, votre pauvre mère morte dans son lit, et l'autopsie a révélé qu'elle avait péri par le poison. Mais rien n'a pu prouver qu'elle se le soit versé elle-même. Plusieurs fois, elle était venue causer avec moi et, bien loin de songer à se donner la mort, elle s'inquiétait au contraire à l'idée qu'elle pouvait être enlevée par une maladie ou un accident, en vous laissant seule sur la terre. À mon avis elle a été empoisonnée par une main criminelle. Mais de cela non plus, on

n'a pas trouvé les preuves. Toutefois, M<sup>me</sup> Dourzen a grand tort de parler de suicide, quand, je le répète, rien ne vient confirmer une semblable opinion.

Gwen avait été un peu soulagée, après avoir entendu cette déclaration catégorique. Mais un autre tourment s'était insinué en elle. Sa mère aurait donc été tuée ? Par qui ? Pourquoi ? Elle n'avait pas entendu dire qu'on leur eût rien volé. Alors, qui donc avait pu venir ainsi empoisonner Varvara Dourzen ? Plus d'une fois, depuis lors, l'enfant s'était posé cette angoissante question, sans pouvoir y donner de réponse.

Elle y pensait un jour, lorsqu'elle entendit ouvrir une porte voisine et annoncer par la voix un peu traînante de M. Dourzen :

– Voilà les Penanscoët arrivés, Blanche !

– Ah ! ah ! dit M<sup>me</sup> Dourzen avec un accent de vive satisfaction. Par mer, sans doute ?

– Oui. J'ai aperçu leur yacht. Magnifique ! Ils doivent mener plus grand train que jamais, si l'on en croit ce qu'on raconte sur leur séjour à Paris.

– Et le jeune Dougual tourne déjà toutes les têtes féminines. Il a de qui tenir, d'après ce qu'on dit de son père. Peut-être, à cause de lui, donneront-ils plus de fêtes qu'il y a quatre ans. Malheureusement, nos filles ne seront pas encore d'âge à en profiter !

De tout cela, Gwen ne retint que ces mots : « Voilà les Penanscoët arrivés. » Et elle pensa aussitôt :

« Maintenant, je ne pourrai plus aller dans le parc. »

Or, c'était l'un de ses rares plaisirs. Le jardin de Coatbez n'était séparé que par une haie d'arbrisseaux du parc de Kermazenc, à peu près livré, en cet endroit, aux caprices de la nature. Les jardiniers se contentaient d'y faire quelques coupes, tous les deux ou trois ans. En écartant les branches des arbrisseaux, il était facile à un enfant d'y pénétrer. Rose et Laurette ne s'en étaient pas privées, quand elles étaient plus jeunes, pour jouer « aux sauvages » avec leurs petits amis, dans ce semblant de forêt vierge. Mais, maintenant, ces jeux ne leur plaisaient plus.

Seule, Gwen continuait de se glisser à travers la haie pour passer quelques moments – les meilleurs de son existence – dans ce parc enchanté.

Oui, enchanté. Car sa vive imagination, encore excitée par la solitude morale où elle vivait, le peuplait d'êtres fantastiques, y situait de mystérieuses ou de dramatiques aventures. Un jour, elle avait ramassé et lu un vieux livre de contes de fées jeté par Rose. Depuis lors, en errant dans les sentiers à peine tracés, elle revivait les histoires merveilleuses. Mais celles-ci, mieux encore, s'imposaient à sa pensée, quand elle se hasardait dans l'autre partie du parc, quand, d'un peu loin, elle contemplait le château, fermé, silencieux, au-delà des parterres fleuris et des bassins de granit, où ne tombait plus la cascade des jets d'eau. N'était-ce pas la demeure de la Belle au bois dormant ? Si Gwen pouvait y pénétrer, ne trouverait-elle pas, endormie sur un lit d'or et de brocart, une princesse belle comme le jour ? Et dans le parc, au milieu des lianes étranges, comme pourrait se bien cacher l'oiseau bleu, après avoir porté à la princesse Florine

prisonnière ses présents d'amour !

Oui, c'étaient des lieux de délicieux mystère, ce château et ce parc de Kermazenc !

Mais, désormais, ils lui étaient interdits. Les châtelains venaient d'arriver – pour plusieurs mois probablement. Et Gwen ne pourrait plus s'évader du jardin de Coatbez, qui représentait pour elle la dure réalité, car plus d'une fois ses bras s'étaient fatigués à y travailler, sur l'ordre de M<sup>me</sup> Dourzen, qui disait :

– Il faut que tu apprennes à te mettre à tout, pour gagner convenablement et honnêtement ta vie, dans l'avenir.

## VIII

Quelques jours plus tard, Blanche partit dès le matin pour Rennes, avec ses filles. Elles devaient passer quarante-huit heures chez une tante de M<sup>me</sup> Dourzen, dont on escomptait l'héritage. L'institutrice, M<sup>lle</sup> Jaillet, élégante personne très poseuse, avait congé pour le même temps. Gwen restait seule avec M. Dourzen et les domestiques. M<sup>me</sup> Dourzen lui avait donné assez de travail pour occuper ces deux journées. Mais la fillette avait résolu de profiter de cette liberté pour aller revoir le cher logis de la lande. Vive et adroite, elle rattraperait ensuite le temps ainsi perdu, fallût-il prendre sur ses nuits.

Dans la matinée du second jour, tandis que la servante s'en allait au bourg, où elle demeurerait longtemps, occupée de bavardages, Gwen quitta Coatbez et se dirigea vers Ti-Carrec. Le temps était gris et humide. Une forte hrume voilait

l'horizon. Des aboiements de chiens s'élevaient, venant du chenil de Kermazenc. À gauche, sur la lande, proche du parc, s'étendait le lieu d'atterrissage aménagé récemment pour les avions du comte de Penanscoët, qui usait beaucoup de ce genre de locomotion. Gwen, en jetant un coup d'œil de ce côté, pensa qu'elle aimerait bien s'élever ainsi dans les airs, et aller loin, loin, vers les fabuleuses contrées où devaient vivre les fées, les belles princesses et les Princes charmants.

La petite maison de la lande, bâtie en dur granit, défiait l'œuvre des siècles et des intempéries. M<sup>me</sup> Dourzen avait cherché plusieurs fois à la louer, pendant l'été. Mais on la trouvait trop isolée et d'aspect trop sombre. Gwen n'avait donc pas eu le chagrin de voir profané par des étrangers ce logis où elle retrouvait intact le souvenir de sa mère. Plusieurs fois, depuis quatre ans, elle y était retournée secrètement, en saisissant comme aujourd'hui l'occasion d'une absence de M<sup>me</sup> Dourzen. Elle montait à tâtons l'escalier, entraînait dans la chambre qui avait été celle de Varvara, poussait les volets. L'air et le



jour pénétraient dans la grande pièce où flottait une odeur de renfermé. Gwen s'agenouillait contre le lit, devant le grand crucifix de chêne, et priait pour sa mère, comme le lui avait recommandé le recteur. Puis elle se relevait, s'asseyait sur un petit tabouret qui était son siège habituel, autrefois, et songeait longuement à cette mère disparue.

Un jour, – il y avait aujourd'hui à peine deux ans de cela, – l'enfant avait essayé d'ouvrir la cachette pratiquée dans la boiserie, comme elle l'avait vu faire à sa mère. Mais elle n'avait pu y parvenir. D'autres tentatives, par la suite, étaient restées également vaines.

Toutefois, aujourd'hui encore, Gwen, sa prière terminée, souleva la tapisserie et promena ses doigts sur la boiserie. Celle-ci, faite de vieux chêne, était décorée de sculptures assez grossières, représentant des glands et des feuilles de chêne. Or, comme l'enfant appuyait son index sur l'un de ces glands, il y eut un léger bruit de déclenchement et un petit panneau de la boiserie s'ouvrit, laissant voir une cavité assez étroite,

mais profonde.

Elle contenait un coffret en bois de rose qui n'était pas fermé à clé. Gwennola souleva le couvercle et vit plusieurs écrins qu'elle ouvrit. Ils contenaient un bracelet orné de perles fines, deux bagues, l'une formée de trois petits brillants, l'autre d'une émeraude, puis un pendentif fait de saphirs et de perles.

Gwen se souvenait d'avoir vu ces bagues aux doigts de sa mère et ce pendentif sur sa poitrine. Mais elle ne les avait plus revus depuis que Varvara Dourzen était devenue veuve. Un jour, elle avait entendu Hervé Dourzen s'étonner qu'on n'eût pas trouvé de bijoux à Ti-Carrec. Et Blanche avait répliqué, de ce ton méprisant qu'elle prenait toujours quand il était question de Varvara :

– Armaël lui en avait certainement donné ; mais elle les aura bazarclés en un moment de dèche. C'est toujours à court d'argent, ces femmes-là.

Non, la jeune veuve les avait conservés, ces bijoux offerts par son mari. Gwen les voyait là,

sur le satin blanc des écrins. Elle referma ceux-ci, en songeant avec une farouche satisfaction :

« M<sup>me</sup> Dourzen ne saura jamais qu'ils sont ici. »

Puis elle remit le petit coffret dans sa cachette et repoussa le battant de l'armoire secrète, qui se referma doucement.

Alors Gwen, toute remuée de ce qu'elle venait de trouver, s'assit près d'une fenêtre. La brise humide venue du large vint rafraîchir son visage. Des larmes glissaient le long de ses joues et elle joignait, serrait l'une contre l'autre ses petites mains, dans un geste d'angoisse, pauvre enfant seule dans la vie.

Quand Gwen quitta le vieux logis, elle ne savait combien de temps s'était écoulé, depuis qu'elle était là. Mais peu importait. Les domestiques étaient indifférents à son égard, non mauvais, et ne diraient mot à M<sup>me</sup> Dourzen si elle se trouvait en retard pour le repas. Elle résolut de revenir par la côte, c'est-à-dire en faisant un assez long détour. Elle aimait passionnément la mer, comme tout rejeton des Dourzen digne de ce

nom, et aujourd'hui elle avait le besoin de remuer, de s'étourdir un peu, au sortir du funèbre logis.

Un sentier rocailleux, à travers la lande, menait à une cabane de douanier. Un autre, dans la falaise rocheuse, descendait à la grève. Mais Gwen ne prit pas celui-là. Elle longea le bord de la falaise, qui allait en s'abaissant jusqu'au parc de Kermazenc. Son regard, tandis qu'elle marchait, ne quittait pas les flots houleux, qui battaient les écueils dont la présence rendait dangereuse cette partie de la côte. Sur eux se balançait, à l'ancre, un grand yacht blanc. Gwen distinguait les matelots qui allaient et venaient sur le pont, procédant au nettoyage. Elle voyait aussi les trois fleurs de lotus qui ornaient le pavillon jaune arboré à l'arrière. Ce bateau devait être celui du comte de Penanscoët, dont M<sup>me</sup> Dourzen avait annoncé l'arrivée.

« Quel dommage ! pensa-t-elle, aujourd'hui où je suis libre, j'aurais pu aller passer un petit moment dans le parc. »

M. de Penanscoët, en faisant établir sur la

lande un champ d'atterrissage pour ses avions, avait ménagé entre celui-ci et la clôture de son parc un assez large chemin, où les habitants du pays avaient liberté de passage. Ainsi pouvaient-ils, de ce point de la côte, regagner plus directement Lesmélenc. Ce chemin, tout ombragé par les arbres du parc, était fort agréable en été et très bien entretenu aux frais du châtelain de Kermazenc.

Gwen s'y engagea. Elle s'arrêta un moment pour regarder un avion posé sur le sol. Un autre se trouvait dans son garage, dont un mécanicien au type asiatique ouvrait à cet instant la porte. Un joli chalet, élevé sur ce même terrain, servait de logis au personnel chargé d'entretenir et de conduire les avions de M. de Penanscoët.

Dans le vieux mur du parc, à demi disparu sous le lierre, se trouvait une petite porte qui s'ouvrit au moment où la fillette allait passer devant elle. Deux hommes sortirent, M. de Penanscoët et son ami, l'Hindou Appadjy.

Gwen jeta un coup d'œil sur eux. Elle rencontra le regard dur, singulièrement

investigateur, de deux yeux brillants. Un petit frisson la prit. Elle détourna la tête et hâta instinctivement le pas.

M. de Penanscoët se tourna vers son compagnon.

– Cette enfant a le type des Dourzen. Ce doit être la fille de Varvara.

– C'est elle, dit Appadjy. Je l'ai vue, il y a quatre ans, et je la reconnais.

– Elle ne ressemble pas à sa mère. Ce sera probablement, au physique, une vraie Dourzen.

Les yeux vifs de l'Hindou se posèrent sur ceux du comte.

– Qu'en feras-tu ?

Ivor de Penanscoët eut un rire bref.

– Mais je ne me soucie pas d'elle ! Que m'importe ! J'ai puni Varvara, comme je le lui avais promis. Quant à sa fille, elle m'est complètement indifférente.

## IX

Ce soir-là, quand Gwen fut étendue sur sa paillasse, elle ne put arriver à s'endormir. Elle pensait à sa découverte, dans la cachette de Ti-Carrec, et à la rencontre faite à la petite porte du parc. Quand elle essayait de fermer les yeux, elle voyait deux prunelles brillantes, d'un bleu dur, qui s'attachaient à elle obstinément. Elle frissonnait en pensant : « Quels méchants yeux a ce monsieur ! »

Un reflet de clair de lune pénétrait dans le réduit par une petite fenêtre haut placée. Gwen se disait qu'elle voudrait bien voir le vieux parc dans cette pâle lumière, qui devait lui donner une apparence fantastique. Et tout à coup, lasse de se tourner et de se retourner, elle glissa hors de son lit, remit sa robe et gagna la cuisine, voisine de sa chambre.

Une porte vitrée donnait sur la cour qui

précédait le jardin. Gwen tourna doucement la clef, entrouvrit le battant et se glissa au dehors.

Il y avait de la lumière dans le salon de M<sup>lle</sup> Herminie. Gwen, au passage, entrevit celle-ci, qui lisait, étendue dans un fauteuil, tandis qu'en face d'elle cousait sa femme de chambre.

La fillette, à pas légers, traversa la cour éclairée par la lune et se trouva dans le jardin. Celui-ci était formé de deux larges terrasses, dont la première réservée aux plates-bandes fleuries et aux arbres d'agrément. L'autre, à laquelle on accédait par une dizaine de marches en pierre verdie, était le potager et le verger. Tout au fond se trouvait un vieux petit chalet couvert de plantes grimpantes, où l'on enfermait les outils de jardinage.

Gwen se glissa entre les arbustes qui formaient la clôture du parc de Kermazenc. Les petites Douzen, quand elles allaient dans celui-ci, avaient soin de se ménager un passage en brisant quelques branches. Gwen agissait maintenant ainsi pour son propre compte en se réjouissant que Rose et Laurette eussent porté leurs goûts



ailleurs, car désormais elle était seule à jouir du vieux parc, tout au moins quand les châtelains ne se trouvaient pas à Kermazenc.

Il était si délicieux de s'égarer dans ces petites sentes à peine tracées entre les arbres centenaires, à travers les épais buissons qui s'élevaient à leur ombre ! Des ruisselets coulaient sur la mousse ou les cailloux blancs ; des fleurs, au printemps, couvraient le sol de cet humide et tiède sous-bois, fréquenté seulement par quelques cerfs et leur famille, qu'on ne chassait jamais.

Mais ces lieux déserts acquéraient un plus vif attrait de mystère, ce soir, surtout pour une imagination ardente comme celle de Gwennola. Entre l'épais couvert de feuillage filtraient quelques clartés de lune, qui se répandaient le long des grands troncs rigides, s'étendaient en longues traînées pâles sur le sol herbeux. Une fraîche odeur de terre, de sève sylvestre, se mêlait dans la douceur de l'air un parfum capiteux de fleurs exotiques, cachées dans l'épaisseur des taillis où Gwen n'avait jamais pénétré, car il aurait fallu s'y ouvrir un passage à coups de

serpe. Mais, par contre, elle connaissait bien le magnifique buisson de rhododendrons qui se trouvait près de la source, la belle source abondante et claire dont l'eau se répandait par des canaux de granit dans tout le parc de Kermazenc.

Et ce fut là que l'enfant s'arrêta d'abord. L'eau vive luisait, s'argentait sous un rayon de lune. Elle sortait d'un petit bassin rocheux dont la mousse couvrait les bords. Les beaux rhododendrons rouges, énormes pour ce climat d'Europe, l'entouraient presque, dans l'ombre des vieux arbres auxquels s'enlaçaient des lianes, autrefois rapportées des lointaines contrées d'Amérique par les comtes de Penanscoët.

Gwen, quelle que fût sa prédilection pour ce lieu, ne s'y attarda pas, car elle avait résolu de voir le château et le parterre sous le clair de lune. À cette heure-ci, pensait-elle, il n'y avait pas de risque de rencontrer quelqu'un, non, pas même cet Yves Le Guen, le jardinier en chef, qui était, disait-on, une sorte de dogue et dont avaient si grand peur Rose et Laurette qu'elles ne se hasardaient pas hors de la zone sauvage du parc,

où, par un accord tacite, depuis des siècles, les Penanscoët toléraient que pénétrassent leurs cousins Dourzen, de Coatbez.

Mais l'aventureuse Gwen, elle, était à deux reprises allée plus loin. Elle avait contemplé les parterres toujours admirablement fleuris, même en l'absence des maîtres, et le château silencieux, dont on apercevait les volets clos derrière les vitres des hautes fenêtres. Voilà ce qu'elle voulait revoir ce soir, au clair de lune.

Et elle franchit résolument la dalle de pierre effritée jetée sur un petit canal où glissait une eau claire et lente. Après cela commençait la partie du parc interdite à qui n'était pas de Kermazenc. Là, les jardiniers mettaient quelques bornes aux exubérances végétales. Mais il s'y trouvait néanmoins bien des coins sauvages, bien des retraites mystérieuses, dont Gwen avait entrevu quelques-unes, au passage, quand sa curiosité l'avait poussée jusqu'au château.

Elle allait un peu au hasard, dans l'ombre nocturne des hautes futaies qui laissaient passer, entre leurs frondaisons mêlées, quelques rayons

seulement de la pâle lumière. À une croisée de sentiers, un dolmen rappelait que ce parc était ce qui restait d'une forêt sacrée, autrefois étendue sur une grande partie du pays, et où les druides célébraient le culte de leur dieu Teutatès, par des sacrifices humains. Plus loin, au-dessus d'une murmurante fontaine entourée de hauts bambous, une statue de pierre verdie se dressait, déesse obscure, sans nom, que peut-être avaient adorée les lointains ancêtres d'Ivor de Penanscoët. Ailleurs, un rideau mouvant de feuillage et de grandes fleurs pâles formait un fond à un petit oratoire primitif, fait de rude granit et abritant un saint taillé en plein chêne, un saint de la race des Penanscoët et des Dourzen, car il y avait eu chez eux quelques belles âmes, pures, héroïques, vouées à l'amour divin, il y avait eu des âmes repentantes qui avaient expié noblement leurs erreurs ou leurs crimes. Cependant, celles-là n'avaient pas laissé de souvenir dans le pays, alors qu'on parlait encore de certains Dourzen d'autrefois coureurs de lointaines aventures et revenus enrichis pour se livrer au plaisir et à l'orgie.

Gwen atteignit enfin le commencement des parterres. Un suave parfum de fleurs diverses vint à elle, porté par la brise tiède. Les jets d'eau, à cette heure, étaient arrêtés, et la lune pouvait se refléter à l'aise dans l'eau calme des bassins. Gwen avança, de cette allure légère qu'elle tenait de sa mère. Elle longea l'orangerie, sur laquelle s'attachaient d'admirables rosiers, puis s'arrêta pour contempler le château, dont la façade principale lui apparaissait ici, très distincte sous la lumière nocturne.

C'était là le bâtiment construit au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle. On l'avait relié par une galerie aux restes du château féodal. Une large terrasse de granit s'étendait devant les hautes portes vitrées du rez-de-chaussée. Plusieurs d'entre celles-ci étaient éclairées par une vive lumière venant de l'intérieur. Une ombre mince allait et venait sur la terrasse. Gwen pensa : « C'est peut-être le jeune vicomte de Penanscoët, celui dont le chien m'a mordue, autrefois. »

Elle ne l'avait plus revu. Depuis quatre ans, les Penanscoët n'avaient pas reparu à Kermazenc,

et maintenant ils ne s'y trouvaient que depuis quelques jours.

« C'est sans doute le comte que j'ai rencontré ce matin, dans le sentier, pensa la fillette. Je n'aime pas du tout sa figure ! »

Elle avait entendu dire qu'ils étaient très, très riches, ces Penanscoët, et de très puissants personnages. On racontait aussi qu'ils avaient une existence mystérieuse, là-bas, dans la lointaine Asie. Ceci intéressait l'imaginative Gwen. Elle aurait voulu voir M<sup>me</sup> de Penanscoët, la belle princesse hindoue qui paraissait peu dans le monde et restait confinée, comme les femmes de son pays, dans son appartement avec ses suivantes. Peut-être, en approchant un peu plus du château, pourrait-elle l'apercevoir. Mais elle n'osait pas. Et puis, le vicomte avait des chiens féroces, dont il se faisait toujours suivre, racontait M<sup>me</sup> Dourzen. Il avait même un jeune tigre, qu'il laissait en liberté dans ses résidences d'Asie ; mais, en Europe, il le faisait mettre en cage.

Précisément, à cet instant, un rugissement se fit entendre. Le tigre devait être là, du côté des

tours demi-ruinées dont la lune éclairait fantastiquement la sombre masse couverte de lierre. Un frisson courut le long du corps de Gwen. Mais, en même temps, l'aventureuse petite personne songeait : « Oh ! je voudrais bien le voir... Je n'en ai vu que sur une image, dans ce livre qu'à déchiré Laurette et où l'on racontait un voyage si intéressant ! »

Cependant, elle ne pouvait demeurer plus longtemps ici. En soupirant de regret, Gwen revint sur ses pas. Mais elle se trompa d'allée, comme elle s'en aperçut bientôt, quand elle se trouva dans un hémicycle entouré de grands vases de granit posés sur des piédestaux et des bancs de pierre qui les séparaient.

Elle n'était certainement point passée ici. Tandis qu'elle demeurait là, un peu perplexe, des sons doux et graves arrivèrent à son oreille. Qu'était-ce que cette musique si belle ? Avant d'avoir pu réfléchir, Gwen se dirigeait vers l'endroit d'où venait cette mélodie. Elle atteignit un bosquet de myrtes, écarta des branches et regarda...

Il y avait là, au bord d'un lac orné de nénuphars, une petite construction bâtie dans le style des temples hindous. Elle était ancienne, ayant été élevée par un Penanscoët du XVI<sup>e</sup> siècle qui avait assez longtemps séjourné dans le royaume de Kashmir. Ce soir, deux lampes d'or, pendues à la voûte par des chaînes légères, l'éclairaient d'une lueur rosée. Des tentures de soie jaune brochée d'argent couvraient les murs. Par la porte de bronze largement ouverte, Gwen voyait un divan couvert de somptueux coussins, sur lequel était à demi étendu un jeune homme aux cheveux fauves, au fin visage légèrement bronzé, qui tenait les paupières à demi closes, tandis qu'entre ses lèvres fumait une cigarette. À ses pieds était assise une jeune femme. Elle portait un corselet de velours pourpre, une jupe de gaze blanche lamée d'or ; de longs voiles blancs couvraient ses cheveux sombres, entouraient son charmant visage couleur de bronze clair. Elle tenait un instrument dont elle tirait les sons qui avaient attiré Gwen. Mais tandis qu'elle jouait, ses yeux ne quittaient pas le visage immobile du jeune homme. De beaux



yeux noirs, tendres et brûlants, qui témoignaient d'une véritable adoration.

Gwen, bien qu'elle ne l'eût vu qu'une fois, quatre ans auparavant, reconnaissait le jeune vicomte de Penanscoët. Elle attachait des yeux émerveillés sur ce tableau imprévu, qui lui semblait un épisode des contes de fées chers à son imagination. Dans un cadre de richesse orientale, un Prince charmant, une belle princesse dont les bras, les chevilles, le cou, s'ornaient de cercles d'or et de gemmes éblouissantes... Puis cette douce, délicieuse musique...

Les paupières du jeune homme s'ouvrirent tout à coup. Gwen vit deux yeux foncés, dont elle se souvenait bien, car si jeune qu'elle fût naguère, elle avait été instinctivement saisie de leur beauté profonde, de la volonté hautaine que dégageait ce regard. Dougual de Penanscoët retira la cigarette de ses lèvres et prononça quelques mots, que Gwen n'entendit pas à la distance où elle se trouvait. Mais elle s'aperçut alors qu'il y avait un autre personnage dans le petit temple. Sur un tapis, à quelques pas du divan, était étendu un

adolescent vêtu de toile blanche. Il avait des cheveux noirs coupés ras, des yeux clairs et durs brillant dans un maigre visage au teint brun pâle. D'un mouvement souple, presque félin, il s'approcha du divan, tandis que la musicienne cessait de promener ses doigts sur les cordes tendues de l'instrument.

L'adolescent prit la cigarette à demi consumée que lui tendait Dougual et alla vers une petite table. Il revint, portant sur un plateau une autre cigarette qu'il présenta au jeune vicomte. Puis il l'alluma, sans que Dougual modifiât un seul instant son attitude nonchalante.

« Est-ce qu'il est infirme ? On dirait qu'il ne peut pas bouger », pensa Gwen.

Mais, à cet instant, elle aperçut un chien qui, sans doute couché jusqu'alors plus loin, s'approchait de son maître. C'était un chien tout semblable à celui dont les crocs s'étaient autrefois introduits dans sa jambe, et peut-être le même. Gwen eut peur qu'il ne la flairât à cette distance. Elle recula précipitamment, non sans avoir eu le temps de voir la belle princesse

appuyer ses lèvres sur la main fine que Dougual de Penanscoët venait de laisser retomber, après avoir mis la cigarette à sa bouche.

La fillette s'en alla au hasard, car elle était égarée. Mais elle ne s'en effrayait pas. La nuit était douce et claire. Elle finirait bien par trouver son chemin dans ce mystérieux parc de Kermazenc où l'on rencontrait des contes de fées vécus.

Son imagination s'exaltait ; son jeune cerveau édifiait une merveilleuse histoire, dont Dougual de Penanscoët et la belle jeune fille au voile blanc étaient les fabuleux héros. Elle marchait dans un rêve, dont elle tomba soudainement quand, arrivée à la source claire et paisible entre ses buissons de rhododendrons, elle se trouva en face d'une femme de haute taille, debout dans un pâle rayon de lune qui éclairait discrètement ses voiles noirs lamés d'argent, les perles de son collier, les cercles d'or et de rubis entourant ses bras et ses chevilles, l'étroit visage blanc dont les yeux sombres s'attachaient sur l'enfant, sans surprise apparente.

– Qui êtes-vous ? demanda une voix lente à l’accent étranger.

La petite fille, interdite, ne put que balbutier :

– Je... je vous demande pardon, madame... Je voulais voir le parc au clair de lune... et je me suis égarée...

Cette dame... oh ! certainement ce devait être M<sup>me</sup> de Penanscoët, la princesse hindoue qu’elle souhaitait de connaître !

– Qui êtes-vous ? répéta le belle apparition.

– Je suis... j’habite à Coatbez.

– Chez M. Dourzen ?

– Oui, madame.

– On ne vous a pas défendu de venir dans ce parc ?

– Si... Je sais bien que ce n’est pas permis. Mais j’avais trop envie de le revoir, ce soir... J’ai eu tort, je le sais bien...

Elle regardait en face M<sup>me</sup> de Penanscoët, avec une franchise mêlée de timidité. Le rayon de lune arrivait jusqu’à elle, éclairait sa mince petite

figure frémissante, ses courts cheveux aux tons d'or roux, ses yeux si beaux, si admirablement expressifs.

– ... Je vous prie de me pardonner, madame, et de ne pas dire à M<sup>me</sup> Dourzen que vous m'avez rencontrée, car elle me punirait très fort.

Une sorte d'intérêt parut dans les prunelles sombres de la comtesse.

– Non, je ne dirai rien... À quel titre êtes-vous dans cette maison ? Comme parente ?

Gwen serra un peu les lèvres avant de répondre :

– Je suis probablement leur parente, puisque je porte le même nom... Mais ils ne me traitent pas comme cela.

– Vous êtes une Dourzen ?

– Oui, mon père s'appelait Armaël Dourzen. Mais M<sup>me</sup> Dourzen veut qu'on m'appelle ici du nom de ma mère : Tepnine.

M<sup>me</sup> de Penanscoët eut un tressaillement.

– Tepnine ?

Quelque chose altérait le calme de son accent.

– ... Votre mère s'appelait Tepnine ?

– Oui, madame, Varvara Tepnine.

– Et elle était russe ?

– Oui... Oh ! madame, est-ce que vous l'avez connue ?

Mais la physionomie de la comtesse, un instant légèrement troublée, reprenait son impassibilité.

– Non. J'ai seulement, je crois, entendu un nom semblable... je ne sais où... Êtes-vous complètement orpheline ?

– Complètement, oui. Papa est mort le premier... et puis maman, qui était venue habiter ici avec moi, a été empoisonnée il y a quatre ans.

De nouveau, M<sup>me</sup> de Penanscoët tressaillit :

– Empoisonnée ? Par qui ?

– On ne sait pas... Mais moi, je saurai ! Je saurai, quand je serai plus grande ! dit ardemment l'enfant.

Les yeux sombres de la comtesse eurent un

éclair d'ironique pitié en s'attachant sur Gwen.

– Peut-être vaudra-t-il mieux n'en rien faire, pour votre repos et votre sécurité... Allons, retournez chez vous, enfant. Je ne dirai rien, pour cette fois... mais ne recommencez pas.

– Merci, madame.

Et après un petit salut, Gwen quitta la clairière de la source.

M<sup>me</sup> de Penanscoët se tourna vers le buisson de rhododendrons et demanda :

– Tu as entendu, Sanda ?

Une femme vêtue de blanc parut. La lueur argentée de la lune enveloppa son mince visage bronzé, aux rides légères, qu'entouraient de longs voiles blancs.

– Oui, ma princesse.

– C'est la fille de cette femme... la demi-sœur de Willy. Elle a aussi été tuée, quand elle a essayé d'échapper à son misérable sort et de se refaire une existence honnête. Ah ! que de charbons ardents cet homme amasse sur sa tête !

Gwen, rentrée sans encombre à Coatbez, dormit peu le reste de la nuit. La simple promenade au clair de lune dans le parc de Kermazenc lui avait réservé des surprises et des émotions inattendues. Son vœu secret venait d'être exaucé : la belle princesse hindoue lui était apparue dans un rayon de lune. Et, en outre, elle avait vu le prince charmant, en un décor de conte oriental, avec une jolie princesse à ses pieds. Elle n'éprouvait donc aucun regret de son escapade nocturne, qui s'était bien terminée, grâce à l'indulgence de M<sup>me</sup> de Penanscoët. Celle-ci, de prime abord, lui plaisait beaucoup mieux que son mari, si celui-ci était bien le personnage que Gwen avait vu sortir ce matin du parc. Et comme elle était belle !... D'une beauté un peu étrange, un peu sombre. Mais cela convenait tout à fait au cadre, le vieux parc mi-breton, mi-exotique, plus mystérieux que jamais dans cette nuit traversée des quelques reflets de blanche lumière qui pouvaient s'insinuer entre les frondaisons épaisses de ces arbres magnifiques, dont beaucoup avaient plusieurs siècles.

« Oh ! non, non, je ne regrette rien ! » se



répéta encore Gwen quand, s'éveillant au matin d'un court sommeil, elle sentit ses paupières lourdes, ses tempes un peu battantes.

Car pendant ses longues heures solitaires à la lingerie, elle allait, pendant bien des jours, s'enchanter au souvenir de ces féeriques visions nocturnes.

## **Deuxième partie**

*Le bal chez le Prince charmant*

# I

Gwen sortit de l'église et s'engagea dans l'allée centrale du petit cimetière. Elle passa devant la chapelle funéraire des Dourzen, qui datait du XV<sup>e</sup> siècle. Près de là, un sentier entre de modestes sépultures aboutissait à un grand vieil if au pied duquel se trouvait une tombe sans dalle. Des fougères en marquaient la limite, et des petits œillets des landes la fleurissaient. Une croix de bois noir s'élevait au-dessus. L'inscription en était effacée. Autrefois, on y avait lu ce nom : « Varvara Dourzen, née Tepnine. »

Gwen s'agenouilla et pria. Un chaud soleil de juin l'enveloppait, dorait la délicate blancheur de son teint et accusait l'usure de la robe qui vêtait son jeune corps souple dont la grâce harmonieuse était incomparable. Sous le chapeau disgracieux, en paille déteinte, passaient quelques boucles de

cheveux d'une admirable nuance blonde aux reflets d'or roux.

Il y avait, sur ce jeune visage aux lignes pures, une expression d'ardeur concentrée. Les belles lèvres d'un charmant dessin, d'une chaude couleur de pourpre, se serraient nerveusement. Gwen tenait ses paupières baissées, tandis qu'elle disait en son cœur : « Mon Dieu, permettez que je sache comment ma pauvre maman est morte, pour dire à tous qu'elle ne s'est pas tuée. »

C'était la supplication que, chaque jour, Gwen adressait au Seigneur. Car M<sup>me</sup> Dourzen ne cessait, dès qu'elle en trouvait l'occasion, de répéter sa téméraire affirmation au sujet de cette mort restée mystérieuse. Et elle avait d'autant mieux réussi à persuader les gens du pays que le recteur de Lesmélenc, qui avait défendu la mémoire de Varvara, occupait depuis près de dix ans un poste dans une paroisse de Quimper.

Combien de fois aussi avait-elle dit à Gwen, quand celle-ci la regardait avec cet air de farouche dédain qui l'exaspérait :

– Ah ! je te conseille de faire la fière !... Avec

la mère que tu avais ! Une femme qui s'est tuée, pour quelque inavouable raison ! Une ancienne cabotine, qui avait fait les cent coups !

Car elle savait qu'en parlant ainsi de Varvara, elle touchait au point le plus sensible l'enfant qu'elle détestait.

Pourquoi poursuivait-elle de sa haine la morte et la jeune créature née d'elle ? Gwen se l'était demandé bien des fois, sans trouver d'autre raison que celle-ci : Blanche Dourzen était une de ces natures basses, mauvaises, capables de toutes les vilenies, de toutes les hypocrisies, rampantes et souples devant ceux qu'elles craignent ou veulent conquérir, venimeuses et implacables à l'égard des faibles, de ceux que nul ne peut défendre. Déchirer la mémoire de Varvara, humilier, blesser de toute façon la jeune orpheline, la réduire à la servitude, tout cela représentait pour elle un plaisir de choix.

« Trois ans encore avant d'être libre... trois ans ! » songeait Gwen, le cœur serré.

Sa prière terminée, elle se releva, enleva quelques herbes dans le petit parterre. Elle y

mettait des fleurs des champs ou des bois, selon les saisons. En septembre, il était tout rose de bruyères. M<sup>me</sup> Dourzen ne lui donnant jamais d'argent, elle ne pouvait rien acheter et se trouvait ainsi plus démunie que la plus pauvre petite fille du pays, à qui l'on remettait parfois une piécette.

Après un dernier regard sur cette tombe maintenant sans nom, Gwen quitta le cimetière. Sur la petite place, elle croisa un groupe de jeunes filles, caquetantes et rieuses, la raquette de tennis à la main. Parmi elles se trouvait Laurette Dourzen, laquelle se faisait remarquer par son verbe haut et ses allures désinvoltes. Elle avait un petit visage chiffonné, des yeux noirs fureteurs et faux, qui jetèrent au passage un coup d'œil mauvais sur Gwen.

– Elle est tout de même fameusement jolie, cette Sophie ! dit Armelle de Parnacé, une blonde boulotte de mine agréable.

Laurette leva ses maigres épaules.

– Jolie ! Peuh ! Et puis, à quoi ça lui servira-t-il ? À tourner mal, comme sa mère !

– Elle paraît cependant très réservée, très sérieuse.

– Parce que maman la tient sévèrement. Mais dès qu'elle sera libre, à sa majorité, vous verrez... vous verrez !

Une ombre couvrait le regard de Gwen, tandis qu'elle continuait sa route vers Coatbez. La rencontre de Laurette éveillait plus fortement le souvenir de tout ce que lui avaient fait souffrir les filles de M<sup>me</sup> Dourzen et la cadette surtout, dont la nature rappelait si bien celle de Blanche. Puis la vue de ces jeunes personnes heureuses, gaies, qui avaient un foyer, une famille, rouvrait la secrète blessure de son cœur affamé d'affection.

Quand elle entra dans le vestibule de Coatbez, Rose parut au seuil d'une porte, en l'apostrophant aigrement :

– Quel temps pour faire cette commission ! Où avez-vous été traîner, paresseuse ?

– J'ai été au cimetière, sur la tombe de maman.

– Tu devais attendre à dimanche, en sortant de

la messe...

M<sup>me</sup> Dourzen s'avavançait à son tour, la mine dure, la voix coupante.

– ... Je t'ai déjà défendu de perdre ton temps quand nous t'envoyons en course.

– Ce n'est pas perdre mon temps que de prier pour maman !

La tête redressée, Gwen regardait Blanche en face. Jamais elle n'avait courbé le front devant l'injustice et les mauvais procédés. Quand M<sup>me</sup> Dourzen ou ses filles les lui infligeaient, elles rencontraient toujours le même fier défi, la même protestation un peu farouche, dans ces admirables prunelles aux changeantes nuances d'océan.

Et c'était cela, surtout, qui exaspérait ses persécutrices, cela, avec de plus, maintenant, la fureur de voir paraître et s'affirmer une rare, merveilleuse beauté chez cette orpheline dédaignée, traitée en paria.

– Ah ! vraiment, petite insolente ! ricana M<sup>me</sup> Dourzen. Et pendant ce temps, qui fait ton ouvrage ? Rose veut sa robe cet après-midi...



Arrange-toi pour qu'elle soit finie.

– Elle le sera si c'est possible.

Sur cette réplique brièvement faite, Gwen se dirigea vers l'escalier qu'elle gravit d'un pas posé.

Rose rentra dans le salon à la suite de sa mère, en disant avec un accent de sourde colère :

– Elle devient de plus en plus effrontée ! C'est intolérable.

– Oui... J'avais raison de dire autrefois que son caractère nous donnerait du mal. Mais je pensais qu'à force de la tenir ferme, elle deviendrait plus souple. C'est vraiment une abominable orgueilleuse !

Dans la lingerie, petite pièce ensoleillée, très chaude en cette saison, Gwen s'asseyait et prenait entre ses doigts une robe d'étoffe légère, d'un rose vif, qu'elle finissait de broder pour Rose. Elle était en quelque sorte la femme de chambre des filles de M<sup>me</sup> Dourzen qui usaient et abusaient de sa rare habileté, de son goût délicat dans tous les ouvrages féminins, en la remerciant par des

paroles désagréables. En elle, ces demoiselles trouvaient à la fois modiste, couturière, lingère, sans bourse délier.

Si ces jeunes personnes et leur mère l'eussent vue en ce moment, elle se seraient réjouies. Des larmes glissaient hors des paupières, coulaient sur la joue délicate. Gwen avait toujours eu l'énergie de ne jamais laisser paraître sa peine, ses cuisantes blessures morales devant ses persécutrices. Mais hors de leur présence, la douloureuse réaction se faisait d'autant plus vive que la fille d'Armaël Dourzen et de Varvara était une nature profondément sensible, ardente, délicate, sous des dehors de réserve froide, presque farouche, dont elle se faisait un rempart contre la méchanceté des uns, la méfiance et la prévention des autres, méfiance et prévention savamment entretenues par Blanche et ses filles.

Quelqu'un, pourtant, s'était intéressé à l'enfant dédaignée. Depuis huit ans, presque chaque soir, quand tous étaient couchés, Gwen se glissait hors de son galetas et se rendait chez M<sup>lle</sup> Herminie. Celle-ci lui donnait des leçons de

littérature, de sciences, de dessin, de musique. Elle était fort instruite, bien douée au point de vue artistique, et avait en outre beaucoup voyagé. En Gwen, elle trouvait une élève de choix.

Pour une femme intelligente, c'était un plaisir délicat de cultiver ce jeune esprit, vif et profond à la fois, de mettre en valeur des dons intellectuels remarquables que la volonté de M<sup>me</sup> Dourzen eût laissés dans l'obscurité. Aujourd'hui, à dix-huit ans, Gwen possédait une instruction étendue, parlait trois langues étrangères, exécutait avec une rare compréhension les œuvres de Mozart, de Beethoven, de Bach, et peignait l'aquarelle en véritable artiste.

Le temps de toutes ces leçons était pris sur les nuits. Elle avait heureusement, sous une apparence plutôt frêle, un tempérament d'une singulière résistance. Puis M<sup>lle</sup> Herminie lui faisait servir des mets réconfortants, lui achetait des reconstituants que l'enfant avalait en cachette. Ainsi, tout en travaillant le jour pour M<sup>me</sup> Dourzen, avait-elle pu acquérir cette instruction étendue qui lui permettrait de gagner

son existence dès qu'elle serait libérée de la lourde tutelle des Dourzen.

Comme elle avait l'âme noble, elle se sentait fort reconnaissante du grand service que lui rendait ainsi M<sup>lle</sup> Herminie, et le lui témoignait par toutes les petites attentions en son pouvoir.

Quant à l'affection... ceci était une autre affaire.

Gwen était cependant une nature aimante : son cœur comprimé ne demandait qu'à s'ouvrir au contact d'une autre affection. Mais, précisément, elle avait l'impression que celle-ci n'existait pas chez sa protectrice.

Plus d'une fois, depuis qu'elle était jeune fille et réfléchissait davantage, elle s'était demandé quel sentiment provoquait l'intérêt que lui portait M<sup>lle</sup> Herminie. Intérêt cependant réel, sincère, comme le prouvaient le soin, la peine qu'elle prenait pour lui donner cette culture d'esprit étendue et pour l'entretenir en bonne santé. Mais Gwen, près de cette femme à l'esprit vif, caustique, au cœur sec, flétri par quelque lointaine désillusion, n'avait jamais éprouvé la

sensation de chaleur, de réconfort dont son âme avait soif.

– Tu es la fille de mon cousin Armaël, Gwen, c'est pourquoi je veux te préparer un avenir convenant au nom que tu portes, lui avait dit la vieille demoiselle.

Mais Gwen ne pouvait se défendre de cette impression qu'il existait à cet intérêt un autre motif plus puissant.

En tout cas, ce n'était pas près de M<sup>lle</sup> Herminie qu'elle pouvait aller chercher quelque consolation, en ses heures de découragement. Le bon recteur qui avait connu sa mère n'était plus depuis longtemps à Lesmélenc et son remplaçant, dûment mis en garde par M<sup>me</sup> Dourzen contre « cette enfant aux déplorables instincts », n'avait pas su gagner la confiance de la fillette, de la jeune fille maintenant. Bien que Gwen conservât en son cœur une foi profonde, sa vive piété s'était affaiblie, au contact du scepticisme de M<sup>lle</sup> Herminie. Elle ne pouvait donc recevoir d'aide morale, dans ces phases plus pénibles de sa pénible vie. C'était, surtout alors, l'orgueil qui

redressait en elle l'énergie défaillante, comme en cet instant où, entendant un pas dans l'escalier, elle essuya rapidement une larme sur sa joue et se fit un visage impassible.

La porte fut ouverte par une main nerveuse et Rose entra, toute blonde, toute fraîche dans une coquette robe du matin.

– Je viens voir ces broderies... Je crains que vous me fassiez quelque horreur...

Gwen lui tendit la robe, sans un mot. Mais il y avait dans ce geste un dédain que sentit probablement Rose, car son joli visage de poupée se crispa ; et une lueur de colère passa dans les yeux bleus, généralement si peu expressifs, déclarés autrefois par M<sup>me</sup> Dourzen infiniment plus beaux que ceux de Gwen.

– Là... qu'est-ce que je disais ! Voilà qui est affreux. À quoi rime cette arabesque, ici ? Et la soie blanche ne fait pas bien du tout, comme je vous l'avais prédit...

Indifférente en apparence, Gwen écoutait silencieusement les critiques faites sur un ton

blessant par la voix rageuse de Rose. Celle-ci, en ce moment, – comme beaucoup d'autres fois – venait chercher une occasion de lui dire des choses désagréables. Aujourd'hui, elle semblait particulièrement acerbe et s'attachait visiblement à piquer autant qu'elle pouvait l'amour-propre de Gwen.

– ... Vous êtes aussi sotte qu'entêtée, vraiment ! Je serai fagotée avec cela... Au moins qu'elle soit finie pour cet après-midi. Je veux l'essayer ce soir.

– Bien, dit froidement Gwen.

Rose lui jeta un regard furieux. Elle repoussa la robe qui tomba aux pieds de Gwen, fit quelques pas vers la porte, puis, se détournant, dit avec un accent de moquerie mauvaise :

– C'est dommage que vous n'ayez pas le sou, car vous auriez pu louer un costume pour le bal masqué des comtes de Penanscoët. Mais vous n'êtes qu'une pauvre, avec vos airs d'orgueilleuse.

Cette sotte méchanceté fit jaillir du regard de

Gwen une lueur d'indignation. Mais la jeune fille se contint pour répondre, avec un ironique mépris :

– Oui, je resterai au logis, comme Cendrillon... et vous n'aurez pas l'ennui de me voir apparaître chez le Prince charmant, car, moi, je n'ai pas de bienfaitrice marraine.

– Heureusement, conclut Rose qui, furieuse de ne pouvoir abattre cette fierté, sortit en claquant la porte.



## II

Les dames Dourzen, pendant l'hiver, avaient coutume de faire quelques séjours, plus ou moins longs, à Brest ou à Rennes, pour y jouir des distractions diverses qu'offraient ces villes où elles avaient d'assez nombreuses relations. Pendant la belle saison, elles allaient souvent à Quimper, dans les petites villes peu éloignées de Lesmélenc et chez les châtelains du voisinage. Leur existence devenait fort mondaine depuis que Rose était jeune fille. Sa mère, qui la proclamait une beauté accomplie, entendait la faire voir et admirer.

Ces absences étaient un grand soulagement pour Gwen. Bien que M<sup>me</sup> Dourzen, en partant, l'accablât de besogne, elle jouissait néanmoins d'une liberté, d'une tranquillité inconnues autrement.

Depuis deux ans, Blanche avait comme

cuisinière une femme d'une cinquantaine d'années, rude Cornouaillaise, taciturne, peu facile, mais infatigable travailleuse, bon cordon bleu et fort économe. Ces qualités faisaient passer sur tout le reste M<sup>me</sup> Dourzen, rendue plus prudente, dans les manifestations de sa nature tatillonne et exigeante, par ses précédentes expériences ancillaires. Quant à Gwen, elle trouvait chez Françoise une sorte de silencieuse bienveillance et elle sentait que jamais cette femme ne dirait un mot qui pût lui être nuisible.

Au lendemain de la méchante algarade de Rose, M<sup>me</sup> Dourzen partit dans l'après-midi avec ses filles, pour Combalez, le château du comte de Parnacé, où avait lieu une garden-party. L'aînée portait cette robe rose faite et brodée par Gwen, avec un goût parfait. Les Parnacé comptaient aujourd'hui sur la présence du vicomte Dougual de Penanscoët, arrivé depuis une dizaine de jours à Kermazenc, où l'avaient précédé ses parents. Et Rose Dourzen voulait paraître devant lui avec tous ses avantages, pour tenter la conquête de ce jeune descendant d'une vieille race armoricaine, qui était dans la lointaine Asie une sorte de prince

fabuleux, et dont on racontait cent histoires qui le montraient sous le jour d'un homme adoré comme une idole, non seulement par ses sujets, mais encore par toutes les femmes qui se trouvaient sur sa route.

Quand la petite automobile à quatre places, conduite par Hervé Dourzen, se fut éloignée, Gwen alla chercher son papier et ses couleurs d'aquarelliste, derrière une poutre du grenier où elle les cachait. Puis elle quitta la maison et, par un sentier entre des haies d'aubépine, gagna le bois qui avait donné son nom au logis des Dourzen. Un étroit chemin couvert de mousse descendait jusqu'à une petite grève que la mer couvrait en montant. Les jours de grande marée, elle baignait les pieds des vieux figuiers dont l'ombre s'étendait sur des roches d'un beau ton roux, striées de veines plus sombres, et qui prenaient, aux places éclairées par le soleil, des tons chauds que Gwen, depuis longtemps, souhaitait reproduire.

D'ailleurs les Roches Rouges étaient un des lieux qu'elle aimait particulièrement. Jamais elle

n'y avait rencontré personne. Assise à l'ombre d'un figuier tordu par le vent de mer, elle avait sous les yeux la houle verte de l'océan, étincelante d'innombrables éclairs qui dansaient sur les flots caressés du soleil. Deux yachts se balançaient au large. Tous deux portaient le pavillon jaune à trois lotus blancs qui était celui du comte de Penanscoët, rajah de Pavala à Bornéo. Dix jours auparavant, il n'y avait qu'un seul de ces navires. Sans doute l'autre avait-il amené le jeune vicomte de Penanscoët.

Gwen disposait le papier sur ses genoux, choisissait parmi ses couleurs. Mais sa pensée n'était plus ici. Elle retournait à huit années en arrière, vers une nuit de lune, dans le parc de Kermazenc. Elle évoquait un petit temple hindou, près du lac fleuri de nénuphars, un jeune homme aux yeux clos, nonchalamment étendu, avec une belle jeune Hindoue à ses pieds. Elle entendait la grave et douce musique, voyait les tentures brodées d'argent, les lampes d'or, le charmant visage de la jeune étrangère, qui exprimait une si fervente adoration.

Bien souvent, elle avait revu ce tableau en imagination. Elle y avait rêvé, avait bâti là-dessus des contes merveilleux. Depuis qu'elle savait Dougual de Penanscoët à Kermazenc, elle songeait parfois : « Je voudrais le revoir... mais pas dans un décor ordinaire. Et la belle Hindoue, est-elle là ?... Sans doute est-ce sa femme. Oh ! si j'osais, comme autrefois, j'irais un soir dans le parc et peut-être aurais-je la chance de les apercevoir encore. »

Car Gwen, si réfléchie, si sérieuse sur certains points, avait gardé son imagination ardente, son goût de l'aventure. Et celui-ci était plutôt cultivé par M<sup>lle</sup> Herminie qui, elle aussi, sous ce rapport, était bien une Dourzen.

La songerie de la jeune fille fut tout à coup troublée par un bruit de pas sur le sable de la grève. Elle pensa : « Quel ennui ! Quelqu'un vient. » Et elle se pencha pour regarder quels étaient ces importuns.

Elle vit deux cavaliers, dont l'un avançait à quelques pas devant l'autre et montait un admirable cheval blanc. Gwen reconnut d'un

coup d'œil celui-là. C'était Douglas de Penanscoët.

À mesure qu'il approchait, elle distinguait mieux son visage légèrement bronzé, ferme et viril en dépit de sa finesse, et les yeux foncés, fiers et songeurs. Son compagnon, plus jeune de quelques années, était un mince garçon au teint brun clair, aux cheveux noirs et soyeux, coupés ras. Mais le regard de Gwen ne fit qu'effleurer celui-là, pour se reporter avec un palpitant intérêt sur Dougal de Penanscoët.

Le jeune châtelain avait arrêté son cheval. Il regardait vers la mer et Gwen ne voyait plus maintenant sa physionomie. Sa voix s'éleva, ferme, harmonieuse.

– Nous repartirons bientôt pour l'Asie, Willy. J'ai assez de l'Europe pour le moment.

Il avait parlé sans tourner la tête vers l'autre cavalier. Celui-ci fit avancer son cheval, en répondant quelques mots que Gwen ne comprit pas. Dougal eut un rire bref en ripostant :

– Mais oui, j'attendrai que la fête costumée ait

eu lieu. Quoique, à vrai dire, ces réunions mondaines ne m'intéressent plus guère. Peu d'hommes s'élèvent au-dessus de l'insignifiance. Quant aux femmes... eh bien ! aucune n'a encore réussi à m'inspirer autre chose qu'un caprice de quelques jours ou de quelques mois.

– C'est que vous les considérez comme des créatures très inférieures, dit Willy.

– En demi-Asiatique que je suis... Oui, c'est cela... Je crois que la grève est encore libre à cette heure, jusqu'à Kermazenc, car la mer commence de monter seulement. Continuons.

Gwen, entre les roches sur lesquelles retombaient de longues traînes de feuillages, suivit des yeux les cavaliers. Tous deux montaient remarquablement bien. Willy, dans sa tenue, dans sa physionomie, avait quelque chose de l'élégance de race qui distinguait l'héritier de Penanscoët. Mais il ne possédait pas ce charme dominateur qui frappait dès le premier abord chez Dougual.

Quand ils eurent disparu, Gwen resta un long moment immobile, ses yeux chargés de rêves

attachés sur les yachts que balançait la houle ensoleillée. Puis, d'un geste presque machinal, elle commença de dessiner... Mais ce qu'elle reproduisait là n'avait aucun rapport avec le spectacle qui se trouvait sous son regard. C'était un petit temple brahmanique, au bord d'un lac, et, dans ce temple, un nonchalant jeune homme sur un divan oriental, une jeune et belle Hindoue assise sur des coussins et jouant d'un instrument de son pays, puis, un peu plus loin, surgissant de l'ombre, le mince visage de Willy, ses yeux clairs dont Gwen avait remarqué la dureté, aujourd'hui comme autrefois, car ce jeune homme était bien le même que l'adolescent présent dans le petit temple, quand une fillette curieuse, pendant une nuit de lune, avait, derrière un bosquet de myrtes, contemplé avec émerveillement le Prince charmant et la belle princesse de l'Inde sur lesquels les lampes d'or répandaient leur douce et mystérieuse lumière.

Oui, voilà ce qui apparaissait peu à peu sous les doigts de Gwen. Et, quand ce fut fini, elle considéra l'aquarelle avec un mélange de surprise et de vive émotion.



« Il me semble que je n'ai rien fait d'aussi bien ! pensa-t-elle. Je vais voir si M<sup>lle</sup> Herminie sera de mon avis. »

Elle avait, un jour, conté à sa protectrice cette escapade nocturne et décrit sa vision féerique de telle façon que M<sup>lle</sup> Herminie avait dit en riant :

– Quelle richesse d'imagination et quel jeune cerveau romanesque ! Mais cela me plaît de te voir ainsi, enfant. Cela me plaît beaucoup.

Ce soir-là, quand la jeune fille se rendit chez M<sup>lle</sup> Dourzen, elle emporta donc l'aquarelle et, sans mot dire, la mit sur la table, devant la vieille demoiselle assise près de la fenêtre ouverte. Puis elle prit place un peu plus loin, dans un petit fauteuil bas qu'elle aimait.

– Qu'est-ce que cela ? Une aquarelle... Ah ! ta vision d'autrefois... Très bien, très bien... Oui, vraiment, tout à fait réussi. Quand as-tu fait cela ?

– Cet après-midi, je venais de voir M. Dougual de Penanscoët sur la grève. Alors, ceci est venu sous mes doigts...

M<sup>lle</sup> Herminie considéra de nouveau

L'aquarelle, sourit un peu sarcastiquement et murmura :

– En effet... en effet...

Puis elle se tourna vers Gwen :

– Raconte-moi cela, Gwen.

Quand la jeune fille eut terminé son court récit, M<sup>lle</sup> Herminie eut un petit rire sec.

– Voilà une déception pour Blanche Dourzen et ses filles ! Elles ne verront pas ce fameux jeune rajah chez les Parnacé... Rose avait, naturellement, mis sa plus élégante toilette ?

– Une robe que j'ai finie hier.

– Et pour laquelle tu as reçu les remerciements habituels ?

Un pli d'amertume un peu dédaigneuse souleva la lèvre de Gwen.

– Naturellement... Mais peu importe ! Je me cuirasse autant que possible contre les mauvais procédés, en attendant la liberté. Grâce à vous, je pourrai alors gagner mon existence de façon digne et suffisante.

– Oui, oui, ce fut là mon but... Et puis, tu te marieras sans doute.

Gwen eut un geste qui signifiait : « À cela, je ne pense guère ! »

Entre ses paupières mi-fermées, M<sup>lle</sup> Herminie la considérait, depuis les fins petits pieds cambrés chaussés de souliers de toile grise soigneusement raccommodés, jusqu'à cette admirable chevelure aux tons d'or si chaud que Gwen coiffait de façon simple et seyante, sans aucune prétention. La jeune physionomie pensive prenait une expression ardente que M<sup>lle</sup> Dourzen y avait vue plus d'une fois. Sa voix un peu basse et frémissante s'éleva, disant :

– Agir... agir, avoir un but dans la vie, donner du dévouement, de l'affection, voilà mon rêve, mon désir !

– Et connaître un peu de bonheur, n'est-ce pas, enfant ? Et être aimée ?

Les soyeux cils bruns battirent un instant sur les yeux, ardents et mystérieux comme l'océan sous la lumière.

– Oui, je voudrais qu'on m'aime un peu, murmura Gwen.

M<sup>lle</sup> Herminie eut un sourire amusé. Elle savait bien que, jusqu'ici, rien n'avait troublé le cœur de sa protégée. Seule, sa vive imagination s'était donnée carrière, en de fantastiques rêveries qu'elle-même encourageait, par goût personnel pour tout ce qui était hors du commun, tout ce qui avait couleur romanesque ou apparence d'aventure.

– Allons, Gwen, joue-moi un peu de Bach.

Gwen se leva et alla s'asseoir devant le vieux piano à queue. Tandis qu'elle jouait, M<sup>lle</sup> Herminie continuait de la regarder, tout en caressant le chat siamois qui venait de sauter sur ses genoux. Et dans les yeux clairs de la vieille demoiselle s'allumait une lueur de contentement sarcastique.

Macha, la femme de chambre, entra, apportant le plateau du thé. Quand elle l'eut posé sur une petite table, elle resta immobile, écoutant la musicienne avec un plaisir qui se reflétait sur son visage placide.

– Tu joues admirablement cette fugue, mon enfant, dit M<sup>lle</sup> Herminie quand la jeune fille quitta la piano. Vraiment, j’ai là une élève qui me fait grand honneur... N’est-il pas vrai, Macha ?

– Oh ! M<sup>lle</sup> Gwen réussit en tout ! répondit la Russe avec une conviction admirative.

Gwen eut un de ces sourires qu’on ne lui connaissait pas chez son tuteur et qui était une des séductions de cette physionomie aux expressions si changeantes.

– Je le voudrais bien, Macha ! Ce serait très agréable !

– Mais cela ferait mourir de rage M<sup>me</sup> Blanche Dourzen, dit ironiquement M<sup>lle</sup> Herminie. Voilà qui serait trop dommage ! Sers-nous le thé, Gwen. Macha t’a fabriqué un de ces gâteaux que tu aimes.

De nouveau, le doux sourire charmeur parut sur les lèvres de la jeune fille pour remercier la bonne créature de son attention.

Macha était la fille de petits commerçants, échappée de la Russie bolcheviste et que M<sup>lle</sup>

Herminie avait prise à son service quinze ans auparavant. Depuis lors, elle ne l'avait plus quittée, s'attachant jusqu'au plus complet dévouement à cette maîtresse égoïste, assez fantasque, mais qui l'appréciait et la traitait un peu en confidente. Macha s'était prise d'affection pour la petite orpheline recueillie à Coatbez et avait pour elle des attentions auxquelles n'aurait jamais songé M<sup>lle</sup> Dourzen.

Quand le thé fut servi, Gwen s'assit pour faire une lecture à haute voix, dans un volume qui venait d'arriver aujourd'hui même. C'était un ouvrage sur les contrées asiatiques. L'auteur parlait d'un mouvement mystérieux qui, depuis une dizaine d'années, semblait se produire parmi les peuples de ces pays, battant en brèche l'influence européenne, la faisant reculer lentement, mais sûrement. Jusqu'alors, on n'en avait pu connaître la source ni les moyens d'action. Les uns parlaient d'une puissante société secrète, les autres d'un homme doué d'un pouvoir prodigieux qui serait le conquérant et le maître d'un immense empire asiatique. Mais, en réalité, l'énigme restait à peu près complète, bien

que certains faits, depuis quelque temps surtout, eussent inquiété les pays pourvus de colonies dans ces contrées et incité leurs gouvernements à s'en préoccuper.

– C'est très intéressant, dit M<sup>lle</sup> Herminie, quand Gwen eut terminé le second chapitre. J'avais déjà lu dans mon journal un article à ce sujet, et c'est pourquoi j'ai fait venir ce livre. Vers la fin, j'ai vu qu'il y avait une fort curieuse étude sur Bornéo, Java et les îles de la Malaisie. Tu me liras cela demain.

– Bornéo, c'est là que le comte de Penanscoët est rajah, n'est-ce pas ?

– Oui. Il a associé son fils à sa souveraineté, paraît-il. Là-bas, on a découvert des mines fabuleuses ; dans les forêts se trouvent les essences les plus rares. Aussi la fortune de ces Penanscoët est-elle incalculable. Singuliers gens ! Et mystérieux, vraiment ! Ils mènent pendant plusieurs mois l'existence la plus mondaine à Londres, à Paris ou ailleurs, puis ils disparaissent pendant d'autres mois. Sans doute, alors, vont-ils exercer leur souveraineté là-bas,

dans ce Pavala où ils ne reçoivent pas d'Européens, où, assure-t-on, ils mènent l'existence de petits despotes asiatiques. On dirait, d'autres que ceux-là, qu'ils sont des aventuriers. Mais le mot s'applique mal à Ivor de Penanscoët, qui a gardé son air grand seigneur – et encore moins à son fils, pour si peu que je le connaisse.

– Vous n'êtes jamais allée chez eux, n'est-ce pas, mademoiselle ?

– Non, ma petite. Ils n'ont jamais pensé à moi, et ce n'est pas cette bonne Blanche qui m'aurait rappelée à leur souvenir.

Un petit rire moqueur ponctua la phrase.

– ... Mais je ne me souciais guère d'entrer en relation avec de si grands personnages, qui auraient considéré avec dédain cette cousine pauvre et pas belle. M<sup>me</sup> Blanche en a jugé autrement, pour son propre compte. Elle se figure peut-être que Dougual de Penanscoët va tomber amoureux de sa Rose, sa blonde et fade Rose !

Un rire secoua M<sup>lle</sup> Herminie à cette idée.



– ... Oui, oui, elle est bien capable d'ambitions de ce genre ! Aussi doivent-elles être dans tous leurs états, ces dames, au sujet de la fête costumée ? N'est-il point spécifié que l'on doit choisir parmi les costumes asiatiques ?

– En effet. Rose sera en Hindoue.

– Hum ! Elle ne paraîtra pas à son avantage !  
Et l'autre ?

– En Chinoise. M<sup>me</sup> Dourzen revêtira le kimono japonais.

M<sup>lle</sup> Herminie rit de nouveau.

– Ah ! ce sera amusant de la voir ! Quelles mines, quels airs, va-t-elle prendre ? Rien que pour la contempler, j'ai envie de me travestir aussi, ce jour-là, et de me glisser parmi les invités de Kermazenc !

– Vous le pourriez sans inconvénient, puisque tous doivent avoir un masque, lequel devra être enlevé seulement dans la seconde partie de la soirée.

– Non, malgré tout, j'aime mieux rester tranquillement ici. Ces escapades ne sont plus de

mon âge.

Gwen, d'un geste machinal, tourna quelques pages du livre. M<sup>lle</sup> Herminie considérait son visage pensif, sa bouche un peu crispée. Elle dit, après un moment de silence :

– Tu aimerais cette fête, toi, Gwen. Dans le cadre de Kermazenc, elle sera probablement féerique.

Les beaux yeux assombris se tournèrent vers la vieille demoiselle, tandis que Gwen ripostait, avec un rire léger nuancé d'amertume :

– Ce ne serait pas la place d'une paria comme moi, mademoiselle !

– Une paria ! Tu ne le serais pas pour tous, va, ma belle enfant, et je parie que la séduisante Rose Dourzen n'existerait pas près de toi, si tu paraissais devant Dougual de Penanscoët !

Un peu de rougeur monta aux joues de Gwen. Ses cils frémirent un instant sur les yeux éclairés par une soudaine émotion.

– Vous plaisantez, mademoiselle ! murmura-t-elle.

M<sup>lle</sup> Herminie eut un hochement de tête, un petit sourire amusé. Puis elle parla d'autre chose. Mais elle semblait distraite et Gwen l'était aussi. Peu après, la jeune fille prit congé. Macha l'accompagna dans la cour et revint au salon où sa maîtresse, la mine songeuse, caressait le chat toujours étendu sur ses genoux.

– Seigneur ! mademoiselle, elle devient chaque jour plus belle ! s'écria la femme de chambre en joignant les mains.

M<sup>lle</sup> Herminie approuva de la tête.

– ... Quelle physionomie séduisante ! Et des yeux comme je n'en ai jamais vu !

Le rire sardonique de M<sup>lle</sup> Dourzen se fit entendre.

– C'est bien pour cela que M<sup>me</sup> Blanche et ses filles l'ont en exécration ! Si elles savaient, de plus, combien Gwen, au point de vue intellectuel, leur est infiniment supérieure... Ah ! ma bonne Macha, elles en deviendraient folles !

Cette idée paraissait beaucoup réjouir M<sup>lle</sup> Herminie. Une malice narquoise luisait dans ses

yeux et s'accentua encore tandis qu'un instant après elle murmurait :

– Tiens, tiens !... Mais pourquoi pas ? Oui, ce serait bien amusant !

Macha la regardait, non sans quelque anxiété. La vieille demoiselle dit avec une gaieté railleuse :

– Vous vous demandez à quoi je pense ? Je vous l'apprendrai un de ces jours. Mais il faut auparavant que j'y réfléchisse... Et demain, vous viendrez avec moi dans le grenier pour m'aider à chercher quelque chose dans les malles de mon arrière-grand-mère.

### III

Ah ! certes, la fête de Kermazenc mettait fort à l'envers les cervelles des demoiselles Dourzen ! La semaine qui précéda ce bienheureux jour fut infernale pour Gwen, sur laquelle s'exerçaient les nerfs agités de la mère et des filles. Puis il y eut l'essayage des costumes arrivés de Paris. Celui de M<sup>me</sup> Dourzen ne lui plaisant pas tel quel, il fallut que Gwen y apportât quelque modification, dont l'aimable dame, à son habitude, ne se montra pas satisfaite, du moins en apparence. Puis, au soir de la fête, ce fut elle encore qui dut habiller ces demoiselles, de plus en plus agitées, elle qui plaça les longues épingles dans les coques de cheveux de Laurette, la Japonaise, et un fil de fausses perles dans la chevelure blonde de Rose, sous le voile blanc dont s'enveloppait la pseudo-Hindoue. Tout cela n'alla pas sans remarques acerbes, observations désagréables, plus encore qu'à l'ordinaire. Aussi Gwen, presque à bout de

patience, eut-elle un soupir de soulagement quand, enfin, père, mère et filles quittèrent Coatbez.

M<sup>lle</sup> Herminie lui avait dit la veille :

– Viens dès qu'ils seront partis... Tu te détendras les nerfs chez moi.

Quand elle eut réparé le désordre que laissaient après elles Rose et Laurette, Gwen se rendit chez sa protectrice. M<sup>lle</sup> Herminie n'était pas dans le salon. Macha, qui avait vu venir la jeune fille, lui dit :

– Mademoiselle vous attend dans sa chambre, mademoiselle Gwen.

Cette chambre se trouvait au premier étage. Elle était, comme le salon, ornée de quelques beaux meubles anciens et d'objets rapportés de ses voyages par M<sup>lle</sup> Dourzen. Gwen trouva la vieille demoiselle occupée à chercher quelque chose dans le tiroir d'un secrétaire.

– Ah ! te voilà, enfant ! Eh bien ! elles sont parties... pour la conquête du rajah de Pavala ?

– Oui, heureusement ! Un peu plus, je crois

qu'elles m'auraient rendue folle... ou enragée.

Le rire aigu de M<sup>lle</sup> Herminie se fit entendre.

– Ma pauvre Gwen ! Et elles devaient, ces belles demoiselles, avoir tout à fait l'air d'une Hindoue et d'une Chinoise de théâtre ?

– Je ne peux me rendre compte, puisque je n'en ai jamais vu de vraies ni de fausses.

– Cela se sent quand même lorsqu'on a ta finesse et ton goût. Je suis bien certaine qu'elles ne peuvent faire un instant illusion, quel que soit leur maquillage.

– Je ne le crois pas non plus.

M<sup>lle</sup> Herminie enveloppa d'un coup d'œil rapide la physionomie un peu fatiguée de la jeune fille.

– Cela ne t'a pas fait envie, de les voir partir ainsi, parées, joyeuses, pour cette soirée ?

Gwen eut une hésitation, puis sourit un peu mélancoliquement.

– Oui, pour parler en toute sincérité, j'ai eu un instant comme un peu d'envie... J'aurais aimé

voir cette fête dans le cadre de ce vieux et pittoresque Kermazenc... apercevoir la belle comtesse dans son costume hindou, et les rajahs... Vous savez, mademoiselle, quel attrait les choses d'Orient ont toujours exercé sur moi ?

– Oui, oui. Tu n'es pas une Dourzen pour rien. Viens que je te montre quelque chose.

M<sup>lle</sup> Herminie ouvrit une porte et entra dans la pièce voisine, aménagée en cabinet de toilette. Gwen qui la suivait vit sur un vieux divan de Perse à fleurs un flot de gaze et de blanches mousselines, un corselet de velours vert, une sorte d'écharpe de soie rose très pâle qui semblait poudrée d'or.

– Qu'est-ce que cela ?... demanda la jeune fille.

– Mon arrière-grand-mère, Marie-Rose Dourzen, une aïeule aussi pour toi, était fille d'un Français et d'une Hindoue. Elle naquit dans l'Inde et s'y maria vers l'âge de quinze ans à Tugdual Dourzen, qui l'emmena en France. Dans ses bagages, elle emportait ce costume, qu'elle conserva toujours et dont elle aimait se revêtir



parfois. C'était une fort jolie personne, paraît-il. Or, j'ai trouvé tout ceci dans un des meubles que me légua mon grand-père, son fils.

Gwen s'approcha et prit entre ses doigts la mousseline lamée d'or.

– Qu'elle est fine et jolie !

– N'est-ce pas ?... Les voiles de Rose ne pourraient soutenir la comparaison, j'imagine ?

Gwen se mit à rire.

– Oh ! certes non ! Ce n'est que de la pacotille.

– Tandis que tu vois là de la vraie mousseline de Bénarès... Et ce sari ?

M<sup>lle</sup> Herminie prenait entre ses mains l'écharpe rose.

– ... Ce poudroient d'or n'est-il pas charmant ? Puis regarde encore ceci.

Elle se baissait et prenait à terre deux petites mules roses, également semées de minuscules points d'or.

– ... Ton aïeule avait des pieds de Cendrillon...

comme toi. Et voici des anneaux pour les bras et les chevilles... Il manque seulement les autres bijoux dont se parait Marie-Rose Dourzen. Son fils dut les vendre dans un moment difficile.

Les doigts de Gwen caressaient la soie de l'écharpe. Un sourire pensif venait aux lèvres de la jeune fille, qui regardait rêveusement les blancheurs vaporeuses de ces gazes tissées dans la lointaine Bénarès, sur les rives du fleuve sacré de l'Hindoustan. Bénarès, la ville sainte du brahmanisme, que lui avait décrite M<sup>lle</sup> Dourzen en parlant de l'Inde autrefois visitée par elle.

– Essaye cela, Gwen. Je voudrais te voir dans ce costume, dit M<sup>lle</sup> Herminie.

Gwen eut de nouveau son rire frais, si jeune et si franc.

– Je ne demande pas mieux, mademoiselle. Je suis curieuse de voir quelle tête j'aurai là-dessous.

En peu de temps, aidée par M<sup>lle</sup> Dourzen, elle eut quitté sa vieille robe, ses chaussures très usagées, ses bas patiemment raccommodés, pour

revêtir la jupe de gaze blanche, le corselet vert, le sari moucheté d'or. Macha, appelée par sa maîtresse, coiffa en couronne l'admirable chevelure que cachèrent les voiles blancs disposés avec habileté par la femme de chambre, sous la direction de M<sup>lle</sup> Herminie. Les petites mules roses chaussèrent à merveille des pieds délicats, les cercles d'or semblaient faits pour les chevilles fines, pour les bras qui eussent ravi un sculpteur, comme le modelé parfait des épaules à demi découvertes.

– Ah ! ah ! tu n'es pas quelconque, toi ! dit entre ses dents M<sup>lle</sup> Herminie, dont le regard luisait de contentement.

Il y avait, dans le cabinet de toilette, une grande glace appliquée contre le mur. Gwen pouvait s'y voir des pieds à la tête. Et elle ne se reconnaissait pas... Non, vraiment, ce n'était pas elle, cette femme si belle, cette éblouissante vision. Ou bien...

Ou bien, elle s'ignorait jusqu'alors. Tout d'un coup s'imposait à elle la révélation de sa beauté, qui en ces derniers mois était peu à peu sortie des

indécises promesses de l'adolescence. Une émotion violente, un peu d'effroi gonflèrent son cœur. Elle murmura :

– C'est moi ? C'est moi ?

– Eh ! oui, mon enfant ! D'un coup de baguette, je t'ai transformée, ma petite Cendrillon, en bonne fée que je suis. Maintenant, tu es prête pour aller au bal du Prince charmant.

Gwen tourna vers la vieille demoiselle ses yeux dont la chaude lumière parut tout à coup s'assombrir.

– Il ne me manque qu'une chose : y être invitée, dit-elle avec un sourire mélancolique.

– L'invitation portait : Monsieur, Madame et Mesdemoiselles Dourzen. Tu es une demoiselle Dourzen, et tout autant la cousine des Penanscoët que Rose et Laurette. Donc, tu as le droit de te trouver là.

– Vous plaisantez, mademoiselle ?

– Non pas, non pas ! Cela te fera plaisir de voir cette fête et je veux que tu y ailles. On ne te reconnaîtra pas, puisque tous les invités sont

masqués. Tu le seras aussi, tiens...

M<sup>lle</sup> Herminie alla prendre sur une table un loup de velours noir.

– ... Tu mettras cela. On doit se démasquer vers deux heures du matin, pour le souper, à un signal que donnera la comtesse de Penanscoët. Il faudra que tu t'arranges pour partir avant...

Gwen la considérait avec stupéfaction.

– Mais, mademoiselle, à quoi songez-vous ? Moi, aller seule à cette fête ? C'est impossible !

– Tu n'as pas besoin de te mêler aux invités. Naturellement, tu passeras par le parc. Et, arrivée près du lieu de la fête, tu chercheras un endroit d'où tu pourras voir le tableau certainement intéressant de cette soirée.

– Mais si j'étais découverte ?

– Cela aurait peu d'importance, puisque tu serais masquée. Si l'on te parle, réponds évasivement. Tu as assez d'esprit et d'à-propos pour te tirer d'embarras.

– Non, non, ce n'est pas possible !... Ce n'est pas possible !

– Comme tu voudras, ma fille. Je pensais que cela t’amuserait de risquer cette petite escapade au nez des dames Douzen et d’avoir le coup d’œil de cette fête. C’était une occasion unique, à cause du masque obligatoire. De cette façon, tu ne pouvais être reconnue. Mais n’en parlons plus, puisque cela ne te plaît pas.

Gwen, le front un peu penché, serrait les lèvres avec quelque nervosité. M<sup>lle</sup> Herminie la considérait du coin de l’œil, en souriant avec une malice narquoise.

– Garde encore un peu ce costume. Il te va si bien ! Ah ! tu n’as pas l’air d’une Hindoue de carnaval, toi !

Le front penché se redressa un peu, les beaux yeux ardents et perplexes contemplèrent l’admirable vision que reflétait la glace.

– Vraiment, mademoiselle, croyez-vous que... que ce ne serait pas une folie... ? une imprudence ?

– Pas le moins du monde. J’ai assisté dans ma jeunesse à une de ces fêtes masquées. On

cherchait à mettre des noms sur l'un ou l'autre des invités, mais on se trompait toujours. D'ailleurs, si tu crains de te mêler aux hôtes de Penanscoët, il doit bien y avoir, dans les jardins, des endroits où tu pourrais te dissimuler, pour voir sans être vue ?

– Oh ! certainement !... Mais vraiment, je n'oserais...

– Si, si, il faut oser, Gwen ! Cela t'amusera beaucoup, tu verras ! Vraiment, toi qui n'as jamais de distractions, tu peux bien prendre celle-là, très innocente !

La tentation était trop forte pour la jeune âme lasse de son existence à Coatbez et, grisée, ce soir, par la soudaine révélation d'une Gwen qu'elle ignorait. Puis, vraiment, son inexpérience ne voyait là rien de répréhensible, rien de dangereux. Pourvu que nul ne pût la reconnaître, que risquait-elle, comme le disait M<sup>lle</sup> Herminie ? D'ailleurs, elle resterait peu de temps, juste ce qu'il fallait pour avoir le coup d'œil des jardins et tâcher d'apercevoir M<sup>me</sup> de Penanscoët, les deux rajahs, peut-être quelques autres personnages de

leur suite, Hindous, Chinois ou Malais.

Le goût de l'aventure, en cet instant, se réveillait avec violence chez Gwen. Il emportait toutes les considérations... et, une demi-heure plus tard, la jeune fille quittait le logis de M<sup>lle</sup> Herminie pour gagner, par le jardin de Coatbez, le parc de Kermazenc. Elle y était retournée bien souvent, en ces huit années où les Penanscoët n'étaient pas revenus en Bretagne. Aussi le connaissait-elle maintenant en toutes ses parties, en ses plus mystérieuses retraites.

Ce soir, Macha l'accompagnait pour lui faire un passage plus large entre les arbustes qui formaient une relative clôture. Au moment où Gwen allait s'y engager, la femme de chambre posa sur son bras une main hésitante.

– Soyez prudente, mademoiselle... Ne vous montrez pas, cela vaut mieux... Et revenez le plus tôt possible.

Gwen regarda avec surprise la physionomie inquiète, embarrassée qu'éclairait une blafarde clarté de lune.



– Quoi donc, Macha ? Pensez-vous qu’il y ait quelque chose à craindre ?

– Si vous êtes prudente, non... Et puis, du moment où Mademoiselle vous engage à y aller... Mais faites attention...

Là-dessus, Macha écarta les branches pour que la jeune fille pût passer de l’autre côté sans accrocher ses voiles.

– Tant pis ! C’est décidé maintenant, murmura Gwen avec un léger mouvement d’épaules.

Quand Macha rentra dans le salon, elle vit sa maîtresse qui l’attendait, debout, avec une mine de vive jubilation.

– Oh ! Macha, combien je voudrais que M<sup>me</sup> Blanche sache cela et la voie telle qu’elle est ce soir ! Mais impossible, car elle lui ferait ensuite une vie infernale.

Macha secoua la tête.

– Bien sûr, mademoiselle !... Mais, tout de même... vous ne croyez pas que c’est dangereux pour elle de s’en aller comme cela, seule... et si belle... ?

– Mais non, mais non ! Elle est prudente, énergique, puis elle sera là parmi des gens civilisés.

– Ce n'est pas une raison...

– Évidemment ! Mais il faut qu'elle sorte un peu d'une existence aussi annihilante, cette enfant. Son imagination si vive a besoin d'un aliment. Elle va peut-être revoir ce soir ce Dougual de Penanscoët qui paraît avoir fait une assez profonde impression sur elle, les deux fois où elle l'a aperçu... Et, dites, Macha, n'est-ce pas amusant, ce conte de Cendrillon vécu ? Ne le serait-ce pas surtout, s'il y avait au bout un Prince charmant ?

Macha regarda sa maîtresse avec un mélange d'effarement et de reproche.

– Oh ! mademoiselle, c'est vous qui avez une imagination !... et qui êtes imprudente !

M<sup>lle</sup> Herminie fronça les sourcils. Très orgueilleuse, elle ne pouvait supporter le blâme, surtout de la part d'une femme de chambre.

– Il est vrai que je ne suis pas une poule

mouillée et qu'à mon avis il ne faut pas regarder à courir des risques, dans la vie. Gwen surtout, qui est une créature d'exception. Elle a une âme honnête et ferme...

– Mais elle connaît peu de chose de la vie, dit timidement Macha.

M<sup>lle</sup> Herminie leva les épaules.

– Elle l'apprendra par l'expérience... Et, je le répète, elle commence à étouffer, ici, sous l'insupportable domination de M<sup>me</sup> Dourzen. À cette nature ardente, il faut quelques dérivatifs. Elle en trouvera un ce soir dans cette petite escapade qui lui rappellera ses chers contes de fées.

Macha ne répliqua rien. Elle craignait M<sup>lle</sup> Herminie et s'abstenait généralement de la contredire. Mais aujourd'hui, en son for intérieur, elle la blâmait beaucoup d'avoir, par esprit romanesque et satisfaction de jouer un tour à Blanche Dourzen, lancé dans une telle aventure la jeune fille inexpérimentée dont elle s'était faite la protectrice.

## IV

Ce soir-là, quand Dougual de Penanscoët eut revêtu son costume de rajah, il entra dans un salon décoré de tapisseries de Beauvais et de meubles du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui faisait partie de son appartement particulier. Willy, qui fumait, assis sur un coussin posé à terre, se leva à son entrée. Dougual s'assit dans un fauteuil aux dorures patinées, tandis que l'autre jeune homme allait prendre, sur une table, une boîte d'ivoire curieusement travaillée qu'il lui présenta.

Le vicomte y choisit une cigarette et, tout en l'allumant, fit observer avec un accent d'ennui dédaigneux :

– Je ne descendrai pas avant minuit. Ce sera bien assez tôt, puisque mon père et ma mère sont là pour recevoir leurs hôtes.

– Bien assez tôt, certainement, dit Willy comme un écho.

Il alla reprendre place sur le coussin. Le turban blanc dont il était coiffé – il portait ce soir un costume hindou – faisait paraître plus brun son maigre visage. Les yeux conservaient cet éclat dur qui avait frappé Gwen dans les deux occasions où elle avait aperçu le compagnon du vicomte de Penanscoët.

Un coup léger fut frappé à la porte. Appadjy, le brahmane ami d'Ivor de Penanscoët, entra d'un pas feutré.

– Ah ! te voilà, dit Dougual. Tu viens d'arriver ?

– Il y a une heure. L'avion a eu deux petites pannes.

– Tu n'as pas encore vu mon père ?

– Non, il est trop occupé ce soir. Les invités commencent d'arriver, m'a dit Tung-Min.

Dougual eut un mouvement d'épaules qui témoignait de son indifférence.

– Je ne sais... Cette fête m'ennuie. Je disais l'autre jour à Willy que j'allais bientôt regagner l'Asie.

« Tu vas me tenir compagnie, jusqu'au moment où je descendrai. Je ne suis pas pressé d'aller rejoindre mon père parmi ces Chinois, ces Japonais, ces Hindous de carnaval.

– Tu y trouveras peut-être une jolie femme qui te plaira, dit Appadjy dont les minces lèvres pâles ébauchèrent un sourire.

Dougal eut un geste d'insouciance.

– Peut-être... Willy, dis à Wou de nous servir le thé.

Minuit sonnait quand le vicomte de Penanscoët quitta son appartement. Dans l'un des grands salons, les bayadères dansaient. Des bayadères authentiques, qu'entretenait, tout comme un souvenir de l'Inde, Ivor de Penanscoët. Et avant elles, les hôtes de Kermazenc avaient eu le plaisir d'applaudir de prestigieuses petites danseuses javanaises, arrivées quelques jours auparavant de Pavala sur un des yachts du rajah.

L'entrée de Dougal fit une énorme sensation, d'autant plus qu'on l'avait à peine entrevu depuis

son arrivée à Kermazenc. Par les trous des masques dont, obligatoirement, chacun avait dû couvrir son visage, des yeux chargés d'avidité s'attachaient sur lui. Le comte s'avança vers son fils et dit à mi-voix :

– Je croyais que tu ne viendrais pas !

– Puisque vous le désiriez, mon père, je ne voulais pas vous décevoir, répondit Dougual sur le même ton.

Saluant avec une courtoisie froide les hôtes de Kermazenc, il s'assit, après avoir fait signe aux bayadères, qui s'étaient arrêtées à sa vue, de continuer leur danse.

Willy l'avait suivi. Il se tint debout derrière lui, en promenant sur l'assistance masquée son regard où la curiosité se mêlait d'ironie. Non loin de lui, une grande femme maigre, en kimono japonais assez voyant, ne quittait pas des yeux Dougual de Penanscoët, qui semblait l'intéresser beaucoup plus que les bayadères.

Quand celles-ci eurent terminé et que les invités se levèrent au milieu d'un brouhaha de

chaises remuées et d'exclamations admiratives, cette femme s'avança vers le vicomte et dit avec une douceur mielleuse :

– Je suis ravie de vous rencontrer enfin, monsieur de Penanscoët ! Tout à fait ravie ! Votre cousin Hervé a eu ce plaisir, dernièrement ; mais moi, sa femme, et mes chères filles en avons été privées...

Elle se détournait un peu, en désignant une Hindoue et une Chinoise qui se rapprochaient avec empressement.

– Ah ! vous êtes madame Hervé Dourzen ? Vous êtes pressée de déposer votre incognito, madame !

Il y avait, dans l'accent du jeune rajah, une telle froideur ironique et sur sa physionomie tant de hauteur, que M<sup>me</sup> Dourzen, en dépit de son aplomb, se trouva complètement glacée, désarmée. Sans même jeter un regard sur les jeunes filles, Dougual ajouta sur le même ton :

– Maintenant que vous avez détruit le mystère, où est l'intérêt ? Mais je vous souhaite de vous



amuser beaucoup quand même, à cette fête.

Et, après un bref salut, il s'éloigna pour aller rejoindre son père, qui conversait avec un groupe de masques aux riches costumes.

– Que t'a-t-il dit, maman ? demanda tout bas Laurette à sa mère.

M<sup>me</sup> Dourzen balbutia :

– Il... il n'est pas aimable... pas aimable du tout. C'est un orgueilleux... un grand orgueilleux...

– Dame, il a le droit de l'être ! Il n'est pas le premier venu, bien loin de là !... Quelle allure, dans ce costume !

– Ah ! si j'avais seulement la moitié des admirables bijoux qu'il porte sur lui ! soupira Rose.

La fête, maintenant, continuait dans les jardins. Ceux-ci étaient éclairés en certaines parties de façon féerique ; d'autres restaient dans une discrète pénombre, argentée par les reflets de la lune qui se dégageait des nuages dont elle était quelque peu voilée au début de la soirée. Dans

des bosquets, sous des charmilles épaisses, des orchestres de musiciens hindous, javanais, se faisaient entendre. Il y avait grand rassemblement – à distance respectable – autour d’un charmeur de serpents, un indigène du Bengale, sec et brun, dont la petite flûte susurrant des airs tour à tour plaintifs et vifs. Sur un théâtre dressé non loin de l’orangerie jouaient des mimes japonais. Et, pour accentuer la couleur locale, on entendait de temps à autre le rugissement du tigre qu’Ivor de Penanscoët emmenait dans tous ses séjours, et dont on logeait la cage dans les ruines de l’ancien château fort.

Dougal se promenait au milieu de ses invités, adressant quelques mots à l’un ou à l’autre, avec cette froideur courtoise qui semblait lui être habituelle et tenait à distance les plus audacieux – ou audacieuses. Quand il passait dans les parties éclairées, la lumière faisait jaillir de fulgurants éclairs des bijoux qui ornaient sa veste de brocart jaune et argent, des cordons de merveilleux rubis dont s’entourait son turban, fait d’une soie blanche idéalement légère. Les femmes le suivaient de regards ardents ; mais, jusqu’ici, il

n'en distinguait aucune. Peut-être attendait-il l'heure où les masques tomberaient, pour choisir celle qui aurait l'honneur d'être conduite par lui au souper, servi à deux heures dans l'orangerie.

Quand il eut ainsi parcouru les groupes formés par les invités, Dougual jugea sans doute que pour le moment son devoir de maître de maison était accompli, car, appelant d'un geste Willy qui le suivait à quelque distance, il lui dit :

– Si mon père me demande, je suis dans le kiosque de marbre.

À quelques pas des parties éclairées, une allée restait obscure. Les rayons de la lune ne parvenaient même pas à percer la voûte épaisse des feuillages. Entre deux charmilles s'élevait un petit escalier de marbre qui conduisait à un charmant kiosque chinois, qu'un ancêtre de Dougual avait fait construire au retour d'un voyage dans le Céleste Empire. Ce kiosque se trouvait élevé de telle sorte que, par une perspective ménagée entre les arbres, il était possible d'apercevoir la plus grande partie des jardins.

Dougal s'engagea dans l'escalier, dont les premiers degrés se trouvaient dans l'obscurité. Mais la lueur de la lune éclairait les autres et l'intérieur du petit kiosque dont les stores de soie étaient relevés. Dans cette pâle clarté, Dougal vit se tourner vers lui une femme enveloppée de voiles blancs, la face cachée par un loup de velours noir.

À sa vue, elle eut un vif mouvement de recul. Il s'avança, en disant avec un accent de gaieté un peu railleuse :

– Je m'excuse de vous déranger dans cette solitude, madame. Mais je ne croyais pas y trouver quelqu'un, en ce moment où la fête est dans son plein éclat.

Tout d'abord, l'inconnue garda le silence. Dougal voyait frémir la pourpre des lèvres fines, la blancheur délicate des bras et du cou. Une voix qui tremblait un peu murmura :

– Je vois bien d'ici...

– Et cela vous suffit ? Êtes-vous, comme moi, peu amateur de ces réunions mondaines ?

– Je ne sais pas...

– Comment, vous ne savez pas ?

Il se rapprochait, en attachant un regard curieux et amusé sur les yeux qui brillaient dans les trous du masque.

– Non... je n'ai jamais assisté à aucune.

– Ah ! vraiment ? Vous êtes très jeune, sans doute ?

– Oui.

Dougal l'enveloppait d'un coup d'œil rapide, qui la gênait sans doute, car elle détourna les yeux et fit un mouvement vers l'escalier.

– Non, non, restez ! dit-il avec un accent impératif. Continuez de regarder ce spectacle, si cela vous intéresse.

– Non, je... il faut que je m'en aille-

La voix, jeune et musicale, hésitait, tremblait toujours.

– Pourquoi donc ? Vous ferai-je peur ?

Il souriait ironiquement.

Elle ne répondit pas. Sous le corselet de velours vert, sa poitrine se soulevait avec précipitation. Il y eut un long moment de silence. Les sons de l'orchestre javanais montaient jusqu'ici, étranges symphonies d'une harmonie sauvage.

– C'est singulier, votre costume ne me donne pas l'impression d'être un déguisement, comme la plupart de ceux dont sont affublés nos hôtes.

Cette réflexion était faite par Dougual, qui considérait la jeune inconnue avec un intérêt très évident.

– ... Il me semble que c'est un « vrai » costume hindou. Me trompé-je ?

– Non... Il appartient à une aïeule dont la mère était hindoue.

– Ah ! j'avais bien deviné !... Et il sied admirablement à la descendante de cette aïeule-là.

Elle continuait de tenir son regard détourné, comme si elle craignait de rencontrer les yeux de Dougual, ces yeux foncés, veloutés, d'une si

profonde beauté, dans lesquels passaient des lueurs d'ironie, d'amusement, d'intérêt impérieux.

– ... Y a-t-il longtemps que vous êtes dans cet observatoire ?

– Oui... assez longtemps.

– Eh bien ! il faut maintenant venir voir cette fête de plus près.

Elle eut un mouvement de recul.

– Oh ! non, non !... Je dois m'en aller maintenant !

– Pourquoi donc ? Vos parents doivent partir avant la fin ?

– Ce n'est pas cela... Je n'ai pas de parents...

À peine ces mots prononcés, elle eut l'intuition d'avoir commis une imprudence. Son cœur, déjà fort agité, se mit à battre plus vite encore.

– Pas de parents ?... Avec qui êtes-vous venue ? Des amis, sans doute ?

– Je... j'ai des cousins ici...

– Eh bien ! quand ils voudront partir, ils sauront bien vous trouver, surtout du moment où je serai votre cavalier.

Que répondre ? Comment refuser ? Expliquer ? Pouvait-elle dire qu'elle était ici en intruse, poussée par la curiosité ? Non, non !, Mais alors ?...

Elle était un peu affolée, l'aventureuse Gwen. Car elle comprenait qu'elle n'échapperait pas facilement à ce jeune rajah, dont le ton et la physionomie dénotaient qu'il avait coutume d'imposer à tous sa volonté. Et puis... et puis ne sentait-elle pas en elle-même le violent désir de lui obéir, l'attrait vertigineux de ce conte de fées vécu en compagnie d'un Prince charmant qui, pour être à demi asiatique, n'en avait pas moins un singulier prestige ?

– Venez, dit Dougual.

Il posait sur son bras une main à la fois impérieuse et douce. Elle frémit à ce contact, mais ne résista plus. Près de Dougual, elle descendit les degrés de marbre. Et elle pensait avec un frisson où l'angoisse était mêlée d'une



sensation grisante :

« Est-ce bien moi, vraiment ?... Est-ce bien moi, Gwen, qui me trouve engagée dans pareille aventure ? »

Quand, sortant de la demi-obscurité de l'allée, elle se vit dans la partie éclairée des jardins, elle s'arrêta, instinctivement, n'osant plus avancer.

– Eh bien ! qu'y a-t-il ?

La voix de Dougual, un peu moqueuse, résonnait à son oreille.

– ... Vous semblez bien craintive, charmante fille de l'Inde ? On voit qu'en effet vous n'êtes pas accoutumée de paraître dans le monde. Mais je veux vous rendre brave. Venez avec moi.

Elle obéit encore. Près de Dougual, elle passa entre les groupes d'invités qui regardaient avec un étonnement admiratif ce couple formé par le jeune rajah et cette Hindoue que nul encore n'avait vue, cette femme dont la taille, l'allure avaient tant de souplesse juvénile, de grâce légère, presque ailée, et qui portait avec tant d'aisance son costume oriental.

– Qui cela peut-il être ? se demandait-on.

– Sans doute une vraie Hindoue... une femme de la suite de la comtesse, disaient certains.

– Ou quelque favorite de Dougual de Penanscoët, ajoutaient d'autres.

Le jeune couple passa près de M<sup>me</sup> de Penanscoët qui s'entretenait avec plusieurs de ses hôtes. Les voiles de gaze noire lamée d'argent faisaient ressortir la blancheur mate de l'étroit visage, celle des épaules toujours fort belles. Entre les paupières demi-baissées, les yeux noirs suivirent un instant le jeune rajah et sa compagne, qui devenaient l'objet de l'attention générale.

– Avez-vous idée qui peut être cette jeune personne ?

M<sup>me</sup> de Penanscoët s'adressait à M<sup>me</sup> Dourzen, qui se trouvait près d'elle.

– Mais pas du tout ! Pas du tout ! Et je voudrais bien le savoir ! répondit Blanche, non sans jeter un noir coup d'œil vers l'inconnue qui, entre toutes, avait été choisie ce soir par Dougual de Penanscoët.

Gwen marchait comme en rêve, parmi cette féerie de lumière, de parfums, de costumes étincelants. Comme en un rêve aussi, elle écoutait Dougual qui lui parlait de l'Inde, lui décrivait des lieux, des costumes dont elle avait déjà quelques notions par ses lectures. Mais combien il savait rendre vivants, frapper d'un trait sûr, en quelques mots, ces descriptions, ces tableaux de mœurs et de paysages exotiques ! Quel charme, aussi, avaient cette voix ferme, harmonieuse, et ce regard qui attirait le sien, dont elle se détournait avec peine, en frémissant d'un obscur émoi !

Ils parcouraient les jardins d'un pas lent, tandis que l'orchestre javanais se faisait à nouveau entendre, après un moment de silence. Puis ils se rapprochèrent du château. Dougual dit :

– Je veux vous montrer quelques objets rapportés par mes aïeux de ces pays dont vous portez aujourd'hui le costume.

Pour la première fois, Gwen franchit le seuil du château de Kermazenc. C'était la continuation du rêve. Près de Dougual, elle traversa deux

salons où étaient assis quelques invités et entra dans un troisième, celui dans lequel, parmi des bronzes de Chine, des ivoires travaillés par des artistes de l'Inde et de la Perse, des meubles de bois précieux incrustés de nacre et d'argent, se trouvait la petite idole taillée dans le jade, dont Ivor de Penanscoët avait, autrefois, raconté l'histoire à Blanche Dourzen et à la vieille marquise de Corcé.

L'étroite figure au regard indéfinissable attira aussi l'attention de Gwen. Elle demanda :

– Qu'est-ce que cela ?

– Une mystérieuse idole, peut-être antérieure au culte brahmanique. On n'a jamais su d'où elle venait, ce qu'elle représentait. Un de mes ancêtres l'enleva, au péril de sa vie, d'un temple de Dourga – Dourga ou Kâli, la déesse de la mort – où elle recevait les mêmes honneurs que celle-ci.

– Je n'aime pas cette figure, murmura Gwen.

Elle détourna les yeux. Mais tandis qu'elle suivait Dougual, le cruel, inquiétant sourire de

l'idole la faisait encore frissonner.

Le vicomte ouvrit une porte et s'effaça, en invitant du geste Gwen à entrer.

Elle vit une pièce garnie de panneaux de laque, admirables spécimens de l'art chinois, comme les bronzes, les vases et les coupes de porcelaine ancienne, les soieries jaunes brodées d'argent, les sièges d'ébène aux incrustations merveilleuses, tout cela rapporté jadis par des ancêtres de Dougual, comme celui-ci l'expliqua à sa compagne en la faisant asseoir dans un des fauteuils profonds, dont les bras formaient un dragon, ailes éployées.

Puis le jeune homme prit un petit coffret de jade, l'ouvrit et le présenta à Gwen. Il contenait des cigarettes. Elle fit un geste de refus en murmurant :

– Oh ! non, merci !

– Vous ne fumez pas ?... Jamais ?

– Jamais.

– Vraiment ? Eh bien ! cela ne me déplaît pas... non, pas du tout.

Il posa le coffret sur une table et s'assit près de Gwen. La jeune fille sentait sur elle son regard et tenait le sien détourné, en frissonnant un peu. Par une porte ouverte sur un parterre fleuri entraient l'air tiède de la nuit. D'une grande lanterne chinoise tombait une lumière douce, multicolore. Des spirales de fumée odorante, s'échappant d'un brûle-parfum de bronze, répandaient dans l'atmosphère une senteur capiteuse, étrange, qui se mêlait à l'arôme des fleurs, – œillets énormes, roses, orchidées, – dont étaient garnis les grands vases de porcelaine venus de l'Empire du Milieu.

Dougal, maintenant, questionnait Gwen. Était-elle bretonne ? Aimait-elle ce pays ? Connaissait-elle tel ou tel endroit de la côte ? Elle répondait le plus évasivement possible, car elle avait conscience qu'il cherchait à découvrir sa personnalité. Mais il fallait bien dire pourtant qu'elle ne connaissait rien, en dehors de ce petit coin de pays... rien ni personne, en dehors des Douzen, de Coatbez, dont elle se gardait de prononcer le nom.

– Quoi ! jamais vous n'avez quitté cet

endroit ?... Et cela ne vous coûte pas ?

– Oh ! si !

La réponse était venue spontanément à ses lèvres.

– Vous aimeriez voyager ?

– Certes ! Ce serait mon rêve... un rêve qui ne se réalisera probablement jamais.

– Qui sait !

Le regard attentif de Dougual suivait le mouvement des lèvres frémissantes, si expressives, s'attardait sur une boucle de cheveux couleur d'or foncé, entrevue dans l'ouverture des voiles blancs, considérait les petites mains charmantes, aux si fines attaches, mais où demeuraient les marques des travaux auxquels se livraient la pupille d'Hervé Dourzen.

– Où aimeriez-vous aller ?

– Très loin... par exemple dans les pays dont vous me parliez tout à l'heure. Oui, ces contrées asiatiques, voilà d'abord ce que je souhaiterais connaître !

– Pourquoi ?

– Je ne sais trop... Peut-être parce que la personne qui m'a instruite m'en a donné le goût, par ses descriptions, par la préférence qu'elle aussi avait pour ces pays, où elle a fait quelques séjours.

Gwen pensait en même temps :

« C'est aussi un goût que je tiens des Dourzen, de cette race qui est également la vôtre. Mais cela, je ne puis vous le dire. »

Il y eut un long silence. Dougual, d'une main distraite, jouait avec le kandjia au manche orné de gemmes superbes, passé dans sa ceinture de soie jaune. Gwen essayait de dominer l'étrange effroi qui, peu à peu, s'insinuait en elle, et le vertige qui lui montait à la tête, dans cette atmosphère saturée de parfums, sous le regard énigmatique du jeune rajah. Elle songeait, toute frissonnante :

« Mon Dieu, mon Dieu, comment vais-je m'en aller ? Quelle sottise j'ai faite, en suivant les conseils de M<sup>lle</sup> Herminie ! »



Elle sentit tout à coup, sur son épaule, une main douce et elle entendit une voix qui disait :

– Je veux que vous me montriez votre visage. Tout à l’heure, au souper, vous déferez votre masque comme les autres. Mais je veux vous connaître avant.

Elle s’écarta violemment, avec une exclamation :

– Oh ! non !... Oh ! non !

– Sachez qu’on ne me dit jamais non. Je suis habitué à l’obéissance absolue, dès qu’il me plaît d’exiger quoi que ce soit. Et j’ai cette fantaisie de voir dès maintenant si votre visage répond à ce que j’imagine.

– Mais moi, je ne veux pas !... Je ne veux pas !

D’un bond, Gwen se levait, pour s’écarter de Dougual. Mais lui fut aussi prompt qu’elle. Et avant qu’elle pût faire un mouvement pour s’y opposer, le loup de velours était détaché.

Elle eut un cri où la colère se mélangeait à l’angoisse :

– Oh ! c’est odieux !

Un léger rire d'ironie se fit entendre.

– Allons donc ! Vous ne pouvez qu'être ravie de me montrer une telle beauté ! Ne jouez pas cette petite comédie...

– Une comédie ?

Des yeux étincelants d'indignation, de fierté, s'attachaient sur Dougual.

– ... Vous croyez que c'est une comédie ? Eh bien ! je vais vous montrer le contraire !

Elle bondit jusqu'à la porte, s'enfuit au-dehors, courant à travers le parterre, gagnant les bosquets dans l'ombre desquels il lui serait possible de se dérober, si Dougual la poursuivait. Sur cette façade du château, les jardins n'avaient pas été éclairés. Personne ne s'y trouvait, et Gwen, par des petites allées que ses précédentes explorations lui avaient permis de bien connaître, put gagner sans encombre le parc et de là, courant toujours, rejoindre Coatbez.

Elle passa entre les arbustes, sans souci de déchirer les voiles de l'aïeule, courut à travers le jardin et se précipita dans le salon où veillait,

pour l'attendre, M<sup>lle</sup> Herminie.

À la vue de ce visage empourpré, de cette physionomie bouleversée, la vieille demoiselle eut un mouvement d'inquiétude.

– Eh quoi ?... Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle vivement en quittant son fauteuil.

Gwen, haletante, se laissa tomber au hasard sur un siège. Elle fut un moment avant de pouvoir balbutier :

– Que j'ai eu tort de vous écouter !... Que j'ai eu tort !

En mots entrecoupés d'abord, Gwen lui raconta tout. M<sup>lle</sup> Herminie considérait attentivement la physionomie frémissante, les yeux où demeurait un profond émoi. Elle hochait la tête et, entre ses lèvres, esquissait un sourire de satisfaction. Sa main frappa doucement l'épaule de la jeune fille.

– Allons, allons, il n'y a pas de quoi te mettre en cet état ! Dougual de Penanscoët a vu ta figure ; mais il ne te connaissait pas auparavant et il ignore ton nom. Tu n'as guère de chances de le

rencontrer, d'autant plus qu'il ne doit séjourner que peu de temps ici, d'après ce que j'ai entendu dire ; donc, cette petite aventure n'est d'aucune importance.

Gwen fut un peu calmée par ces paroles. Oui, c'était vrai, M. de Penanscoët n'était pas plus avancé, parce qu'il avait vu son visage, puisqu'il ignorait toujours sa personnalité et que nul, parmi ses hôtes, ne pourrait le renseigner.

– Retire ce costume et va vite te coucher, ajouta M<sup>lle</sup> Herminie. Demain soir, nous reparlerons de cela. Mais tu n'as aucune inquiétude à avoir sur ce sujet, je te le répète.

Macha, qui était accourue en entendant le son des voix, aida la jeune fille à ôter son travestissement et à revêtir sa tenue ordinaire. La belle Hindoue redevenait la Cendrillon de Coatbez. Gwen prit congé de sa protectrice, laquelle lui recommanda encore :

– Surtout, pas d'inquiétude, mon enfant ! Et tâche de t'endormir vite.

Macha accompagna la jeune fille jusqu'au

milieu de la cour, puis elle rentra dans le salon et, aussitôt, dirigea vers sa maîtresse un regard où le reproche se mêlait à l'anxiété.

– Oh ! mademoiselle, que vous disais-je ? En quel danger a-t-elle été, la pauvre innocente ! Et ce n'est pas fini !

– Comment, pas fini ? Que racontez-vous là ?

– Mais, mademoiselle, du moment où le jeune M. de Penanscoët a vu comme elle était belle, il va la poursuivre, la vouloir à toute force, comme on dit que faisait son père quand une femme lui plaisait !

M<sup>lle</sup> Herminie leva les épaules.

– D'abord, je te le répète, ainsi que je le lui ai dit à elle-même tout à l'heure : il ne sait pas qui elle est et, à moins d'un hasard, ne la rencontrera probablement pas. Mais admettons qu'il découvre sa personnalité.

Alors, qu'est-ce qui l'empêchera de l'épouser ? Elle est une Dourzen, et sa cousine. Elle est pourvue de tous les dons physiques et intellectuels. Ce serait, pour lui, une femme

incomparable.

Macha était habituée à voir M<sup>lle</sup> Herminie chevaucher des chimères et n'essayait plus guère de lui opposer des vues de saine raison. Mais pourtant, cette fois, elle protesta :

– Pouvez-vous supposer, mademoiselle, qu'il prendrait pour femme une jeune personne dans la situation de M<sup>lle</sup> Gwen... lui, un grand personnage, qui peut choisir aussi haut qu'il veut ? Non, il ne faut pas vous mettre cette idée-là dans la tête, mademoiselle !... et surtout ne pas en faire part à M<sup>lle</sup> Gwen. C'est déjà trop qu'elle ait vu ce M. de Penanscoët, si séduisant, dit-on, et qu'il lui ait fait la cour ! Il y avait de la fièvre dans ses yeux, et je crains bien qu'elle soit longtemps à ressentir dans son imagination l'effet de cette soirée-là !

M<sup>lle</sup> Herminie fronça les sourcils.

– Toujours craintive, Macha, toujours voyant le mauvais côté des choses ! Gwen a dix-huit ans, il est temps qu'elle apprenne un peu la vie. Elle pensera pendant quelque temps à ce jeune rajah, puis, si elle ne le revoit plus, elle l'oubliera.

Macha secoua la tête.

– Je ne crois pas que M<sup>lle</sup> Gwen soit de celles qui oublient facilement ce qui a frappé leur imagination ou pris leur cœur !

– Il est vrai qu'elle a une nature singulièrement ardente, et quand elle donnera son amour, ce ne sera pas à demi... Oui, une nature très intéressante à étudier, à voir évoluer... Mais assez causé, maintenant, Macha ! Allons dormir !

## V

Dans l'antichambre précédant l'appartement particulier de Dougual, Wou, son domestique chinois favori, somnolait sur le tapis. Il se leva tout à coup d'un mouvement souple, en voyant une portière se soulever et le jeune rajah paraître sur le seuil.

— Va me chercher Willy, ordonna Dougual, tout en se dirigeant vers la pièce voisine.

Wou se glissa au-dehors, avec la célérité que tous les serviteurs, et lui plus encore que les autres, apportaient à obéir au moindre signe du maître.

Dougual entra dans le salon où il se trouvait déjà avant de descendre pour se joindre aux hôtes de son père. Il s'assit, alluma une cigarette, puis, au bout d'un instant, il se leva et alla s'accouder à la balustrade de pierre de la fenêtre.



La fête continuait. Sous ses yeux, à travers les parterres illuminés, Dougual voyait passer les couples costumés. Il se détourna tout à coup avec un geste d'impatience, juste au moment où entraient Willy.

– Tu me fais attendre !

– Wou a eu de la peine à me trouver parmi tout ce monde, maître.

– Tu devais rester à portée de ma voix, où que j'aille. Je te ferai châtier.

Willy courba la tête, plia les épaules en murmurant :

– Pardon, seigneur.

Dougual s'assit de nouveau. Obéissant à un signe de lui, Willy prit place à ses pieds, sur un coussin.

Pendant un moment, le jeune rajah resta silencieux, la cigarette entre les lèvres. Puis il demanda :

– Tu as vu la jeune personne costumée en Hindoue qui était avec moi ?

– Certes, seigneur ! Tout le monde la remarquait.

– Tu n’as pas entendu dire que quelqu’un ait soupçonné qui elle était, sous ce déguisement ?

– Non, seigneur. Au contraire, on semblait fort intrigué.

– Eh bien ! Willy, il va falloir te mettre en chasse pour la retrouver, connaître son nom et sa demeure. Cette inconnue est une merveille. Elle me plaît et je la veux.

Entre ses paupières mi-baissées, Willy jeta sur son maître un regard surpris, que remarqua Dougual.

– Oui, une merveille, répéta le jeune rajah. Déjà, avant d’avoir vu son visage, j’avais remarqué sa grâce incomparable, dans ce costume – un costume de « vraie » Hindoue – qu’elle portait si aisément. Le masque me laissait voir sa bouche délicate, si vite frémissante, et l’éclat de ses yeux. Je connaissais la rare chaude nuance de ses cheveux et la fine blancheur nacrée de ses bras, de son cou charmant. J’avais entendu

sa voix, pure et musicale, qui tremblait un peu en répondant à mes questions. Et quand je lui eus enlevé son masque, je ne fus pas désillusionné, au contraire !

Après un court silence, pendant lequel il sembla évoquer une agréable vision, Dougual reprit :

– Ce doit être une très jeune fille. Je n’ai pu qu’entrevoir son visage, car, tout aussitôt, elle s’est indignée contre mon geste et s’est enfuie à travers les jardins, avec une légèreté de biche.

– Elle s’est enfuie ! répéta Willy sur un ton de stupéfaction.

Dougual eut un léger rire d’ironie.

– Cela t’étonne ? Moi aussi, car c’est la première fois que pareille aventure m’arrive. Mais j’y trouve une seconde raison pour m’intéresser à elle. Un peu de résistance me changerait, donnerait plus de prix à cette fantaisie.

Willy riposta, avec un sourire sceptique.

– Je crois que vous n’aurez pas de peine à

vaincre, seigneur ! Peut-être la jeune personne n'est-elle qu'une très habile coquette ?

– Peut-être... quoique vraiment ses yeux – qui sont admirables – me parussent très sincères dans leur indignation... Enfin, coquette ou non, elle m'a plu et il faut que tu la retrouves.

– Ce sera fait, maître. Je vais d'abord chercher dans les jardins...

– Écoute, Willy... sa figure, si peu que je l'aie vue, ses yeux surtout m'ont rappelé quelque chose... Et je me souviens maintenant. À notre premier séjour ici, il y a douze ans, comme je passais dans la lande près de cette vieille maison qu'on appelle Ti-Carrec, un de mes chiens se jeta sur une petite fille qui en sortait et la mordit à la jambe. Je remarquai les yeux singulièrement beaux et expressifs de cette enfant, par ailleurs pâle et chétive. Or, ceux de ma belle fugitive sont semblables.

– Et qui était cette petite fille ? demanda Willy.

– Une parente des Dourzen, ces lointains

cousins à nous qui habitent Coatbez.

– Eh bien ! je vais d’abord chercher de ce côté.

– En effet. Et Wou t’aidera.

Willy glissa un regard sombre vers le Chinois qui, sur un signe de son maître, était demeuré debout près de la porte.

– ... Je ne redescends pas. Tu diras à mon père que cette fête m’ennuie décidément trop.

– Bien, seigneur, dit Willy en se levant. Je vais commencer dès maintenant mes recherches de cette jeune inconnue, et j’espère pouvoir vous dire son nom demain.

Il se pencha, baisa la main de Dougual et quitta la pièce.

– Wou, je crois que tu me renseigneras avant lui.

– Oui, maître, oui, dès l’aube, ton esclave cherchera les traces de la femme qu’il a vue s’enfuir, tandis qu’il veillait sur toi.

Quand, au jour naissant, les dames Dourzen réintégrèrent leur logis, Laurette alla crier à la porte de Gwen :

– Levez-vous, Sophie ! Venez nous aider à nous déshabiller.

Sur son dur petit lit, Gwen n'avait pu trouver un instant de sommeil. Agitée, fiévreuse, elle ne parvenait pas à éloigner de son imagination surexcitée le souvenir des incidents de cette nuit, ni à détourner sa pensée du jeune prince asiatique au sourire énigmatique, aux yeux tour à tour volontaires, fascinateurs, ou d'une troublante douceur veloutée. Puis, quoi qu'en eût dit M<sup>lle</sup> Herminie pour la rassurer, elle craignait qu'un hasard la mît en présence du vicomte de Penanscoët, ou bien qu'une des Dourzen l'eût reconnue, à sa démarche, à sa tournure.

La voix de Laurette la fit sursauter, fort désagréablement. Elle se leva, passa une robe et des chaussures et gagna la chambre où Rose et sa cadette commençaient d'enlever leur parure.

Du premier coup d'œil, Gwen, dont quelque appréhension faisait battre plus vite le cœur, vit que ces demoiselles ne semblaient pas d'humeur satisfaite. Sans mot dire, elle se mit à aider Rose, dont les mains nerveuses froissaient la mousseline des voiles.

Laurette, tout en quittant sa robe chinoise, grommela :

– Je voudrais tout de même bien savoir qui était cette Hindoue accompagnée par Dougual de Penanscoët et avec laquelle il a disparu pour ne plus revenir !

Rose riposta, avec un frémissement dans la voix :

– Quoi qu'en dise maman, je crois que c'était une véritable Hindoue, sans doute une femme qu'il a amenée de là-bas, de sa principauté asiatique. Mais il aurait pu, pour une fois, s'occuper un peu des autres qui sont peut-être aussi bien que cette créature... et surtout de nous, ses cousines.

– Je te crois ! Il a vraiment trop de

désinvolture, ajouta Laurette, plus acerbe. On voit qu'il est accoutumé de faire ses trente-six fantaisies et de vivre parmi des Orientaux à demi esclaves. Son père est heureusement plus agréable. Quant à la comtesse...

– C'est une froide et hautaine personne, dit M<sup>me</sup> Dourzen.

Elle venait d'apparaître au seuil de la porte qui séparait sa chambre de celle des jeunes filles. Déjà son kimono japonais en soie ramagée d'or avait été échangé contre une robe de chambre. Elle semblait lasse, et surtout fortement mécontente.

– ... Oui, comme tu le dis, Laurette, il n'y a qu'Ivor de Penanscoët qui soit convenable, là-dedans. Et encore n'est-il pas d'un degré plus aimable pour nous que pour les autres. Mais ce jeune homme... ah ! c'est trop fort, cette manière d'agir !

Le ressentiment faisait trembler sa voix.

– ... Il ne vous connaît même pas, vous, ses cousines ! Il n'a même pas attendu le moment où



L'on devait se démasquer pour voir vos visages !  
Ce n'est qu'un impertinent personnage !

– Quels magnifiques bijoux il avait ! soupira Rose. Et quel air, quelle mine ! Un vrai prince de contes orientaux !

M<sup>me</sup> Dourzen dit rageusement :

– Oui, oui... mais je crois qu'il n'y a rien à faire ! On ne peut pas le rencontrer, il nous dédaigne ouvertement...

Ces mots passèrent avec peine entre les dents serrées par la colère.

– Vous me tirez les cheveux, Sophie ! dit aigrement Rose. Faites donc attention !... Là, encore !... Vous êtes d'une maladresse, aujourd'hui !

M<sup>me</sup> Dourzen jeta un coup d'œil vers Gwen. Celle-ci, le visage un peu brûlant, les mains fiévreuses, tenait les yeux baissés tout en enlevant la petite veste de velours rouge qui habillait le buste de Rose.

– Elle le fait exprès, par méchanceté, dit sèchement Blanche. Naturellement, elle est

furieuse que vous l'avez fait lever... Tâche d'avoir des mouvements plus doux, mauvaise fille, si tu ne veux que je te punisse très sévèrement, comme tu le mérites si bien.

– Aïe !... Vous avez oublié d'enlever cette épingle, sotté !

L'épaule de Rose venait d'être égratignée par une épingle demeurée inaperçue dans le corselet de velours. La main de M<sup>lle</sup> Dourzen s'étendit pour frapper le visage de Gwen. Mais des doigts fins la saisirent, l'immobilisèrent.

– Vous n'avez pas le droit de me frapper ! dit sourdement Gwen.

Et, repoussant Rose, qui faillit s'étaler sur le parquet, elle sortit de la chambre, descendit rapidement l'escalier et s'enfuit jusqu'au fond du jardin.

Là, elle s'assit sur un vieux banc de bois. Haletante, les joues en feu, elle murmura :

« Non, cela ne peut plus durer !... Cela ne peut plus durer ! »

La révolte, enfin, montait en cette âme qui,

depuis des années, se contraignait à la patience, restait fière et muette devant les injustices, la malveillance de ces trois femmes par qui elle avait tant souffert. Aujourd'hui, une force inconnue s'agitait en elle. Le désir d'échapper à cette existence devenait plus ardent. Était-ce parce que, depuis quelques heures, des sentiments nouveaux, encore imprécis, s'agitaient en elle ?

Oui, il lui semblait que, depuis cette nuit, elle était une autre Gwen, comme si un voile eût commencé de s'écarter devant elle.

Une autre Gwen, qui ne pourrait plus continuer d'être la servante maltraitée des dames Dourzen, parce que la conscience de sa personnalité s'éveillait impérieusement – peut-être aussi parce qu'elle savait maintenant qu'entre toutes les femmes présentes Dougual de Penanscoët l'avait choisie, elle seule, et qu'après sa fuite il n'avait pas reparu parmi ses hôtes.

Une joie mêlée d'orgueil gonfla son cœur, sous la vieille robe tout à l'heure passée à la hâte ; elle frissonna longuement. Était-ce la fraîcheur de l'aube qui s'insinuait en elle ? Oui,

sans doute... Et puis aussi un peu de fièvre, un peu de cette fièvre, de cet émoi grisant, mêlé d'effroi, qu'elle avait ressenti près de Dougual et dont elle ne s'était pas encore délivrée, depuis lors.

Un merle se mit à siffler, dans un arbre voisin. Des coqs lançaient leurs claironnants appels. Un reflet de lumière paraissait au levant. Gwen, appuyée au dossier vermoulu du vieux banc, offrait à la fraîcheur du matin son visage brûlant. Elle ne voyait pas, à quelques pas d'elle, aplati sur le sol derrière les arbustes formant la clôture entre Kermazenc et Coatbez, un homme au teint jaune, dont les yeux bridés, noirs et vifs, s'attachaient longuement sur elle.

Comme il l'avait promis à son maître, Wouvenait de retrouver promptement les traces de la mystérieuse fugitive.

\*

Vers la fin de l'après-midi, le Chinois parut

sur la grande terrasse du château, où le comte de Penanscoët et Appadgy se trouvaient à ce moment avec Dougual. Celui-ci, précisément, venait de leur conter la fuite de la belle inconnue, tandis que le thé leur était servi par une fine et jolie Javanaise, vêtue de soie jaune et parée de gemmes précieuses.

À l'apparition de Wou, Dougual eut un bref sourire.

– Nous allons avoir des nouvelles de cette jeune personne ombrageuse... Qui est-elle, Wou ?

– Une cousine de M. Dourzen, qui habite la maison appelée Coatbez. Mais elle est traitée en servante, non en parente. M<sup>me</sup> Dourzen la fait appeler Sophie Tepnine, du nom de sa mère. En réalité, son vrai nom est Gwen Dourzen.

M. de Penanscoët eut un tressaillement si léger que son fils ne s'en aperçut pas. Dans les yeux du brahmane passa une rapide lueur.

– Dourzen ? répéta Dougual. Elle serait donc un peu notre parente ?

Le comte eut un geste affirmatif.

– Ce doit être une fille d’Armaël Dourzen, qui fut officier de marine, puis donna sa démission pour épouser une chanteuse, russe d’origine. Il mourut quelques années après à Shanghai. Sa veuve vint habiter ici, où elle fut tenue en suspicion, car on ne connaissait rien de son origine et de son existence passée. Puis, un jour, elle fut trouvée morte, empoisonnée. Suicide, probablement. L’enfant restait seule, sans fortune. Hervé Dourzen prit sa tutelle... Et voilà, mon cher, tout ce que je sais de cette jeune personne.

– Puisqu’elle est sans famille proche et traitée en étrangère, sa disparition ne fera pas grand bruit.

– Tu veux la faire enlever ?

– Oui... et transporter à Pavala.

La lèvre du comte eut un rictus d’ironie cruelle.

– Bien, bien, cher enfant, tu es libre. Fais-en ton esclave préférée, jusqu’à ce que ton caprice se détourne d’elle.

À cet instant, sur la terrasse, parut Willy. Il s'avança vers son maître, qui demanda railleusement :

– Eh bien ! tu as trouvé ?

– Rien encore, seigneur. Mais j'espère bientôt...

– Inutile. Wou m'a apporté les renseignements nécessaires.

Pendant quelques secondes, les yeux de Willy parurent presque noirs et ses lèvres tremblèrent.

– Tu n'es qu'un maladroit, poursuivit la voix toujours froidement railleuse. Cette jeune fille habite près d'ici et rien n'était plus facile que de la retrouver.

Willy, le front courbé, dit sourdement :

– Je vous supplie de me pardonner, seigneur...

Dougual eut un méprisant mouvement d'épaules, sans répondre. Sur un geste de lui, Willy s'éloigna, disparut.

– Tu vas retourner prochainement à Pavala ? demanda Ivor de Penanscoët, tout en posant son

cigare pour prendre sa tasse de thé.

– Oui, ces jours-ci. Je comptais m'arrêter quelque temps à Paris ; mais je viens de changer d'avis.

– À cause de la belle Gwen, dit Appadjy avec un demi-sourire.

Dougual inclina affirmativement la tête.

– Appadjy et moi, nous ne tarderons pas non plus à nous rendre là-bas, dit M. de Penanscoët.

– Eh bien ! vous m'y retrouverez sans doute, répliqua Dougual, en portant à ses lèvres la tasse de porcelaine chinoise remplie d'un thé ambré au parfum délicat.

Il but lentement, tandis que son regard distrait s'abaissait vers la Javanaise, étendue sur des coussins à quelques pas de là, et dont les yeux noirs s'attachaient à lui avec une craintive adoration.

– Elle est blonde, cette petite Dourzen ? demanda Ivor de Penanscoët.

– Oui, mais d'un blond foncé aux reflets d'or très chaud, une nuance admirable. Les traits,



aussi rapidement que je les aie pu voir, m'ont paru d'une rare pureté de lignes. La beauté de ses yeux m'a frappé, mais surtout leur expression, si ardente, si vivante... Oh ! je ne pense pas que ce soit une âme ordinaire que cette jeune personne-là ! Et je crois qu'elle m'intéressera beaucoup, pendant un peu de temps.

Sur ces mots, Dougual se leva.

– À demain, mon père. Je vais faire une promenade en mer et je passerai la nuit sur le yacht.

– Bien, mon cher ami... Quand fais-tu emmener la petite Dourzen ?

– Wou guettera le moment favorable.

Ayant serré la main de son père et d'Appadjy, Dougual s'éloigna en sifflant ses chiens qui vinrent bondir autour de lui. La Javanaise disparut, silencieusement, ainsi que le fidèle Wou. Il ne resta sur la terrasse qu'Ivor de Penanscoët et le brahmane.

Le comte reposa la tasse qu'il tenait encore entre ses doigts et regarda son ami.

– Eh bien ! Appadjy, que dis-tu des fantaisies du destin ?... Sans que je l'aie cherché, la fille de Varvara va subir le même sort que sa mère.

– Oui, c'est étrange, dit Appadjy. Tu t'es vengé terriblement de cette femme... et voilà que le sort la prolonge, l'intensifie, cette vengeance, par-delà même la tombe de Varvara.

Une joie infernale brilla dans le regard du comte.

– C'est parfait ! Ah ! Varvara, tu as échappé à ma domination, tu m'as insulté par des paroles telles qu'un homme de ma sorte ne les oublie jamais... Vois maintenant ce que va devenir ta fille : une esclave parmi les esclaves de Han-Kaï, rajah de Pavala... une esclave que le caprice du maître rejettera dans le néant, comme d'autres avant elle, et qui verra sa fierté – si elle en a – abattue, méprisée, son cœur torturé, toute sa personne morale abaissée, piétinée... Comme toi, Varvara, comme toi ! Dougual est mon fils, et je l'ai élevé à mon image, je lui ai enseigné de quelle façon doivent être traitées les femmes, ce fléau de l'humanité.

La voix d'Ivor restait sourde, mais prenait une intonation violente, passionnée.

Le brahmane hochait approbativement la tête.

– Oui, mon ami, nous avons, tous deux, pénétré Dougual de cet égoïsme sacré ; nous lui avons fait un cœur inaccessible à la pitié, insensible devant les larmes, les désespoirs, cherchant uniquement son plaisir et méprisant ce qui n'est pas lui-même.

Appadjy fit une pause, avant d'ajouter :

– Un orgueilleux, oui... un être volontaire, singulièrement énergique sous un aspect de nonchalante indifférence... et puis aussi une âme fermée.

– C'est vrai, murmura le comte.

– Enfant, il avait une nature pensive, qui se livrait peu. Avec les années, elle est devenue hermétique. Rien ne semble l'émouvoir, le faire souffrir ou le passionner. Non, rien ; je ne retrouve pas en lui cette ardeur secrète, cette violence de sentiments que tu as toujours apportées à toutes choses, Ivor, oui, dans toutes

tes entreprises, comme dans tes haines et tes vengeances.

– C'est vrai, répéta M. de Penanscoët.

– Faut-il donc en conclure que cet homme jeune, si bien doué en toutes choses, pourvu d'une remarquable intelligence, est incapable d'éprouver une passion quelconque, de haïr comme d'aimer, de s'attacher fortement à une idée, à une ambition, comme tu l'as fait ?

– Je ne sais, Appadjy !... Je ne sais ! Moi, son père, je dois avouer que je ne le connais pas encore complètement. Il y a en lui une part d'énigme...

– De l'énigme, c'est cela... Et parfois, en sa présence, une inquiétude vague me prend. Quand je vois surtout dans ses yeux un certain air de songe... quand il a un certain sourire, étrange, mystérieux... eh bien ! Ivor, je me dis qu'il y a peut-être un Dougual que nous ne connaissons pas, qui a échappé à notre influence et nous réserve de désagréables surprises.

Ivor secoua la tête.

– Ce sont là imaginations de notre part, mon cher ami, et craintes sans fondement. Dougual, dès son enfance, a été entouré d’adulations. En exaltant ainsi son orgueil, nous avons pris soin de lui dessécher le cœur, de le pénétrer du plus complet égoïsme, pour qu’il reste insensible, cruellement indifférent devant la souffrance d’autrui et ne craigne pas d’asseoir, de maintenir sa domination par la terreur, s’il est nécessaire. Nous l’avons, en un mot, préparé à régner sur ces foules asiatiques séculairement accoutumées à l’esclavage et au culte de dieux impassibles, énigmatiques, dont les effigies nous ont été transmises par la pierre et les matières précieuses. Il s’est fait ainsi une personnalité à part. Mais c’est une attitude, Appadjy... rien qu’une attitude, certainement.

– Je l’espère... Mais il ne serait pas le premier qui, parvenu au pouvoir, briserait les instruments de son succès.

Les traits d’Ivor frémirent légèrement.

– Tu vois très noir aujourd’hui, Appadjy ! Pourquoi agirait-il ainsi ? Nous serons toujours

les plus dévoués agents de sa domination. L'intérêt lui commanderait de nous ménager, à défaut d'une reconnaissance que nous n'attendrons pas de lui, que nous ne pouvons pas attendre, puisque nous lui avons enseigné que tout lui était dû, que l'égoïsme était le plus sacré de ses devoirs.

– Il a bien profité de nos leçons, dit Appadjy en se levant. Trop bien, peut-être... Tu regrettes qu'il n'ait pas un peu d'affection pour toi, Ivor ?

De nouveau, le visage du comte frémit.

– J'avoue qu'il m'est dur, parfois, de le voir aussi indifférent, aussi lointain. Son cœur est glacé, pour moi comme pour tous. Mais quoi ! je ne puis me plaindre, puisque je l'ai dirigé, ce cœur, puisque j'ai fait de cet enfant l'homme qu'il est aujourd'hui, dont je suis si passionnément fier.

Sa voix, assourdie d'abord, vibra profondément à ces derniers mots.

Appadjy abaissa un instant les paupières, comme pour dérober l'éclair de sarcasme qui

venait d'y luire.

– Bien, très bien, Ivor ! La sentimentalité n'a rien à faire, chez toi... Je te quitte, ami. C'est l'heure de ma promenade quotidienne.

À travers les parterres, Appadjy gagna le parc. Il marchait lentement, la physionomie pensive, avec un bizarre sourire d'ironie au coin des lèvres. Au tournant d'une allée, il se trouva en présence de M<sup>me</sup> de Penanscoët, appuyée au bras de sa fidèle suivante Sanda.

Le brahmane s'arrêta, en s'inclinant.

– Salut, Nouhourmal. Vous venez de faire votre promenade ?

– Oui... j'aime ce parc, dit brièvement la comtesse.

– Il est triste pourtant, en comparaison des jardins de nos pays, éblouissants de couleurs et saturés de parfums.

– Je ne sens pas cette tristesse.

– Peut-être, alors, regrettez-vous que nous quittions Kermazenc, dans quelques jours probablement ?

– Je n’ai pas de regrets ni de désirs, Appadjy. Vous savez bien qu’Ivor a tout tué en moi.

La voix restait calme, glacée ; l’étroit visage mat, que l’âge ne semblait pas toucher, gardait son impassibilité coutumière.

– Oui, je sais... je sais que vous avez beaucoup souffert, Nouhourmal.

Un éclair passa – à peine saisissable – dans les yeux sombres. Mais il n’y avait pas un frémissement dans la voix qui ripostait, froidement sardonique :

– Comment le sauriez-vous ? Avez-vous entendu une plainte sortir de ma bouche ?

– Non... mais je me doute bien qu’ayant aimé Ivor comme vous l’aimiez... aimant encore, sans doute...

Elle l’interrompt, du même ton de sèche ironie :

– Pourquoi « sans doute » ? N’est-ce pas la coutume que les victimes d’Ivor continuent d’aimer leur bourreau ? Parce que je suis sa femme, supposez-vous qu’il en doive être



autrement ?

– Non, je ne le crois pas, Nouhourmal... Ivor est de ces êtres dont l'empire est indestructible. Et votre fils, pour cela, lui ressemblera.

Les lèvres dont le rouge sanglant tranchait sur la mate blancheur du visage eurent un long frémissement.

– ... Votre fils, Nouhourmal, cet être comblé des plus beaux dons de la nature et qui, grâce à Ivor et à moi, sera un être supérieur. Cela ne peut-il pas compenser les souffrances que vous fait endurer votre époux ?

– Et même lui valoir ma reconnaissance ?... Mais oui, Appadjy. Qui vous dit que je ne la lui donne pas, complète, absolue ?

Sous les paupières demi-baissées, le regard scrutateur du brahmane cherchait en vain les yeux sombres, allongés par une habile peinture.

– ... Je sais tout ce que je dois à Ivor, pour moi et pour Dougual, je ne l'oublierai jamais.

La comtesse laissa passer un petit temps de silence, puis demanda, sur le même ton de calme

froidueur :

– Dougual       quitte-t-il       aussi       bientôt  
Kermazenc ?

– Avant nous, probablement. Il se rend  
directement à Pavala. Sans doute le verrez-vous  
avant son départ ?

– S’il lui plaît de le vouloir, oui.

Sur cette brève réponse, la comtesse inclina  
légèrement la tête pour saluer Appadjy et reprit sa  
route, d’une lente allure, la main toujours posée  
sur le bras de Sanda.

Le brahmane la regarda s’éloigner. Il songeait  
en hochant la tête :

« Celle-là est aussi mystérieuse que  
Dougual !... Son amour pour Ivor fut autrefois  
comme une lave brûlante, qui emportait tout. A-t-  
il résisté aux épreuves dont cet homme  
l’accabla ? L’ardente lave est-elle figée, ou bien  
seulement contenue sous cette apparence  
impassible ? Ivor, lui, se croit toujours  
fanatiquement aimé... comme autrefois, quand  
elle aurait bravé ciel et terre pour lui plaire, pour

qu'il ne la délaissât pas. »

Le brahmane eut un petit rire sourd, en achevant à mi-voix :

« Je sais ce qu'elle a risqué pour cela. »

## VI

Une pluie fine tombait quand Gwen, le surlendemain, sortit vers deux heures de Coatbez. Les dames Dourzen étaient parties dans la matinée pour Brest et ne devaient rentrer que deux jours plus tard. M. Dourzen, resté seul au logis, ne s'occupait jamais des faits et gestes de sa pupille. Gwen profitait donc de cette liberté pour se rendre à la vieille maison de la lande.

Elle avait coutume d'y aller de temps à autre pour se retremper dans le souvenir de sa mère, pour se réfugier dans la solitude de cette demeure qui était son seul bien sur terre. Le logis, abandonné, se dégradait peu à peu. Mais les murs de granit résistaient, comme ils le faisaient depuis plusieurs siècles, aux assauts des tempêtes et, par leur épaisseur, préservaient l'intérieur d'une humidité destructive.

Gwen s'arrêta un moment dans la salle du rez-

de-chaussée où demeurait toujours, près de la corbeille à ouvrage de Varvara, le petit fauteuil d'enfant. Ici, elle évoquait le visage mélancolique de sa mère, les yeux couleur de turquoise où souvent se reflétaient de pénibles pensées. Ici revenaient avec plus de netteté les souvenirs de sa petite enfance, qui avait été paisible et heureuse. Puis elle monta dans la chambre de Varvara. Elle s'assit dans le vieux fauteuil garni de velours d'Utrecht jaune et appuya contre sa main son front fatigué.

Car elle n'avait pas repris encore son équilibre moral, depuis ces quelques heures passées à Kermazenc. En son âme s'était fait un bouleversement qui ne s'apaisait pas. Constamment revenait à sa pensée le souvenir de ces instants où elle s'était trouvée près de Dougual de Penanscoët, où elle avait entendu sa voix prenante, dans laquelle les accents impératifs se mêlaient à une ensorcelante douceur... où elle avait vu s'attacher sur elle ces yeux si beaux, charmeurs et volontaires, ironiques aussi, comme au moment où il lui avait dit :

– Vous ne pouvez qu’être ravie de me montrer une telle beauté. Ne jouez pas cette petite comédie...

Une brûlante rougeur monta au visage de Gwen à ce souvenir. L’indignation qui l’avait saisie à ce moment-là reparut, fit battre plus fortement ses artères. Il n’était qu’un insolent, ce jeune vicomte de Penanscoët ! On voyait fort bien, d’ailleurs, à son air, à ses manières, qu’il se croyait tout permis.

Mais elle... elle, n’était-elle pas coupable aussi de s’être introduite clandestinement dans le parc de Kermazenc ?

Certes, elle avait une circonstance atténuante dans le fait que M<sup>lle</sup> Herminie lui avait donné l’idée de cette équipée, l’avait même fortement engagée à l’accomplir. Néanmoins, Gwen, toujours loyale, reconnaissait qu’elle avait trop facilement cédé à la curiosité, à l’attrait de l’aventure, puis peut-être, en se voyant si belle dans son costume d’Hindoue, à quelque secret désir de se mêler à ces femmes élégantes, à ce monde brillant, où elle n’avait pas sa place.

En face d'elle, au-dessus du lit, un christ étendait ses bras sur la croix de chêne noirci. La petite Gwen, autrefois, faisait devant lui sa prière quotidienne. Aujourd'hui, la jeune fille s'agenouillait aussi, en un mouvement spontané, les mains jointes, crispées, elle levait les yeux et suppliait :

« Seigneur, j'ai eu tort ! Mais je suis seule... personne ne peut me donner les conseils qu'il me faudrait. Ô Dieu miséricordieux ! étendez vos mains puissantes sur une pauvre orpheline. Calmez cette âme trop vite agitée, dont les sentiments ont trop de violence... »

Oui, trop, beaucoup trop. En elle toutes les impressions se répercutaient longuement, et d'autant mieux qu'elle avait vécu très isolée moralement, privée de réelle affection, avec un cœur si vibrant, cependant, si avide d'aimer et d'être aimée.

La jeune fille s'approcha de la fenêtre ouverte par elle en entrant, afin de la refermer avant de descendre. Elle se pencha un peu pour jeter un regard vers la mer, sombre et houleuse

aujourd'hui. Les deux yachts des châtelains de Kermazenc étaient toujours là. Gwen se souvint que Dougual, tandis qu'il lui parlait des contrées asiatiques où il vivait une partie de son existence, avait dit : « J'y retournerai dans très peu de temps. » Ainsi, l'un des beaux navires qui portaient le pavillon jaune aux fleurs de lotus et aux armes de Penanscoët ne serait peut-être plus là dans quelques jours.

« Ah ! tant mieux ! tant mieux !... » pensa Gwen dont la physionomie restait crispée et frémissante.

Tout en s'écartant de la fenêtre, elle leva la tête et vit un avion volant à une certaine hauteur, presque au-dessus de Ti-Carrec. Sans y accorder plus d'attention, car le fait était fréquent, les Penanscoët en possédant plusieurs, Gwen referma la fenêtre, puis les lourds volets de chêne. Elle descendit, s'arrêta un court moment dans la salle, ayant plus de peine que jamais à quitter ces lieux pleins du souvenir maternel. Puis elle gagna la petite porte dérobée par où elle entraît toujours, la clef de l'autre restant en possession d'Hervé



Dourzen, son tuteur.

Comme elle allait en franchir le seuil, deux hommes se dressèrent devant elle. Avant qu'elle pût faire un mouvement, un voile épais entourait sa tête. Une forte odeur aromatique lui monta aux narines, l'étourdissant, puis lui faisant perdre la notion de tout.

Alors les deux hommes – un Chinois et un Malais – l'enlevèrent et la portèrent dans l'avion qui était venu atterrir à quelques pas du logis. Une femme au teint brun, enveloppée d'un manteau foncé, la reçut entre ses bras. Et, sur un signe du Chinois, le pilote – de même race que lui – remit l'avion en marche.

M<sup>lle</sup> Herminie, à ce moment-là, faisait un tour de jardin. Macha vint la rejoindre et lui dit :

– Peut-être verrons-nous M<sup>lle</sup> Gwen cet après-midi, puisque les dames Dourzen ne sont pas là ?

– Peut-être bien. Elle m'a dit hier qu'elle irait faire un tour vers sa maison. Mais, au retour, elle aura le temps de venir.

– À moins qu'on lui ait donné quelque travail

à faire dans l'intérieur.

– C'est possible... D'autant plus que M<sup>me</sup> Dourzen est, paraît-il, furieuse du peu de succès rencontré par ses filles près du vicomte de Penanscoët, et qu'elle en fera retomber la peine sur celle qui ne peut se défendre, selon sa noble habitude. Que serait-ce si elle savait que la mystérieuse inconnue, objet de l'attention du jeune rajah, est cette Gwen détestée !

Un rire gonfla la gorge de M<sup>lle</sup> Herminie. Mais Macha resta sérieuse, avec un pli soucieux au front.

– Elle n'est plus la même, depuis cette nuit-là, ne trouvez-vous pas, mademoiselle ?

– Qui ? Gwen ? Mais si... Au fait, peut-être... Oui, elle est pas mal nerveuse, un peu sombre. Mais ça lui passera.

Macha hocha la tête.

– C'est une mauvaise affaire pour elle. Son cœur a perdu sa tranquillité.

M<sup>lle</sup> Herminie leva impatiemment les épaules.

– Il la retrouvera ! Ce sera ensuite pour elle un

agréable souvenir que cette petite fugue, au nez et à la barbe de ses persécutrices. Et moi, je me délecte d'avance à la pensée de la raconter à Blanche, plus tard, quand la petite sera hors de ses griffes.

Puis, pour couper court à une protestation qu'elle voyait prête à sortir des lèvres de Macha, la vieille demoiselle fit observer, en levant le nez en l'air :

– Voilà encore un avion des Penanscoët qui passe... C'est une manière de voyager que j'aurais beaucoup aimée, quand j'étais plus jeune.

– Pas moi, dit Macha, en suivant d'un œil distrait l'avion, à l'arrière duquel flottait le pavillon des rajahs de Pavala.

Pas plus que sa maîtresse, elle ne se doutait qu'il emportait celle dont toutes deux parlaient en ce moment.

\*

Pendant quelques semaines, la mystérieuse

disparition de la pupille d'Hervé Dourzen fit marcher les langues, aux alentours de Coatbez. Les âmes charitables mettaient en avant l'hypothèse d'un accident. Cette jeune fille, disaient-elles, avait très bien pu se noyer en se promenant sur cette côte où les endroits dangereux ne manquaient pas. Mais Blanche Dourzen fut la première à déclarer que, pour elle, aucun doute n'existait : Sophie, en digne fille de sa mère, était lasse de vie sérieuse et avait fui pour vivre selon ses mauvais instincts. D'autres se rangèrent à cet avis, bien que rien ne vînt le corroborer. Car tous, en dehors de M<sup>lle</sup> Herminie et de Macha, ignoraient que Gwen était connue du jeune châtelain de Kermazenc et ne pouvaient rien soupçonner de la vérité. Ce fut donc en vain que M. Dourzen fit rechercher sa pupille. On ne put savoir qu'une chose : c'est qu'un paysan l'avait vue se diriger vers Ti-Carrec, à deux heures environ. Ensuite, nul ne l'avait plus aperçue.

Comme on ignorait ses relations avec M<sup>lle</sup> Herminie, personne n'eut l'idée de s'informer près de celle-ci et de sa servante. Elles seules,

pourtant, auraient pu éclaircir un peu le mystère. Car elles ne doutaient guère, ni l'une ni l'autre, que Gwen eût été enlevée par Dougual de Penanscoët. Mais comme le yacht du jeune vicomte était toujours à l'ancre devant Kermazenc, Macha émit cette opinion :

– Ce doit être par avion qu'il l'a fait emporter, mademoiselle !

M<sup>lle</sup> Herminie sursauta.

– Vous avez raison !... Sans doute était-ce celui qui est passé au-dessus de nous, à cette heure-là précisément ! Eh bien ! cette petite Gwen qui avait tant le désir des grands voyages...

– Mademoiselle, vous n'y pensez pas ! cria Macha, emportée par l'indignation. Cette malheureuse jeune fille ! Que va-t-elle devenir ?

– C'est vrai... oui, c'est vrai, dit M<sup>lle</sup> Herminie, un instant revenue de son inconscience. Mais que faire pour la sauver ?

– Il faudrait peut-être dire à M. Dourzen ce que nous savons... nos soupçons...

– Que voulez-vous qu'y fasse M. Dourzen, si

nous avons bien deviné ? La petite Gwen est probablement à Bornéo, maintenant. Et, là-bas, Dougual de Penanscoët est tout-puissant. Non, il n'y a rien à faire, ma pauvre Macha.

– Mais c'est terrible... c'est terrible !

– Qui sait ! Dougual, apprenant qu'elle est quelque peu sa parente et voyant à quelle nature il a affaire, – car je ne crois pas qu'elle cède facilement – lui demandera peut-être de devenir sa femme.

Macha secoua la tête :

– Hélas ! je n'ai pas cet espoir ! Qu'est-ce que ce doit être que ce jeune homme élevé à l'asiatique, par un père si peu soucieux de morale, dit-on ? Et puis, on ne sait ce qu'ils font, comment ils vivent là-bas, dans leur pays de sauvages où ils règnent sur des esclaves !... Ah ! Mademoiselle, mon pressentiment ne me trompait pas quand je vous voyais engager la pauvre enfant à pareille équipée, en cette nuit maudite.

– Eh ! j'avais bonne intention ! Je voulais l'enlever pour quelques instants à sa morne, insupportable existence... Personne, après tout, n'est exempt d'erreur dans sa vie, conclut avec humeur M<sup>lle</sup> Herminie.

## VII

– Où suis-je donc, ici ?

Gwen se soulevait, en sortant brusquement de l'état d'inconscience où elle se trouvait... depuis combien de temps ? Elle regardait la femme au brun visage penchée vers elle, les murs de marbre, le rideau de soie pourpre brochée d'oiseaux multicolores qui tombait devant une large baie.

– Où suis-je ? répéta-t-elle, la voix tremblante, les yeux pleins d'angoisse.

La femme fit signe qu'elle ne comprenait pas.

– Vous ne savez pas le français ?

L'étrangère prononça quelques mots incompréhensibles pour Gwen. Puis elle se redressa et alla poser sur une table un flacon qu'elle tenait à la main.

– Mon Dieu, mon Dieu, où suis-je donc ? redit



Gwen, terrifiée.

La brume dont s'enveloppait encore son cerveau se dissipait lentement. Elle se souvint alors... Comme elle quittait Ti-Carrec, deux hommes se jetaient sur elle, l'immobilisaient. Ensuite, plus rien. Sans doute l'avait-on endormie soudainement à l'aide de quelque puissant soporifique. Puis on l'avait transportée... où ?

La pièce où elle se trouvait était petite, avec des parois de marbre et d'épais tapis d'Orient couvrant le sol. Des parfums pénétrants et chauds arrivaient jusqu'à Gwen, étendue sur un petit matelas de soie claire et vêtue – elle s'en apercevait tout à coup – d'un costume hindou.

Non pas celui qu'elle avait revêtu, en cette nuit néfaste de la fête chez les Penanscoët, mais un autre plus riche, plus magnifique. Les bracelets de ses mains, de ses chevilles, étaient garnis de gemmes éblouissantes, sur sa poitrine retombait un long collier de superbes émeraudes.

La femme, à cet instant, alla vers le rideau de pourpre et le fit glisser, découvrant l'ouverture. Gwen vit un admirable jardin, garni de fleurs

inconnues, d'où, sans doute, s'exhalaient ces parfums qui entraient dans la chambre, avec l'air chaud, embrasé, lequel n'était certainement pas celui de la Bretagne.

Gwen se redressa tout à fait. Elle ressentait encore une certaine torpeur, mais retrouvait assez d'énergie physique et morale pour chercher à la secouer.

Quand elle fut debout, elle s'avança jusqu'au seuil. L'étrangère s'écarta pour la laisser passer. C'était une femme de petite taille, plus très jeune, dont le type malais était prononcé. Une robe multicolore l'habillait, des perles aux vives nuances ornaient son cou et s'enchâssaient dans les peignes qui retenaient ses plats cheveux noirs.

Gwen vit alors que, le long du corps de logis où elle se trouvait, s'étendait une galerie aux arcades de marbre blanc délicatement sculptées, que soutenaient des colonnes de porphyre. Cette galerie, à droite et à gauche, formait retour, comme le bâtiment lui-même. D'autres ouvertures semblables à celle où se trouvait Gwen donnaient sur elle. Entre ces ailes, et au-

delà, c'était le merveilleux épanouissement d'un jardin tropical, sous le ciel d'un bleu jusqu'alors inconnu de la jeune Bretonne.

À l'abri des arcades circulaient quelques silhouettes féminines en costumes asiatiques. L'une d'elles s'avança, vint à Gwen. Petite et maigre, fortement bronzée, elle paraissait âgée d'une quarantaine d'années et portait un assez riche costume javanais. Ses traits avaient encore de la finesse. Le regard des yeux noirs était vif, pénétrant, un peu dur. En bon français, elle dit à Gwen :

– Soyez la bienvenue, madame. Vous devez sentir le besoin de prendre quelque nourriture ?

– Je veux, d'abord, savoir où je suis !... s'écria Gwen.

Les minces lèvres de la Javanaise eurent un demi-sourire.

– Dans le pavillon des femmes de Sa Hautesse Han-Kaï, dont moi, Hamadévi, je suis la surintendante.

– Sa Hautesse Han-Kaï ? répéta Gwen, qui

entendait ce nom pour la première fois.

– Oui, le jeune rajah de Pavala, qu'on appelle en France le vicomte Dougual de Penanscoët.

– Dougual de Penanscoët !

Gwen sursautait, en répétant ce nom d'une voix étranglée. Tout s'éclairait pour elle, soudainement... Il l'avait fait enlever près de Ti-Carrec, et transporter, endormie, jusqu'à Bornéo.

Comment avait-il osé ? Et pourquoi ?

Pendant quelques secondes, la stupéfaction terrassa Gwen. Puis ce fut la soudaine montée d'une indignation qui se traduisit par ces mots, jetés d'une voix frémissante :

– Ah ! c'est M. de Penanscoët qui... Bien ! Je m'en expliquerai avec lui. Est-il ici ?

– Oui, Sa Hautesse est arrivée hier.

– Eh bien ! je veux le voir ! Il faut que je lui parle, le plus tôt possible !

La Javanaise toisa Gwen avec un mélange de surprise et d'ironie.

– Il faut ! Je veux ! Voilà des mots qu'il ne

faudrait pas prononcer devant le maître, madame. Quand Sa Hautesse voudra vous voir, elle vous fera demander. Pour le moment, reposez-vous, promenez-vous dans les jardins...

– Mais je ne veux pas rester ici un instant de plus ! s'écria Gwen. M. de Penanscoët m'a fait enlever, je ne sais par quel moyen... J'exige qu'il me renvoie dans mon pays !

Les lèvres de Hamadévi se plissèrent en un sourire sarcastique.

– Quand vous serez en sa présence, vous n'aurez fort heureusement pas l'idée de lui parler sur ce ton. Sans quoi... Rentrez dans votre chambre, madame. Amsara est à votre service.

Elle désignait la Malaise.

– ... Et adressez-vous à moi pour tout ce dont vous aurez besoin.

– Rien ! Je ne veux rien ici ! Pourquoi m'a-t'on mis ces vêtements ?... Où sont les miens ?

Trois femmes, qui se promenaient sous les arcades, s'étaient rapprochées et considéraient la jeune étrangère avec une curiosité fortement

mélangée de malveillance. L'une, belle statue couleur de bronze pâle, portait un costume hindou étincelant de bijoux. L'autre était une jolie Javanaise aux vifs yeux noirs, et la troisième, toute vêtue de blanc, devait être une créole de sang espagnol, sans doute originaire de Cuba.

Hamadévi eut un petit rire moqueur.

– Vous ne pensez pas que vous seriez restée ici vêtue comme vous l'étiez à votre arrivée ? J'ai d'ailleurs obéi en cela aux ordres de Sa Hautesse, qui a envoyé pour vous ce collier, ces bracelets...

– Ah ! vraiment ? Et il croit que cela suffira pour me faire accepter sa façon d'agir ? Eh bien ! c'est qu'il ne me connaît pas encore !

Et, tournant le dos à la Javanaise qui souriait railleusement en levant les épaules, Gwen rentra dans la chambre. Ses mains, que la colère et l'angoisse faisaient trembler, enlevèrent le collier d'émeraudes, les bracelets éblouissants, et les jetèrent sur une table. Puis la jeune fille s'assit, au hasard, et essaya de se calmer pour bien réfléchir à sa situation.

Ce ne fut pas chose facile, tant son âme était bouleversée. Elle ne pouvait, dans le désarroi de son esprit, arriver à s'imaginer que son invraisemblable aventure était bien réelle... qu'elle se trouvait au pouvoir de cet énigmatique Dougual, ici le rajah Han-Kaï, régnant avec son père sur une principauté asiatique, où ils devaient être les maîtres absolus... ce Dougual qui, avec tant de désinvolture, lui avait enlevé son masque, dans le salon chinois de Kermazenc, et dont l'audace n'avait pas reculé devant un rapt. Comment, ensuite, avait-elle été transportée jusqu'à Pavala ? Par mer ? Ou, bien plus probablement, par un de ces avions qui survolaient chaque jour Kermazenc et ses environs ?

Mais la plus angoissante question était celle-ci : pourquoi Dougual de Penanscoët avait-il agi ainsi ?

Une seule réponse se présentait à l'esprit de Gwen. Elle n'ignorait pas que chez les princes d'Asie, musulmans, bouddhistes ou brahmanistes, la polygamie est habituelle.

D'après ce qu'elle venait de comprendre, le jeune rajah de Pavala, d'ailleurs à demi asiatique de par son origine maternelle, pratiquait cette coutume. Et s'il avait fait enlever Gwen Dourzen, ce devait être pour la mettre au nombre de ses épouses.

À cette idée, une violente indignation souleva la jeune fille. Indignation, et aussi terreur, car elle se demandait aussitôt : « Comment lui échapper ? Seule, dans ce pays étranger où il règne souverainement, dans cette demeure où je suis prisonnière, que puis-je faire pour fuir un tel sort ? »

Ah ! elle ne pensait plus au Prince charmant autrefois entrevu par une petite fille curieuse dans le temple hindou du parc de Kermazenc et pas davantage à celui dont elle avait quelque peu subi le prestige à la fois impérieux et enveloppant dans cette fête costumée d'où était sortie sa terrible situation actuelle ! Toute son âme fière et pure se révoltait, criait : « Jamais ! Jamais ! Plutôt la mort ! »

Amsara, la Malaise, entra silencieusement, apportant des plats qu'elle déposa sur une table,



devant la jeune fille. Celle-ci les repoussa d'abord, puis se ravisa en songeant qu'elle devait garder des forces pour être mieux en état de s'expliquer avec son ravisseur. Car, quoi qu'en eût dit Hamadévi, elle ne se ferait pas faute de déclarer à cet odieux rajah ce qu'elle pensait de lui !

Quand Gwen eut déjeuné, elle essaya de prendre un peu de repos. Mais trop d'angoisses l'assiégeaient, l'enfiévrèrent. Deux longues heures passèrent ainsi. Puis la Malaise reparut, prononça quelques mots dans sa langue, en faisant signe à la captive de la suivre. Gwen obéit, non sans que les battements de son cœur, déjà si vifs, s'accéléraient encore. Dans une pièce voisine se tenait un jeune Chinois qui s'inclina en disant :

– Sa Hautesse vous attend, mademoiselle.

Il ouvrit une porte, et Gwen se trouva devant une grande cour intérieure, pavée de marbre, garnie de fleurs admirables de formes et de couleurs. Parmi elles se dressaient des animaux fantastiques, sculptés dans les plus beaux

marbres, et dont la gueule effroyable laissait échapper les bruissantes cascades d'une eau pure, irisée par le soleil. Deux dragons de marbre semblaient garder la porte d'un merveilleux palais dont les marbres blancs et roses étaient ciselés, fouillés incomparablement.

Ce fut vers lui que le Chinois conduisit Gwen. Il ouvrit la porte de bronze, traversa, suivi de la prisonnière, un vestibule aux colonnes d'onyx, une salle dont les murs de marbre étaient incrustés de lapis-lazuli, d'agates, de sardoines, puis, soulevant une portière de soie jaune brodée d'oiseaux fantastiques, il fit signe à la jeune fille d'entrer.

Elle se vit au seuil d'une pièce dont les parois étaient couvertes de laque rouge sur laquelle volaient, parmi d'étranges fleurs, des chimères et des dragons. Ceux-ci, encore, ornaient l'admirable tapis à fond jaune sous lequel disparaissait presque complètement le sol de marbre. Ils formaient les bras des fauteuils d'ébène incrustés d'argent et de nacre, et se retrouvaient aussi dans certains des objets –

bronzes, porcelaines, laques, soieries, toutes merveilles de l'ancien art chinois – qui formaient la décoration de cette pièce.

Mais Gwen ne vit d'abord rien de cela. Près d'une baie ouvrant sur le jardin de rêve se tenait une silhouette masculine, haute et svelte vêtue à l'européenne. Avant même que le visage se fût tourné vers elle, Gwen avait reconnu Dougual de Penanscoët.

– Eh bien ! ma charmante cousine, – car nous sommes un peu cousins, paraît-il ? – que dites-vous de cette aventure ?

Si Gwen avait eu besoin d'être excitée dans son indignation, la nonchalante ironie de cette voix et de cette question y aurait simplement suffi.

Elle fit un pas en avant, tandis que son visage s'empourprait, que ses yeux étincelants se posaient sur la physionomie railleuse et souriante.

– Je dis que vous êtes un misérable et un lâche, monsieur de Penanscoët !

Dougual eut un léger sursaut. Dans son regard,

un éclair passa. Il dit avec un calme plus effrayant que la violence, car on y sentait frémir une froide, terrifiante colère :

– Voilà des paroles qui vont vous coûter cher.

– Peu importe ! Je vous les répéterai de nouveau. Oui, un misérable et un lâche, qui s'attaque à une femme sans défense, qui veut la retenir captive au mépris de tous les droits !

Elle ne baissait pas les yeux sous le regard fulgurant. Ces beaux yeux ardents et indignés, tout ce jeune être frémissant, bravaient le tout-puissant rajah qui tenait entre ses mains le sort de la prisonnière.

Dougal porta à ses lèvres un petit sifflet d'or et fit entendre une modulation légère. Derrière lui, une portière bougea, s'écarta ; deux tigres magnifiques parurent et vinrent se placer de chaque côté du jeune rajah.

Gwen recula. Sur son visage, le sang se retirait. Dougal dit froidement :

– Les rajahs de Pavala, auxquels mon père et moi succédons, avaient coutume de livrer à leurs

panthères ou tigres favoris, pour qu'ils en fissent leurs victimes, les femmes dont ils avaient à se plaindre. Jusqu'ici, je n'ai jamais eu à exercer ce genre de punition, car nulle n'a osé... Je vais commencer par vous, à moins que vous ne sollicitiez votre pardon, très humblement, et ne vous en remettiez, quant à votre sort, à mon absolu bon plaisir.

Un violent frisson parcourait tout le corps de Gwen. Devant elle, les deux fauves, entrouvrant leur terrible mâchoire, semblaient prêts à bondir sur cette proie de choix. Mais elle ne défaillit pas. Son âme droite, pure et fière, se haussait en cette occurrence jusqu'à l'héroïsme. Et sa voix tremblait à peine, tandis qu'elle ripostait avec une ardente indignation, en dardant son regard dans celui de Dougual :

– Vous demander pardon ? Me soumettre à vous ? Ah ! la mort plutôt ! Oui, je choisis la mort !

– La mort... soit ! Mais, auparavant, je courberai ce front trop orgueilleux ; je vous...

Il s'interrompit. Les mots qu'il allait

prononcer ne passèrent pas ses lèvres. Dans les beaux yeux couleur de mer profonde intrépidement fixés sur lui, la pure lumière d'une âme candide et forte rayonnait en dépit de l'épouvante, de la révolte qui faisaient frissonner la captive.

Pendant quelques secondes, les paupières ambrées du jeune rajah s'abaissèrent, cachant le regard. Quand il les releva, il y avait dans les prunelles sombres une expression nouvelle... Sur un geste de leur maître, les tigres s'écartèrent. Dougual fit un pas vers Gwen, qui recula aussitôt.

– Ne craignez rien. Je vous pardonne les paroles que vous venez de prononcer, et je reconnais même que vous avez quelque droit de me juger ainsi.

Ce changement soudain, cette hautaine franchise, troublèrent Gwen plus que ne l'avait pu faire la colère de son ravisseur. Elle regardait celui-ci avec une stupéfaction mêlée de méfiance – sentiment qu'il perçut fort bien, car il dit avec un léger sourire d'ironie altière :

– Je ne me donnerais pas la peine de vous

tromper. À quoi bon ? Je suis le maître ici et vous ne pouvez m'échapper. D'ailleurs, je dédaigne d'employer le mensonge. Et c'est parce que vous êtes droite, courageuse, c'est aussi parce que vous n'avez pas plié aussitôt devant moi – comme tant d'autres – que je veux vous traiter d'une manière différente.

Il désigna un des fauteuils d'ébène dont les bras avaient la forme de dragons aux ailes à demi repliées.

– Asseyez-vous et causons. Je désire que vous me racontiez toute votre histoire, dont je sais peu de chose, sinon que vous viviez chez les Dourzen de Coatbez dans un état de demi-domesticité, quoique étant leur parente. Puis nous verrons à arranger au mieux la situation présente, de façon à nous satisfaire tous deux.

Elle fit en hésitant les quelques pas qui la séparaient du siège offert. Devait-elle croire à ce changement soudain... à cet autre Dougual très différent, dont le regard avait une si étrange douceur, et qui lui donnait une impression de sincérité, d'altière franchise ?

Oui, vraiment, une impression très puissante, qui augmentait à mesure qu'elle contait sa pénible existence, après avoir dit comment était morte sa mère. Assis sur un fauteuil voisin, Dougual l'écoutait attentivement, sans quitter du regard cet admirable visage si expressif, ces yeux couleur d'océan où la moindre émotion mettait de si ardents reflets. Gwen parla de M<sup>lle</sup> Herminie, de ce qu'elle lui devait au point de vue intellectuel ; puis elle arriva au moment où sa protectrice lui avait conseillé de se rendre clandestinement à la fête de Kermazenc.

— Elle voulait renouveler l'histoire de Cendrillon, dit Dougual.

Jusqu'alors, il n'avait interrompu la jeune fille que pour lui faire préciser quelque point de son récit. Il se tenait accoudé au fauteuil, le visage contre sa main où étincelait une admirable émeraude. Dans l'ombre des cils fauves, Gwen, quand elle regardait son interlocuteur, voyait les profonds yeux noirs attentifs, adoucis, parfois ardents comme une flamme. Et les siens se détournaient alors légèrement, tandis que tout son



être frémissait d'un émoi mystérieux.

– Je vois que vous avez eu jusqu'ici une triste existence ?

Elle inclina affirmativement la tête, à cette constatation faite par Dougual quand elle eut terminé son récit.

– Vous n'avez donc pas lieu de rien regretter, là-bas ?... non, pas même cette demoiselle Herminie qui me paraît avoir été pour vous une conseillère assez inconséquente ?

– Je lui suis reconnaissante de m'avoir instruite, et par-là même donné les moyens de gagner mon existence, dès que je pourrai enfin échapper à la tutelle des Dourzen. Mais il est certain que je n'ai jamais senti chez elle, à mon égard, une affection réelle.

– Donc, aucun regret de votre existence antérieure... aucun obstacle pour accepter celle que je vous offre, tout autre, digne de vous, de votre beauté, de vos dons intellectuels dont j'ai pu deviner quelques-uns, dans votre récit. Vous ne m'avez pas laissé indifférent, Gwen Dourzen,

quand je vous ai vue à Kermazenc, cette nuit où j'enlevai votre masque. Mais, tout à l'heure, par votre fière énergie, vous avez conquis entièrement mon amour. Je ne vous cacherai pas que mon père et Appadjy, son ami, m'ont élevé dans des idées de complète indépendance morale et que je suis accoutumé de suivre la seule voie de mon bon plaisir. En outre, prince asiatique, j'ai adopté la coutume de la polygamie. Voulant montrer à votre égard une entière sincérité, je vous dirai aussi que j'avais l'intention, en vous faisant enlever, de vous mettre au nombre de mes femmes, enfermée comme elles dans cette partie du palais que vous connaissez. Mais, maintenant, il en sera autrement. Gwen, je veux faire de vous ma femme selon la coutume d'Europe, et notre union sera bénie, dans deux jours, par un prêtre catholique.

Tel fut le saisissement de Gwen à cette conclusion, qu'elle resta un moment sans parole, regardant avec stupéfaction son interlocuteur. Puis elle se redressa, un éclair dans les yeux.

– Quoi ? Que signifie ?... Mais il faudrait que

j'y consente !

Un sourire, dont l'ironie légère n'empêchait pas le charme prenant, vint aux lèvres de Dougual.

– Je ne vous conteste pas ce droit. C'est librement que je veux vous voir devenir ma femme, car je vous tiens en trop grande estime pour agir d'autre manière. Du reste, je ne vous demande pas une réponse immédiate. Vous me la donnerez demain. J'aurai encore le temps nécessaire pour envoyer un avion à Manille, chercher un prêtre catholique. Si vous m'opposez un refus, je vous ramènerai en France et je m'arrangerai pour que vous n'ayez pas à souffrir du tort que je vous ai fait, en vous enlevant de là-bas... Donc, à demain votre décision. Est-ce entendu ?

– C'est entendu.

Et Gwen se leva, un peu chancelante, étourdie par cette succession d'événements étranges, dont le moins singulier n'était pas une telle demande en mariage.

Dougual frappa sur un gong et le jeune Chinois qui avait introduit Gwen reparut.

– Wou, tu vas reconduire M<sup>lle</sup> Dourzen, et tu diras à Hamadévi qu'elle obéisse à tous ses désirs, que je veux la voir satisfaite en toute chose.

Puis, se tournant vers Gwen, le jeune rajah lui prit la main, tandis que son regard, profond et ardent, enveloppait le frémissant visage.

– À demain... et ne vous tourmentez de rien. Je veux que les mauvais jours soient passés pour vous.

Il laissa retomber la main un peu tremblante, s'écarta légèrement. Et Gwen sortit, suivie de Wou qui venait d'écarter devant elle la portière brodée d'oiseaux fantastiques.

## VIII

– Sa Hautesse vous attend dans les jardins, mademoiselle.

Hamadévi, la Javanaise, s'inclinait humblement devant Gwen, tandis qu'elle lui transmettait cette invitation – ou cet ordre.

La jeune fille eut un tressaillement.

– Ah ! bien... Mais je ne connais pas...

– Je vais vous accompagner.

Gwen se leva et suivit Hamadévi hors de la chambre, sous la galerie de marbre. Elle entrevit, au passage, deux des femmes qu'elle avait aperçues la veille : la jeune Javanaise aux vifs yeux noirs et la belle créole vêtue de blanc. Toutes deux la suivirent de regards complètement dénués de bienveillance. Car cette étrangère, la nouvelle favorite du rajah, excitait au plus haut point leur jalousie par sa rare beauté, son air de

fière noblesse, la grâce incomparable de son allure.

Gwen marchait comme en un rêve, en se laissant guider par Hamadévi. Elle avait passé une nuit d'insomnie, en se demandant à quoi elle devait se résoudre. Pour une jeune fille à peine sortie de l'adolescence, et ignorant à peu près tout de la vie, la situation était en effet angoissante. Ce Dougual de Penanscoët qui voulait faire d'elle sa femme, elle ne le connaissait pas, au point de vue moral, et la façon dont il avait d'abord agi à son égard ne prévenait pas en sa faveur... Il est vrai qu'ensuite... Mais n'était-ce pas une habile comédie pour endormir sa défiance, pour se jouer d'elle, pour briser sa résistance ?

Quand cette pensée lui venait, Gwen sentait s'élever en elle une vive protestation. Elle le croyait sincère, réellement décidé à tenir ses promesses. Mais quelle était sa nature ? Élevé comme il l'avait dit, visiblement volontaire, accoutumé de tout voir plier devant lui, que serait-il pour elle, dont le cœur était si sensible et

l'âme si fière ?

Mais, d'autre part, quelle existence l'attendait ? Elle avait connu l'abandon moral, le dédain, la pauvreté chez les Dourzen. Si elle n'épousait pas Dougual, que deviendrait-elle, seule, sans protection ? Car sa fierté se refuserait à accepter de lui une aide pécuniaire quelconque.

Puis encore, cet attrait déjà ressenti à l'égard du vicomte de Penanscoët, un instant disparu sous l'influence de l'indignation, renaissait plus vif, plus impérieux, depuis qu'elle l'avait revu et qu'il s'était montré à elle sous un jour nouveau, fort énigmatique, à vrai dire, mais ceci ne déplaisait pas à une nature imaginative, curieuse d'aventure et de mystère, à la fois candide et romanesque. Ainsi, en ce moment où elle allait vers lui, un émoi profond la pénétrait, qui n'était pas dû seulement à l'angoisse de cette décision qu'il lui fallait prendre, laquelle engagerait toute sa vie.

Enfin, l'ambiance d'exotisme, de magnificence orientale, le prestige de ce jeune souverain demi-asiatique, l'idée confuse d'une

revanche à exercer sur ceux dont elle avait été la victime, tendaient à réduire les dernières hésitations de cette jeune âme que ses goûts, ses instincts inclinaient vers les désirs de vie large, élégante, et qui n'avait qu'un mot à dire pour les voir satisfaits au-delà de ses rêves, pour voir se réaliser en sa faveur un vrai conte de fées.

– Voilà Sa Hautesse, murmura Hamadévi.

Gwen tressaillit et s'arrêta à quelques pas d'une colonnade de marbre blanc sous laquelle Dougual, cette fois dans son costume de rajah, allait et venait d'un pas nonchalant. À la vue de la jeune fille, il s'avança, tandis que la Javanaise, après un profond salut, s'éloignait rapidement.

– Avez-vous passé des moments plus tranquilles depuis notre entrevue, Gwen ?

La voix du jeune rajah avait des intonations caressantes et dans ses yeux passait une ardente douceur.

– Un peu plus, oui... Mais cette décision à prendre...

Les joues de Gwen se coloraient, sous le



regard de Dougual.

– Elle vous coûte beaucoup ?

– C'est-à-dire... je suis seule, sans conseils...  
et... et je ne vous connais pas...

– Cette hésitation est très naturelle et elle me  
plaît en vous. Bien d'autres ne l'auraient pas.  
Venez, je vais vous montrer les jardins.

Elle le suivit, un peu comme en un songe.  
Dans ces jardins enchantés s'épanouissait la plus  
admirable végétation tropicale, rafraîchie par  
l'eau vive venue des montagnes et coulant dans  
les canaux de marbre, s'échappant de la gueule  
des monstres, chimères, serpents fabuleux, taillés  
dans ce même marbre blanc, rouge ou vert.  
Dougual racontait à sa compagne l'histoire de  
cette principauté de Pavala, dont l'origine se  
perdait en des temps légendaires. À une courte  
distance du palais et de la petite ville qui  
constituait la capitale commençait la forêt qui  
escaladait les pentes des montagnes d'origine  
volcanique. Dans cette forêt, dont une grande  
partie demeurait inexplorée, vivaient des Dayaks  
sauvages. Ceux-ci, tous les ans, payaient un tribut

au rajah de Pavala en lui livrant un certain nombre de jeunes gens des deux sexes, qui augmentaient le nombre des esclaves, chinois, malais et autres, affectés au service du palais.

– Quoi ! Vous avez encore des esclaves ? dit Gwen.

– Certainement. Tous les serviteurs qui nous entourent le sont, soit de leur plein gré, soit autrement.

– De leur plein gré ?

– Mais oui. Car ils considèrent comme une faveur inappréciable de nous appartenir, d'être notre chose, que nous châtions, que nous faisons mourir selon notre bon plaisir.

– Vous les faites mourir ? s'exclama Gwen en s'arrêtant brusquement.

Il sourit, en posant sa main sur l'épaule de la jeune fille.

– Quand ils le méritent, oui. Ne vous émouvez pas ainsi, Gwen. Je ne suis pas un maître cruel ; mais une certaine dureté est nécessaire à l'homme qui règne, qui domine. Mon père et moi

sommes très redoutés et obéis aveuglément, parce qu'on nous sait implacables. Et ces mêmes êtres qui nous craignent tant nous sont indéfectiblement attachés, font de nous l'objet d'un culte fervent.

Dougal se tut un moment. Il regardait le délicat visage qui frémissait, les yeux que voilaient à demi les paupières aux soyeux cils dorés. Puis il dit, de cette voix aux intonations à la fois impérieuses et douces qui avait déjà charmé les oreilles de Gwen, dans le parc de Kermazenc :

– Quant à vous, Gwen, n'ayez aucune crainte. Je vous aime et vous êtes la première, la seule à qui j'ai dit ce mot. Il est vrai que vous ne me connaissez pas. Mais ayez confiance, je vous rendrai heureuse. Ne me jugez pas sur la façon dont j'ai agi à votre égard, en vous faisant enlever et transporter ici. Mon père et Appadjy, son ami, m'ont élevé dans l'idée que tout m'était permis, que je n'avais pas à mettre d'entraves à mes volontés. Maintenant que je vous connais, je regrette d'avoir, en la circonstance, suivi cette

ligne de conduite. Mais je saurai bien réparer mon erreur et vous convaincre de ma sincérité, si vous devenez ma femme.

Ils venaient de s'arrêter au bord d'un petit lac fleuri de lotus roses. Sur la berge se dressait un kiosque de marbre rouge, dans lequel étaient disposés des sièges recouverts de somptueuses soieries brochées d'or. Deux paons se tenaient sur les degrés de marbre blanc qui menaient au lac. Dans l'air chaud passaient les pénétrantes senteurs des fleurs innombrables, presque toutes inconnues de Gwen.

– Je vous ferai une situation privilégiée, reprit Dougual. Vous serez ma seule épouse et, comme je vous l'ai dit hier, notre union sera bénie par un prêtre de votre religion, qu'un de mes avions ira chercher demain à Manille. Cette religion, vous serez libre de la pratiquer à votre gré. Elle était, d'ailleurs, celle de mes ancêtres. Mais les circonstances ont amené mon père et moi-même à en adopter une autre.

– Laquelle ? demanda Gwen.

– Le brahmanisme, mais adapté au temps

présent, amalgamé avec les autres religions qui se partagent les peuples d'Asie.

La physionomie de Gwen s'assombrit. En son âme pénétrée des croyances chrétiennes, la réponse de Dougual jetait une crainte et un scrupule. Pouvait-elle, en ce cas, accepter de s'unir à lui ? Mais, tout aussitôt, elle pensa :

« Je le ramènerai à d'autres idées, je le convertirai, puisqu'il m'aime ! »

« Je vous aime. » Quelle puissance avaient ces trois mots sur le cœur de Gwen, prononcés par ce Dougual mystérieux et charmeur ! Quel enchantement pour un cœur ardent, avide de se donner après avoir si longtemps vécu comprimé, sans cesse blessé, dans l'atmosphère hostile de Coatbez ! Puis encore, il eût fallu à cette persécutée une vertu presque surhumaine pour n'être pas grisée, enivrée devant la perspective éblouissante que lui ouvrait Dougual de Penanscoët, la choisissant pour épouse.

Cependant, une autre objection se présenta à son esprit et elle l'énonça aussitôt :

– Mais vos parents connaissent-ils vos projets ? Qu'en disent-ils ?

– Je leur apprendrai notre mariage quand ils seront ici, dans une quinzaine de jours répondit Dougual.

Sa voix prenait une intonation brève qu'elle n'avait pas quand il s'adressait à Gwen.

– ... Je suis d'ailleurs entièrement libre. Et que peut-il importer à mon père de me voir vous donner le titre d'épouse unique ? Non, il n'y a aucune difficulté à attendre de ce côté, je vous l'affirme.

– Eh bien ! alors, je... j'accepte.,.

Une dernière hésitation faisait trembler la voix de Gwen.

– Vous ne le regretterez pas, je vous le promets.

Dougual prenait la main frémissante et la baisait longuement. Puis il emmena Gwen vers le kiosque de marbre et la fit asseoir près de lui, sur les sièges brochés d'or. Ils avaient sous les yeux, à l'horizon, les sombres forêts et les cimes des

hauteurs volcaniques, puis, plus bas, la perspective des merveilleux jardins traversés par une eau bruissante formant d'écumeuses cascades et des lacs aux reflets d'or et d'azur.

– Nous demeurerons ici quelque temps encore, dit Dougual. Puis, nous irons passer quelques mois en Europe, et particulièrement à Paris, que vous ne connaissez pas.

– À Paris ? répéta Gwen d'un ton de surprise. Mais si les Douzzen l'apprennent, ne pourront-ils rien contre nous ?

Dougual eut un geste de dédaigneuse insouciance.

– Je saurais les museler s'ils s'avisent de nous chercher noise. N'ayez aucune crainte de ce côté, Gwen. Oubliez toute votre enfance malheureuse, oubliez cette famille d'êtres avides, jaloux, ambitieux, qui n'a pas vu en vous une orpheline à consoler, mais une servante à exploiter. Effacez d'un trait de plume les années qui se sont écoulées depuis la mort mystérieuse de votre maman. Moi, je vous ferai une existence digne de votre beauté, charmante Cendrillon qui

m'avez fui en cette nuit de fête, à Kermazenc... Après cela, je ne voulus plus retourner parmi nos hôtes, car vous m'aviez trop vivement intéressé pour que je fusse capable de trouver autre chose qu'insipidité près de la plus séduisante de mes invitées.

Gwen écoutait les paroles enchanteresses en frémissant d'émoi et d'obscur orgueil. Dans les yeux noirs, en ce moment d'une douceur veloutée, passaient des lueurs ardentes qui l'éblouissaient. Dougual lui parlait maintenant des pays qu'il lui ferait connaître ; il lui disait :

– Votre intelligence, que je sens si vive, votre nature si vibrante, jouiront de tous les spectacles de la nature, de toutes les manifestations de la pensée dans le monde. Cette intelligence, ce cœur, je veux en être l'initiateur, en quelque sorte. M<sup>lle</sup> Herminie Douzzen a préparé le terrain, mais il peut être magnifiquement cultivé, maintenant, et je m'y emploierai avec tout l'amour que vous avez su m'inspirer.

Dans une allée bordée d'orangers passait une mince forme masculine vêtue de blanc. Dougual



porta à ses lèvres son sifflet d'or et en tira un son prolongé. L'homme vint à pas rapides et Gwen reconnut le jeune homme qu'elle avait déjà vu avec le jeune vicomte de Penanscoët, à Kermazenc.

– Pars pour Manille, Willy, ordonna Dougual.

– Bien, maître.

Il s'inclinait profondément. Mais ses yeux, d'un bleu brillant et dur, s'attachaient pendant quelques secondes sur Gwen et celle-ci, de ce regard, éprouva une impression profondément désagréable.

– Willy est mon secrétaire favori, dit Dougual. C'est lui que j'ai chargé d'aller chercher, en avion, un prêtre à Manille. Que ce prêtre soit espagnol, peu importe ; vous n'en serez pas moins mariée selon votre religion.

Gwen était trop inexpérimentée pour lui objecter que, si elle devait se trouver ainsi en règle avec la loi divine, elle ne le serait point, par contre, devant les lois de son pays, qui n'accorderaient pas, à elle et à ses enfants, le

droit au nom de Penanscoët. Et peut-être même, si elle y eût songé, aurait-elle passé outre, dans la confiance de la jeunesse et l'enivrement de cet amour dont elle sentait son cœur tout brûlant, à chaque minute, sous le regard de Dougual.

– Il me semble que je rêve ! murmura-t-elle.

Sa main frémissait dans celle de Dougual, qui la tenait étroitement serrée. Il pencha vers elle son visage ardent, passionné, et dit à mi-voix :

– Vos yeux sont merveilleux, Gwen ! Ils ont toutes les nuances de l'océan et tout son mystère. Pourtant, l'on y voit votre âme, pure et droite... Vos yeux et votre âme m'ont conquis, ma belle captive.

Et sur les paupières palpitantes, qui s'abaissaient un peu, voilant de leurs cils le regard ébloui, Dougual mit un long baiser.

## IX

Appelé par la sonnerie de son maître, Willy entra dans la salle aux boiseries de cèdre sculpté où le jeune rajah, à demi étendu sur un divan de soierie orientale, parcourait une liasse de papiers dactylographiés.

– Expédie cela aujourd’hui, ordonna Dougual. Et dis à Wou qu’il aille m’annoncer chez mon père.

Willy disparut, emportant les papiers. Dougual, étendant sa main, la posa sur la tête de Gwen assise à ses pieds, sur un monceau de coussins dont la soie aux vives nuances était somptueusement brochée d’argent.

– Je vais te laisser un moment, Gwen. Il faut que j’aie souhaiter la bienvenue à mon père.

La jeune femme eut une moue légère, en levant les yeux vers son mari.

– Tu ne seras plus aussi souvent avec moi, maintenant ! La présence de M. de Penanscoët va t’occuper...

– Non, bien-aimée, ne crains rien. N’importe qui au monde n’aurait le pouvoir de me distraire de mon amour pour toi.

Sa fine main blanche caressait la soyeuse chevelure aux tons d’or roux, dont il avait écarté le voile de mousseline diaphane qui couvrait la tête de Gwen, selon la mode hindoue. La jeune femme prit cette main et y appuya passionnément ses lèvres.

– Dougual !

Dans ce seul mot, dans le regard qu’elle levait sur Dougual de Penanscoët, étaient contenus toute la tumultueuse ardeur de ses sentiments, tout son abandon enivré à une domination amoureuse qui la tenait dans une captivité plus sûre que les plus terribles prisons dont aurait pu disposer le rajah Han-Kaï.

– Chère Gwen... Ma chère Cendrillon devenue princesse...

La flamme passionnée de son regard enveloppait la jeune femme. Sa voix avait des intonations chaudes, profondes, infiniment charmeuses.

– ... Je te présenterai bientôt à mon père. Tu iras rendre visite demain à ma mère, que tu connais déjà un peu, m’as-tu dit ?

– Oui, je t’ai raconté comment je l’avais rencontrée dans le parc de Kermazenc, alors que, petite fille, j’étais là en escapade, ce même jour où je t’avais aperçu dans le petit temple, écoutant la musique jouée par une jeune femme hindoue.

– Quelle enfant curieuse tu étais ! Et plus tard, tu as continué... heureusement pour moi, car, sans cela, comment aurais-je connu ma bien-aimée ? Aussi devons-nous rendre grâce à cette brave demoiselle Herminie de son imprudence... n’est-il pas vrai, Gwen ?

Il se penchait en souriant vers la jeune femme.

– Oui... oh ! oui. Je lui en voulais d’abord, cependant ; mais depuis... comme je lui ai pardonné !

– Elle était cependant bien coupable, elle qui devait avoir de l'expérience ! Tout cela aurait pu fort mal tourner pour toi, ma pauvre Gwen.

– Si je n'avais pas eu le bonheur de tomber sur un Dougual de Penanscoët...

– Qui n'est pas si mauvais qu'aurait pu le faire croire la façon dont il t'a enlevée !

Il se pencha davantage pour mettre un ardent baiser sur le beau visage levé vers lui. Puis il se leva et quitta la pièce.

Gwen l'avait suivi des yeux. Quand il eut disparu derrière la portière de soie jaune brodée de fleurs fantastiques, la jeune femme appuya sa tête contre le divan et demeura longuement immobile, les yeux clos.

Devant elle se déroulait le film de sa vie... et sur l'écran imaginaire défilaient tous ceux qui avaient été les témoins de ses années d'enfance.

En gros plan, sa maman tant aimée, Varvara, enlevée trop tôt à son amour par une mort demeurée mystérieuse. Gwen était persuadée que la pauvre femme avait été la victime innocente

d'un empoisonnement criminel et souvent elle avait eu le désir de retrouver la main coupable. Aujourd'hui, dans l'euphorie de son bonheur tout neuf, elle ne voulait avoir que des élans d'amour et elle rejetait toutes ses pensées de vengeance. À quoi bon d'ailleurs ? Plus tard, peut-être.

Elle revoyait aussi la petite maison de Ti-Carrec, la chambre de Varvara, la boiserie à secret, la cachette et le coffret à bijoux. Bijoux bien modestes si elle les comparait à ceux dont son mari l'avait comblée depuis quelques jours, mais dont la valeur de souvenir était, à ses yeux, inestimable. Et Gwen se disait que lors du voyage en France que son mari venait de lui annoncer, elle irait les prendre et qu'elle les conserverait toujours, derniers et seuls vestiges de sa vie d'Européenne devenue princesse d'Orient.

À sa maman, succédèrent sur l'écran les Dourzen : la méchante Blanche, l'insignifiant Hervé, les cruelles Rose et Laurette. Eux ne méritaient que l'oubli, que l'enlisement dans leur médiocrité dont rien ne pourrait les sortir, le mariage de Gwen, qu'ils ignoraient mais

connaîtraient bien un jour, détruisant à jamais toutes leurs espérances. La jeune femme, sans méchanceté cependant, s'amusait à évoquer leur étonnement en constatant sa disparition, à supputer toutes les méchancetés que Blanche avait dû répandre à profusion sur son compte, l'accusant certainement d'avoir donné libre cours « à ses mauvais instincts de fille de cabotine ».

Disparition inexplicable pour les Dourzen, mais que l'énigmatique Herminie et la bonne Macha avaient fort bien dû comprendre. Gwen avait d'ailleurs l'intention d'écrire à la vieille demoiselle, artisane de son bonheur, et de lui raconter son extraordinaire aventure. Elle était d'ailleurs certaine qu'Herminie, au fond de son cœur, devait se réjouir de l'enlèvement de sa protégée.

Si elle n'avait pas joué le rôle de la bonne fée, permettant à Cendrillon d'aller au bal pour faire la conquête du Prince charmant, la pauvre Gwen ne serait pas la femme heureuse d'un rajah puissant, mais la misérable servante d'un marâtre inflexible. En quinze jours, elle avait vu son sort



malheureux se transformer de cette invraisemblable manière. Et elle en restait encore étourdie, enivrée, en se demandant bien souvent si elle n'allait pas se réveiller de ce rêve éblouissant. Et vers Herminie Dourzen, comme vers sa maman, montait tout l'amour dont débordait le cœur joyeux de la nouvelle princesse.

Car elle venait de vivre deux semaines d'une félicité merveilleuse. Il est vrai que Dougual, à son égard, dépouillait ses habitudes de prince asiatique, accoutumé de mépriser la femme et de la traiter en esclave et en jouet. Il se plaisait à converser longuement avec elle, sur des sujets très divers et appréciait visiblement sa vive intelligence, le charme de son esprit, la délicatesse de son cœur. Au lieu de la loger dans l'appartement des femmes, il lui avait attribué quelques-unes des plus belles pièces de son palais, où la servaient de nombreuses esclaves. Elle était véritablement traitée en princesse, et le respect empressé, l'humble attitude de tous, témoignaient des ordres donnés par le rajah à son sujet.

L'amour de Dougual comblait toutes les aspirations de son âme ardente, qui avait dû jusqu'alors se replier dans une aride solitude. Bien qu'elle pressentît, en la nature et l'existence du vicomte de Penanscoët, une part de mystère, elle se confiait à lui avec tout l'aveuglement de la passion, avec toute la simplicité fervente d'une âme candide et droite. Quoique d'un caractère porté à l'indépendance et d'une fierté que sa pénible situation chez les Dourzen n'avait pu affaiblir, elle subissait sans résistance l'emprise de cette volonté masculine, de cette intelligence supérieure faite pour dominer et pour séduire. Bien mieux, elle se trouvait heureuse d'une telle domination, puisqu'elle était celle de l'homme aimé.

Et puis, petit à petit, elle saurait bien prendre l'ascendant nécessaire pour transformer complètement cette âme dure et volontaire...

La petite paria de Coatbez pouvait envisager avec sérénité l'avenir radieux qui s'ouvrait à Gwen, princesse d'Orient...

*Ce roman a pour suite :*  
Gwen, princesse d'Orient.



Cet ouvrage est le 307<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.